



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07579993 6

8-NKIV
LE BARILLIER.

SYBARIS

DU MÊME AUTEUR

Romans antiques :

Cléopâtre.....	1 vol.
Le Mime Bathylle.....	1 vol.
Les Vierges de Syracuse	1 vol.
La Danseuse de Pompéi	1 vol.
La Beauté d'Alcias.....	1 vol.

Jean BERTHEROY pseud of

★ ★ ★ ★

B. Le Barillier

SYBARIS



**Orné de 26 compositions hors texte
de MARODON**



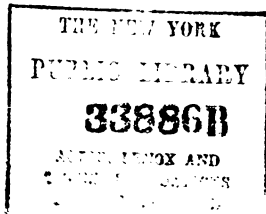
PARIS

ALBERT MÉRICANT, ÉDITEUR

1, RUE DU PONT-DE-LODI, 1

[1907]

p. 213.



*Droits de traduction et de reproduction littéraires
et artistiques*

*réservés pour tous pays, y compris
la Hollande, la Suède, la Norvège et le Danemark.*

*S'adresser pour traiter
à M. ALBERT MÉRICANT, Éditeur.*

SYBARIS

PREMIÈRE PARTIE

* * *

CHAPITRE PREMIER

— Il est mort, le bel Adônis ! Il est mort, le bel Adônis !...

Les femmes pleuraient dans leurs voiles repliés sur leur visage ; mais ces gémissements étaient doux ; ils imitaient le roucoulement des colombes qui, chaque soir, s'épandaient du bois des frênes sur la ville ; et leurs larmes exhalaient un parfum aussi suave que celui de la rosée dans les fleurs.

— Il est mort, le beau Jeune Homme, l'éphèbe aux traits délicats ; une blessure cruelle est dans ses flancs. Il est descendu

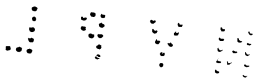
GRAM 16 FEB 37

dans la couche de Perséphonè souterraine, et les Eros ne verront plus son visage briller à côté de celui de Cypris.

Ainsi elles se lamentaient, en parcourant les ruelles et les places, les femmes Sybaritaines voilées de blanc et se tenant par la main. Chaque année, elles menaient le deuil du plus aimable des dieux, ravi à la terre dans la première ivresse de son printemps.

— Perséphonè, tout ce qui est beau s'en va vers toi ! Ah ! rends-le nous, Cora invincible ! Rends-le nous ! Que nous goûtions encore son baiser, comme s'il était vivant ! Que son souffle coule dans nos âmes, qu'il réjouisse encore nos lèvres ! Adonaï, est-il vrai que tu sois mort ? Soulève-toi de ton lit funèbre ! Reviens vers nous, cher Adônis, que nous buvions une dernière fois ton amour ! et nous conserverons ce baiser, comme si c'était toi, Adônis, puisque tu nous fuis, ô malheureuses !...

Sur la grande place, où jaillissaient les fontaines, d'énormes touffes d'anémones sortaient de corbeilles d'argent ; c'étaient les fleurs sanglantes nées de la chair blessée d'Adônis ; et



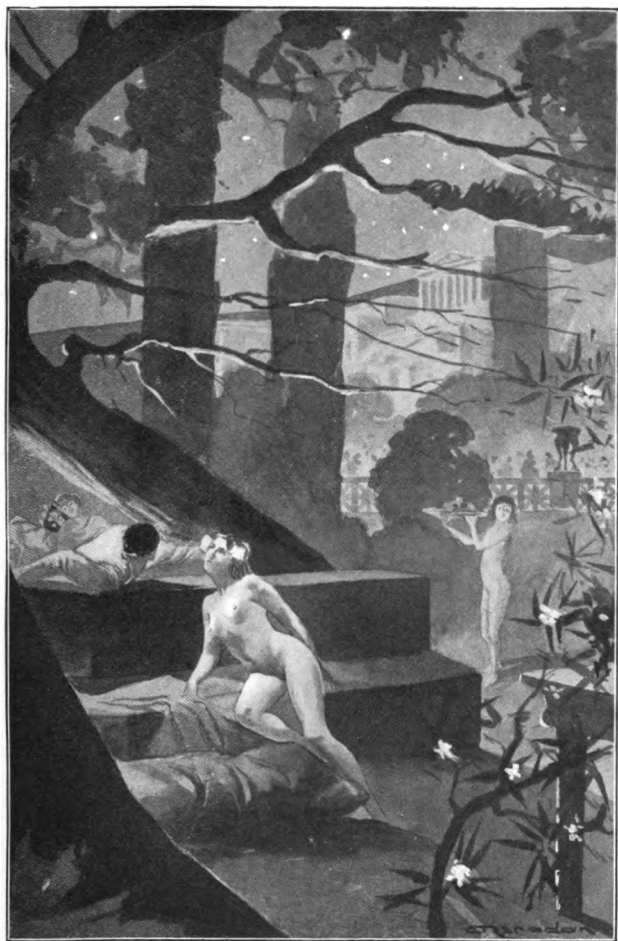
ces jardins artificiels, on les avait fait croître en un jour autour du cadavre. Là, les jeunes femmes s'arrêtèrent, et, toutes ensemble, elles se ruèrent à l'estrade où reposait l'éphèbe, les yeux fermés, le corps nu, et d'une si admirable beauté qu'on eût dit une statue de pur albâtre. Mais il n'était point mort, il feignait seulement de dormir ; — et ce n'était point Adonāi, le fils des dieux, qui reposait là, mais quelque obscur esclave dont le nom même était inconnu et qu'on allait tout à l'heure jeter aux ondes avides du Crathis. Plus avides que les ondes du fleuve, les femmes s'étaient jetées sur lui ; elles effeuillaient sur son corps les corolles sanglantes des anémones, et roucoulaient toutes ensemble comme des colombes abîmées d'amour.

— Adônis, rouvre tes paupières ! Montre la clarté de tes yeux. Regarde ! Nous sommes parées comme des épouses, et nos seins plient dans nos gorgerins de perles comme des grappes mûres prêtes à tomber dans tes mains. Cher enfant, autour de toi sont les corbeilles d'argent remplies des fleurs de ta vie et les vases d'or où brûlent les essences syriennes. Tu

vas nous quitter, ô Adônis ! Rouvre tes yeux, desserre tes lèvres, laisse-nous jouir une dernière fois de ta beauté !

Elles s'animaient, se penchaient sur lui, luxurieuses et ardentes. Mais, docile au rite qui lui avait été imposé, le jeune esclave restait sourd à leur appel. Cette agonie lui était douce, sous ces haleines de femmes, parmi tant de fleurs et tant de parfums ; il était leur jouet, leur idole d'une heure, la chair dévolue à leur caprice ; et il gardait l'immobilité parfaite du tombeau, dans le rêve de la mort déjà commencé pour lui...

Cependant, des carrefours lointains de la ville, d'autres femmes arrivaient encore, — et même des vierges nubiles à peine qui portaient leur chevelure ouverte sur leurs épaules, et dont les voix acides et grêles semblaient des flûtes sonores mêlées aux arpèges des harpes ; toutes s'approchaient, toutes voulaient voir le bel Adônis, le toucher de leurs doigts, répandre sur son front les corolles... Mais leurs larmes ne coulaient point, et leurs voiles rejetés en arrière laissaient voir des visages fraîchement fardés,



La nuit claire était venue et l'on
soupaît le long du fleuve.



des sourcils peints, des lèvres chaudes et sensuelles.

— Réveille-toi, Adônis, de ton lourd sommeil ! Reviens à la légèreté de la vie, à la gaieté de la lumière qui, partout, engendre l'amour. Là-bas, sur la montagne de Silo, les abeilles bourdonnent autour des calices pleins du fécondant pollen. Que verras-tu quand, passé l'interminable Achéron, tu tomberas dans les bras de Perséphonè aux cheveux de ténèbres ? Ah ! reste avec nous, ne sois pas insensible à nos caresses ! Adônis, où trouverais-tu un meilleur destin ?

Couchées sur lui, elles essayaient de l'emporter dans leurs bras ; et, n'y pouvant parvenir, elles roulaient leur tête sur sa poitrine. Puis l'une d'elles, ayant écarté la jonchée des fleurs épaisse, se mit à détailler sa beauté :

— Est-il rien de plus beau qu'Adônis, le jeune fils de Myrrha ? Son front est pareil à une tour couronnée de lierre ; l'arc délié de sa bouche ressemble à une corne de corail, et ses épaules sont plus douces à toucher que le fruit ambré du pommier ; ses jambes sont lisses comme celles d'une femme, mais ses genoux sont aussi

vigoureux que ceux du plus hardi guerrier. L'amour habite ses flancs et la volupté ses reins. Aucune créature ne peut l'approcher sans se sentir remuée de désir, et la blanche Cypris elle-même pâlit à le contempler. Sa beauté est double, telles les deux faces d'un vase précieux; — et lui, l'échanson divin — il distribue une ivresse égale aux satyres barbus qui le suivent au fond des bocages et aux légères dryades qui nouent leur ronde autour de lui dans les clairières inondées de soleil. Adônaï, notre faim et notre soif, notre gaieté et nos larmes ! Dresse-toi, mets-toi debout dans l'orgueil de ta force, ô le plus radieux des éphèbes ! Alors, nous accrocherons à tes tempes des pampres humides, et, nous soulevant sur la pointe de nos pieds, nous pourrons boire toute ta jeunesse à tes lèvres !

Mais Adônis ne bougeait pas ; il recevait sans fléchir les supplications des femmes, et ses mains, chargées de lourds anneaux d'or, reposaient inertes sur le tapis de pourpre du lit funèbre. Avait-il vraiment cessé de vivre, et la mort l'avait-elle pris sous son aile sombre pour

l'emporter, nouvel Epoux, à la Perséphonè insatiable? S'était-il réveillé dieu sur l'autre rivage, l'obscur esclave sybarite? et jouissait-il maintenant de la plénitude de ces délices, dont l'avant-goût lui avait été donné par la suavité des parfums et la douceur des caresses?... Le grand éclat des trompettes déchira l'air tout à coup, et le cortège des prêtres, sortant du temple de Cora-Perséphonè, vint chercher sur l'estrade la jeune Victime de volupté, et lentement se dirigea vers le fleuve.

*
* *

Le Crathis coulait ses ondes sous le triple étage des jardins qui, jusqu'au golfe de Tarente, s'érigeaient à l'Orient de la ville. La nuit claire était venue, et l'on soupait le long du fleuve; et déjà l'adolescent était oublié, dont le corps charmant gisait au fond de l'abîme avec les coraux, les algues, les fucus dentelés, et toute la flore innommée de ces eaux laiteuses et profondes. Si douce était la lumière du soir, et si tendre la suavité de l'air, que l'on ne son-

geait plus qu'au mol abandon de ce banquet auquel les hommes et les femmes prenaient part ensemble, vêtus des mêmes robes traînantes et légères, et la tête ceinte de pavots. Et les jeunes gens qui, tout à l'heure, avaient dédaigné de s'associer au rite religieux, étaient tous là : Era-tooclès, célèbre par les raffinements de sa gourmandise ; Alcisthène, qui se ruinait en parures ; et Téllys, le plus corrompu d'entre eux, de qui les caprices voluptueux servaient de thème aux conversations publiques. A chaque instant, de nouveaux convives arrivaient ; les notables de Sybaris, et aussi les étrangers qui pullulaient dans la ville ouverte, les Syriens, les Milésiens, les gens de Damas et d'Emèse, apportant sur leur chair exotique d'autres langueurs, et les subtiles émanations de l'Asie dans les plis de leurs vêtements de soie et d'or. Tous se rangeaient autour de la table et savouraient en silence les mets succulents et les vins rares que les esclaves faisaient circuler, tandis que leurs yeux se reposaient sur les gorges nues des femmes et sur les têtes rondes des éphèbes... Là-haut, les jardins se remplissaient de clartés,

et à la lueur vacillante des flambeaux des jeunes filles, dans des tuniques peintes de fleurs, descendaient à leur tour vers le rivage.

Elles avaient délié leur ceinture et mis à leurs tempes de grosses touffes de verveine ; et elles glissaient comme des ombres entre les lacets verdoyants des terrasses dominant la ville, qui se resserrait en faisceau au creux de la moite vallée. Lascives et légères, elles semblaient de loin narguer les hommes et se dérober à leur désir. Ce n'était point pour elles que les fêtes d'Adônis étaient célébrées, et tout à l'heure, tandis qu'à la face des étoiles le banquet se terminerai en orgie, elles iraient s'enfermer dans le temple de Cora et se réjouiraient avec la Déesse qui, dans le Tartare ténébreux, possédait enfin l'adorable Epoux. Mais elles ne témoignaient aucune hâte pour l'accomplissement de ce pieux devoir ; elles multipliaient leurs circuits à travers les allées découvertes ; — et les suivantes, qui, derrière elles, portaient les flambeaux, s'efforçaient à les suivre sans jamais laisser dans l'ombre leurs visages étincelants et leurs chevelures brillantes. Quand elles furent

tout près du rivage, leur nom fut murmuré par les convives :

— Voici Mélissa, qui marche toute seule la première. Ne dirait-on pas une petite courtisane ? Elle a rempli ses cheveux de poudre d'or et frotté ses reins d'essence de labyse ; on en sent d'ici l'odeur !

— Voici Meltine et Damie, qui se tiennent serrées l'une contre l'autre. Et Myrto la brune, aussi pâle que la nuit dans son manteau constellé. Mais quelle est donc celle-ci, qui ressemble à la statue d'Héra Lacinienne ? Ah ! les beaux bras ! la belle nuque ambrée et chaude !

— Vous ne la connaissez donc pas ? murmura mollement Alcisthène. C'est Théano, la fille du médecin Brontinus. Elle habite à l'autre bout de la ville, près de la Porte de Silo. Une belle fille en effet ! et sage encore, assure-t-on.

— Elle ne le sera pas longtemps, dit Télyls en jetant un long regard sur elle. Une fille qui, passé quinze ans, n'a pas d'amant ! Je voudrais qu'on m'en citât dans Sybaris, même parmi la fine fleur de l'aristocratie de la ville. Nos vierges sont des vierges folles, de petites ménades per-

verses ; elles ne demandent qu'à suivre le dieu Pan dans les bocages, pourvu qu'il soit discret, prudent et adroit...

— S'il ne tient qu'à cela, conclut Eratoclès, on pourra essayer. Mais la plus délicieuse des femmes ne vaut pas une cuisse d'oie savamment rôtie et arrosée de vin de Thase. L'amour est toujours suivi d'inquiétude, tandis qu'un bon repas laisse après lui le contentement parfait. Entre un cuisinier excellent et une maîtresse accomplie, je n'hésiterais pas un instant.

— Tu aurais tort, répondit Télys. L'une achève ce que l'autre a commencé.

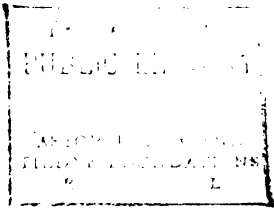
Il ne répondit pas au rire d'Alcisthène, et se retourna pour voir s'éloigner les jeunes filles. Elles traversaient le pont du Crathis à la hauteur de la Grande Place et, une à une, elles entraient dans le temple. Théano, sur le portique, s'arrêta une minute ; elle éleva les bras ; — et les pans de son manteau constellé se dressèrent derrière elle comme les ailes d'une jeune Victoire.

CHAPITRE II

Brontinus, médecin des ventres — telle était l'inscription en lettres d'or qui indiquait aux passants la demeure du praticien célèbre, débarqué de Milet quelques années auparavant pour exercer son art à Sybaris. Et certes dans nul autre lieu du monde il n'eût eu l'occasion de faire une fortune aussi rapide. « Tout vient du ventre, enseignaient les savants matérialistes de l'Ecole d'Ionie ; et quelque chose que l'on dise sur la nature de l'homme, c'est toujours à lui qu'on se reporte : il est la source de tout bien et de tout mal. » Ici, le mal dépassait le bien ; l'existence trop voluptueuse des Sybarites les rendait vieux avant l'âge ; et c'était devenu une habitude, une mode presque, d'avoir recours aux soins de Brontinus pour réparer les organes épuisés par les abus de la table et de l'amour.



Elle avait clos ses paupières et renversé sa tête sur les coussins parfumés d'ambre...



Brontinus, malgré l'expérience acquise, s'attachait aux mêmes plaisirs ; il aimait la bonne chère et les femmes. Il aimait aussi le luxe et les mille recherches de l'élégance. Sa maison, près de la Porte de Silo, était pleine de ces objets inutiles et charmants, en lesquels les artistes de tous les pays se plaisent à incarner leurs rêves de beauté ; dès le seuil, on apercevait des bronzes d'un vert caressant et doux et des marbres aussi onctueux que la cire, des statuettes légères en terre peinte, et, sur les murailles, des fresques où s'accusaient des corps souples et divins. La nudité s'imposait aux regards, à peine la porte franchie, comme pour faciliter aux clients des confessions pénibles ; mais c'était surtout là un raffinement que Brontinus avait imaginé pour la propre joie de ses yeux ; et ces formes impeccables et pures, taillées dans la matière incorruptible, lui faisaient oublier tout ce qu'il voyait chaque jour de misères et de déformations secrètes.

Mais le plus bel objet d'art de la maison de Brontinus était Théano, sa fille, et c'était sur elle aussi qu'allaient ses prédilections.

Il l'avait fait élever avec un soin jaloux et avait voulu que là-bas, à Milet, elle reçût les leçons des meilleurs maîtres. Son instruction dépassait de beaucoup celle des autres jeunes Grecques ; elle avait étudié la philosophie, la musique et la dialectique, et connaissait tous les poètes anciens, dont les chants, répétés sur la lyre, enseignaient aux peuples la tradition sacrée et l'histoire fabuleuse des dieux et des héros. Elle savait aussi peindre sur des canthares de verre les figures dansantes des Nymphes et des Heures entrelacées et retenues aux épaules par de légères chaînes de feuillages ; enfin, elle avait par-dessus tout gardé, de tant de leçons différentes, l'amour des choses harmonieuses et belles, qui se traduisait dans ses gestes, dans ses paroles, et dans la sérénité de son front pur.

Entre ce père et cette fille, une union parfaite subsistait. Pourtant Brontinus, appelé fréquemment au dehors, ne pouvait entourer Théano d'une sollicitude bien étroite ; il s'en remettait de ce soin au fiancé qu'il lui avait choisi parmi les jeunes gens de Crotona, la ville

voisine ; — car les Sybarites étaient bien trop efféminés pour faire de sérieux époux. De Crotone à Sybaris, avec un char attelé de mules fringantes ou sur un cheval rapide, il y avait trois heures de route à peine. Et Philippe, le fiancé de Théano, mettait la moitié moins de temps, aiguillonné par l'amour.

Aujourd'hui encore, il arrivait au galop de sa monture, par les beaux chemins bordés de réglisses qui suivaient les contours du Golfe. Il était heureux. Depuis deux mois que Brontinus lui avait permis de se rapprocher de Théano, il éprouvait une joie plus vive chaque fois que dans l'encadrement doré de la porte il apercevait les cheveux bruns de sa fiancée, et que, debout devant elle, il baisait un à un ses doigts effilés, comme on effeuille les pétales d'une marguerite. Puis, il était fier d'avoir été distingué par Brontinus parmi tant de jeunes gens privilégiés qui étudiaient la médecine à Crotone sous les auspices du savant Alcmaïon ; et il hâtait de ses vœux le moment où, devenu un maître à son tour, il pourrait emporter avec soi le précieux trésor qui lui avait été promis.

Théano, ayant aperçu Philippe, le salua de loin du cillement de ses paupières bleues. Mais elle ne se leva point pour venir au-devant de lui. Elle était lasse. Cette nuit passée au temple avec ses compagnes l'avait laissée dans un état d'accablement extrême. En rentrant à l'aube, elle n'avait pu s'endormir. Les scènes qui s'étaient déroulées dans le temple étroit aux peintures vives lui revenaient sans cesse à l'esprit. Elle revoyait la perverse Mélissa, et Meltine aux cheveux d'or, et Damie, et Praxinoè, et Myrto la brune, dont les tresses lourdes s'étaient dénouées, tandis que, roulée aux pieds de la Déesse, elle l'invoquait avec des mots de fureur et de passion. Chacune à son tour avait exhalé ainsi le tourment secret de son âme et brutalement, dans une joie presque animale, clamé ses vices ou ses désirs. Et Théano, qui les avait entendues, s'étonnait que le mot d'amour, le plus doux à prononcer de tous les mots, n'eût pas une seule fois passé sur leurs lèvres. Étaient-elles étrangères à ce sentiment, et accessibles aux seules voluptés de la chair, ces filles du même âge qu'elle, dont les parents comptaient

parmi les plus nobles, les plus riches, les plus respectables de la ville ? Quelle étrange corruption, quelle tare indélébile et profonde les faisait ressembler à des fruits décomposés par l'automne, alors que leur jeune sève devait à peine être en fleur?...

Théano songeait à ces choses lorsque Philippe, doucement, l'interrogea. Elle rougit, détourna les yeux. Une inquiétude venait de la saisir toute ! Jusqu'à présent, elle ne s'était jamais demandé à quel degré elle aimait Philippe, ou même si tout simplement elle l'aimait. Elle l'avait accepté des mains de son père tranquillement, docilement, parce qu'elle était en âge de se donner à un homme et que celui-ci était beau. Mais, après les révélations de cette nuit dangereuse, alors que tant de brûlantes paroles avaient frappé ses oreilles, elle se sentait sous une impression différente, et gênée presque dans son rôle de fiancée pudique.

— Philippe, se décida-t-elle à dire, je voudrais bien quitter Sybaris. Mon père a eu une singulière idée de venir s'y installer avec moi.

Il n'y a pas d'endroit plus malsain au monde pour le corps et pour l'esprit.

— C'est justement, répondit Philippe en souriant, ce qui a fait appeler ce pays la corne d'abondance des médecins. On en compte dix-neuf cents dans la ville pour trois cent mille habitants ; et ils font tous fortune assez vite pour se retirer vers les belles campagnes du Brutium, où ils cultivent leurs champs et plantent leurs vignes, transformant en récoltes généreuses les trésors qu'ils ont amassés.

— J'aimerais mieux moins de richesse et plus de quiétude, reprit doucement Théano. A Crotone, la vie doit être très différente, n'est-ce pas ? Et les femmes peuvent sortir librement sans avoir à rougir sous les propos audacieux qui les suivent ?

— Une femme, quand elle est belle, attire partout l'admiration, et les hommes ne sont pas plus vertueux à Crotone qu'ailleurs, chère Théano ! — Mais qu'importe ? Tu seras à moi, je te protégerai contre tout ce qui pourra te déplaire.

Il voulut se pencher sur elle et l'enfermer

dans ses bras ; elle tressaillit, lui jeta un long regard épeuré.

— Qu'as-tu donc ?

— Je ne sais. Il me semble que j'ai bu du poison ou respiré l'odeur d'une plante vénéneuse. Laisse-moi, Philippe, je t'en supplie ; j'ai besoin d'être seule aujourd'hui, de fermer les yeux, de dormir...

Elle avait, en effet, clos ses paupières et renversé sa tête sur les coussins parfumés d'ambre qui étaient accrochés au dossier ovale de sa chaise. Philippe la contempla longuement. Une inquiétude venait aussi de l'étreindre ; il se demandait quel venin pernicieux avait touché l'âme de Théano : car ce n'était point un malaise physique qu'elle éprouvait ; elle avait toujours son beau teint de rose blanche ; ses mains, qu'il avait prises, étaient fraîches et paisibles. Non ! elle souffrait, sans doute, mais d'une douleur plus profonde et plus inaccessible, à laquelle ni lui ni Brontinus, malgré toute sa science, ne pouvaient rien. Elle souffrait d'une blessure faite à sa délicatesse, à sa foi, à sa fierté de femme peut-être. Puis, qu'en savait-il.

en réalité ? Il la connaissait à peine ; leurs conversations habituelles se bornaient à de superficielles paroles ; et souvent ils restaient ensemble longtemps à se regarder dans les yeux, sans éprouver le besoin de rompre le doux silence qui, de toutes parts, les enveloppait...

Théano s'était endormie ; ou du moins semblait-elle toute glissée au sommeil. Comme elle était loin de lui maintenant ! Il ne sentait plus entre eux aucun de ces liens fragiles qui les unissaient. Il se leva, sortit à pas légers de la demeure. Le soir descendait mollement sur la ville, et les colombes d'Adônis dans le petit bois des frênes, au pied de la montagne de Silo, roucoulaient toutes, pâmées d'une volupté trop lourde.

CHAPITRE III

Cette crise s'était dénouée sans amener d'autre incident. Théano rapidement avait repris possession d'elle-même. Pourquoi aurait-elle souffert ? Trop belle, trop riche, trop heureuse, voilà ce qu'elle pouvait reprocher à la destinée de l'avoir faite ; et quant au malaise mystérieux qui l'avait saisie dans le temple de la Déesse, il s'était effacé, comme un mauvais songe dont les images se voilent peu à peu dans l'esprit jusqu'à ce qu'elles se dissolvent en une vapeur impalpable, - telles les ombres au matin dans le tournoiement lumineux de l'éther.

Maintenant il ne lui restait de tout cela qu'une agitation confuse qui la poussait à quitter la maison le plus possible pour participer à la vie luxurieuse et ardente de Sybaris. D'ailleurs, la chaleur était extrême dans ce quartier bas de la ville, et l'on ne respirait un peu que

dans les jardins étagés au-dessus du fleuve. Théano s'y rendait chaque soir avec son père. Elle aimait ce paysage vaste et clair qui, sous un ciel drapé de pourpre, se déroulait devant ses regards : d'un côté, la campagne blonde ; de l'autre, la mer violette, où le Crathis longtemps encore prolongeait le sillon de ses eaux laiteuses.

Théano, ce soir, s'était assise à côté de son père sous un cytise odorant, dont les grappes comme des franges légères retombaient jusqu'à son front. Elle regardait, amusée et distraite, le va-et-vient de la foule, et reconnaissait au passage les visages amis qu'elle saluait d'un sourire. Ainsi avait-elle vu passer Mélissa, Damie et Meltine, toutes trois accrochées ensemble comme les trois filles d'Eurymone et portant suspendues à leur poitrine des bractées de métal, de l'or, de l'argent, des pierreries lourdes qui descendaient entre leurs seins et en accusaient le gracieux relief. Téllys marchait à quelques pas derrière elles. Il avançait, se balançant un peu d'une hanche à l'autre, et tenant en travers de son pèlos un bâton d'ivoire in-

crusté de filets d'or. Il avait cet air indifférent et cruel, qui marquait sur ses traits la disposition secrète de son âme ; dans sa barbe d'un blond acide, sa bouche décrivait une courbe irrégulière, plus infléchie d'un côté, comme si sa sensualité ne se fût débridée que d'une façon inattendue et par caprice. Il était d'une taille moyenne, plutôt petit, avec cette maigreur spéciale aux tempéraments violents. Sa peau soyeuse était d'un rose vif ; ses yeux recélaient une couleur incertaine ; il portait les cheveux courts et la tête légèrement inclinée ; et tout l'axe de son corps était penché en avant comme s'il flairait les odeurs du sol.

Théano contemplait Télés avec une curiosité inquiète. Son instinct de femme l'avait depuis longtemps avertie que le danger était embusqué là, dans cette personnalité frêle, derrière ces prunelles fuyantes et lascives. Le soir de la fête d'Adônis, elle l'avait vu se retourner longuement vers elle ; elle avait senti son regard la poursuivre jusque sur le seuil du temple de la Déesse. Et ce regard même était entré avec elle dans le sanctuaire étroit, aux peintures vi-

ves, aux fortes senteurs de myrrhe. C'était comme une présence indiscreète et profane au milieu de la théorie des jeunes filles, seules admises à cette veillée mystique ; — et peut-être était-ce lui-même qui leur avait suggéré, et comme soufflé aux oreilles et aux lèvres, les paroles brûlantes qu'elles avaient dites ? Oui, ce devait être Télés, son souvenir, sa puissance pernicieuse, qui, semblable à une couleuvre rampante, se glissait jusque sous le sein palpitant des folles vierges sybaritaines, et les contraignait à jeter à la face de Cora la Bienheureuse toute la fange impure de leurs âmes !... C'était lui qui, plus que tous les autres, sur les rives molles du Crathis et sous les dangereux ombrages de ces jardins, répandait les effluves d'une volupté tellement flagrante que les adolescents à son passage ramassaient les plis de leurs manteaux parfumés et, d'un geste énérvé et las, agitaient devant leurs visages les frais éventails de palme.

*

* *

Cependant, Télés s'était arrêté en apercevant

Brontinus ; et, sans paraître prendre garde à Théano, il causait librement avec le médecin illustre. Sa parole était brève, ironique et mordante ; il ne s'inquiétait pas qu'on lui répondît, et de temps en temps promenait ses regards distraits sur la foule.

— Savez-vous, disait-il, ce qu'ont décidé les Prytanes dans leur dernière assemblée ? Chose étonnante, cette fois, en siégeant, ils n'ont pas dormi ! Ils se sont préoccupés de savoir quelle réjouissance on offrirait au peuple pour fêter l'anniversaire de la ville. L'an dernier, ce fut, s'il m'en souvient, une course d'éphèbes en char. Mais ce genre de spectacle est usé maintenant ; il faut trouver mieux. Sybaris ne peut rester au-dessous de sa réputation détestable. Le peuple est aussi corrompu que ses maîtres, et le dernier de nos esclaves exige qu'on lui procure, au moins une fois par année, les mêmes plaisirs que nous pratiquons sans la moindre réserve à tous les instants de notre vie. Mais quoi ? Un festin ? Des femmes ? Des danses publiques ? En vérité, on en fait autant dans toutes les autres villes de la Grande-Grèce,

et ce n'est pas la peine d'avoir amassé si vite tant de richesses pour imiter les traditionnelles orgies de nos voisins. Or, voici ce qu'ont décidé les vieillards qui nous gouvernent : on va mettre au concours une nouvelle volupté ; celui qui, parmi les citoyens de Sybaris, ou les étrangers qui la peuplent, aura trouvé le moyen d'augmenter la somme des jouissances humaines, dans quelque ordre que ce soit, sera récompensé magnifiquement et mené en triomphe comme s'il avait gagné des batailles. Et n'est-ce pas juste ? N'est-ce pas décidé excellemment ? N'aurait-il pas rendu plus de services à ses concitoyens que s'il avait élargi les domaines de la République, cet homme de génie qui nous indiquera un plaisir de plus, un meilleur raffinement, une sensation inédite ? Pour moi, je le conduirai par la main sur la place d'Adônis, et j'ajouterai aux quatre-vingts talents qui lui sont promis une médaille d'or, en témoignage de ma personnelle reconnaissance.

— Vous n'aurez pas à faire ces frais, dit Bron-
tinus d'une voix calme. — Une volupté

nouvelle ! Où donc irait-on la chercher ? Depuis que le monde est monde, les humains ont usé et abusé de tous les plaisirs sans dépasser ce terme inexorable qui, toujours, s'oppose à nos palpitants efforts et les irrite. Mais vous avez raison, Téllys, les Prytanes ont jugé excellemment, et voilà bien un concours digne de votre réputation mondiale !

— Sans compter, ajouta Téllys en jetant les yeux du côté de Théano, que les femmes vont s'y intéresser avec passion. Dans six mois, jour pour jour, vous les verrez toutes, frémissantes et parées, courir devant l'estrade où sera proclamé le nom du vainqueur.

— Peut-être, dit encore Brontinus. Les femmes sont avides de nouveauté, et leur vie oisive les rend curieuses et inquiètes. Mais notre corruption dépasse la leur : nous écrivons le poème ; elles en font les gestes dociles.

Téllys s'inclina et, jugeant que l'entretien avait assez duré, il alla s'asseoir à quelque distance, auprès de son ami Eratoclès, et d'Alcisthène qui venait d'arriver, revêtu d'une calasire orientale qui lui avait coûté plus de cent talents, di-

sait-on, et dont les broderies, divisées en trois zones, représentaient les figures de tous les animaux sacrés de la Perse. Mais Théano ne regardait point cette merveille; elle songeait... Une volupté nouvelle?... Pourquoi et qu'était-ce donc que la volupté?... On lui avait enseigné que cette forme de nos désirs n'avait point d'essence, qu'elle n'existait point par elle-même, qu'elle n'était que la suite et l'effet de nos passions; qu'elle était fallacieuse, illusoire et vaine, comme la voix des sirènes dans la nuit. Malgré cela, à cause de cela peut-être, tous les espoirs, toutes les préoccupations des hommes se tendaient vers cette séduction unique, vers ce mirage enchanteur et décevant... Une lourde et malfaisante haleine, exhalée des bouches innombrables de la Terre, soufflait partout la même frénésie ardente; partout la Déesse aux cent visages, aux mille noms, embusquée sous les feuillages légers des troènes ou dans les syrtes mouvantes et profondes, traînait à sa suite le chœur des adolescents timides, et jusqu'au tombeau les menait ensanglantés et glorieux par les chemins où fleurissent et se fa-

nent les roses... Partout la même folie, le même aveuglement, les faisait trébucher sur les pas de la Déesse, — ou courir après elle lorsqu'ils avaient égaré ses traces.

*

* *

Ainsi Théano songeait. Elle oubliait les délices de ces jardins et la grâce apaisante de l'heure ; elle oubliait Brontinus qui, à côté d'elle, était emporté, lui aussi, dans quelque rêve profond. Les jeunes Sybaritaines insouciantes passaient et repassaient dans le bruissement de leurs robes pailletées d'or. En face, sur le terre-plein qui dominait le Crathis, un petit temple s'élevait, arrondi, ajouré, avec des colonnettes légères ; on n'y voyait aucune statue de divinité ; mais au milieu, sur un trépied de bronze, un brûle-parfums énorme consumait dans ses flancs, lentement, de l'ambre et du styrax mêlés ensemble. Ces vapeurs se répandaient dans l'atmosphère, y promenaient des spirales bleues vite dévorées par la brise ardente du fleuve. Au loin, la montagne de Silo

dessinait les contours hardis de ses crêtes... Tout à coup, Théano fut réveillée de sa rêverie par une musique ténue, acide, qui pénétrait ses tempes et chatouillait les fibres de son cerveau. Devant le petit temple à colonnes, une enfant, la double flûte aux lèvres, jouait des airs rustiques et doux; elle portait une étroite tunique de pourpre; un cercle d'or sur son front retenait ses cheveux bouclés; ses bras minces paraissaient d'ivoire et son corps droit, immobile, semblait ne poser qu'à peine sur ses pieds croisés sur le sol.

D'abord personne n'avait fait attention à elle; d'autres musiques plus savantes, plus voluptueuses, que celle qui jaillissait de ses lèvres, étaient disséminées dans les bocages; mais la persistance de son jeu finit par impatienter les promeneurs. Télys se leva, s'approcha d'elle :

— Ne pourrais-tu t'en aller plus loin ?

— Si je vais plus loin, vous ne m'entendrez pas.

— C'est justement ce que nous désirons. Comment t'appelles-tu ?

— Glinis.

— Et d'où viens-tu ?

— De Tarente.

Elle répondait avec hardiesse, et tenait fixés sur Télés deux yeux bruns d'un ovale admirable qui nageaient dans de la nacre humide ; sa bouche, en parlant, restait entr'ouverte et gardait l'empreinte légère des deux flûtes longtemps caressées ; et cela était comme un sourire ambigu, indécis, d'un charme troublant.

— Quel âge as-tu ?

— Je vous le dirai si vous me dites pourquoi vous me parlez comme un maître à son esclave, alors que vous ne me connaissez point.

— Je suis le fils d'un des principaux magistrats de la cité, répondit orgueilleusement Télés.

— Cela m'est indifférent, fit l'enfant avec dédain.

Elle allait se remettre à jouer, mais Télés la toucha à l'épaule :

— Glis, écoute. Tu me plais. Je veux, en effet, te connaître davantage. Je donne ce soir à souper à mes amis. Viens. Tu demanderas la

maison de Télus. Tout le monde te l'indiquera dans la ville.

— Je viendrai, dit Glinis en abaissant soudain ses paupières.

Elle s'éloigna rapidement, et les jeunes gens, qui avaient formé un cercle autour d'elle, restèrent, surpris, à s'interroger du regard.

— Singulière fille ! dit enfin Eratoclès.

— Une fille ! Es-tu sûr, Eratoclès, que cette Glinis soit une fille ? Sous le pan de pourpre de Tarente qui la vêt, le corps d'un éphèbe ne se dissimulerait-il point ? As-tu vu ses dents plates et larges, ses cheveux épais et courts ?

— J'ai vu tout cela, et aussi ses épaules étroites, la ligne creuse de son dos. Mais tu deviens fou, Télus ; l'habitude de la débauche te pervertit l'âme.

— Nous nous en assurerons, répondit Télus. L'enfant de Tarente enlèvera ce soir sa tunique pour jouer, debout sur la table, entre les canthares de vin de Chypre et les vases à parfums. En attendant, les paris sont ouverts : lesquels d'entre vous, mes amis, tiennent pour que Glinis soit un garçon ?



Devant le petit temple à colonnes,
une enfant, la flûte aux lèvres, jouait
des airs rustiques et doux.

Des mains se levèrent, des paroles railleuses furent prononcées. Théano, qui avait entendu, se tourna vers Brontinus :

— Je parierais, moi, que la petite joueuse de flûte est bien une fille.

— Pourquoi ? demanda le savant, sans paraître s'inquiéter beaucoup de l'incident.

— Parce que, avant de s'éloigner, elle a rougi en regardant Télés.

CHAPITRE IV

A l'extrémité des jardins, du côté où le Crathis s'engageait dans la vallée profonde, il y avait une maison peinte à fresque sur ses deux façades et surmontée d'une lyre d'argent ; un chemin creux y conduisait, qui tournait sur une petite place plantée de lauriers. C'était là qu'habitait Callicléa, professeur de volupté, et honorée de la confiance de presque toutes les grandes familles de la ville. Ancienne courtisane elle-même, elle ne recevait point de courtisanes ; et, comme ses leçons coûtaient un prix fou, il ne venait chez elle que les filles des timuques qui payaient le plus lourd impôt. Elle leur enseignait l'art de plaire, et souvent aussi l'art d'aimer, — le secret des parfums, des attitudes, des paroles savamment dites ; on ne pouvait prétendre à une éducation parfaite, si l'on n'avait pas reçu les leçons de Callicléa.

Théano, comme les autres, allait s'enquérir des bons principes à la maison de la Lyre d'argent. Trois fois par semaine, elle s'y rendait, accompagnée de Timo, sa suivante ; elle entrait seule dans la maison, et Timo l'attendait, assise sous un arbre de la place. Quelquefois elle en sortait avec ses amies Mélissa et Meltine, ou bien Myrto qui aimait à prolonger l'entretien, — car on causait aussi chez Callicléa, et toutes les nouvelles y étaient apportées par les jolies bouches indiscrètes.

C'est ainsi que Théano avait appris l'insuccès de Télés auprès de la petite joueuse de flûte : jamais l'enfant n'avait consenti à se dévêtir pendant le banquet où il l'avait conviée ; elle était montée sur la table avec sa tunique de pourpre de Tarente et son cercle d'or dans les cheveux, telle qu'elle avait apparu dans les jardins à l'heure de la promenade du soir. Télés avait perdu son pari ; furieux, il avait juré d'avoir sa revanche.

Mais cela déjà était oublié. Bien d'autres événements avaient occupé depuis l'attention publique ; bien d'autres histoires indécentes ou fri-

voles, de drames tragiques ou comiques, d'aventures scandaleuses qui ne faisaient point scandale. A Sybaris, la loi était douce aux femmes : l'adultère n'était puni que d'une amende légère. Elles étaient libres de circuler la nuit comme le jour, pourvu qu'elles fussent accompagnées de leur suivante, de prendre part aux festins publics, de se montrer mêlées aux hommes dans toutes les fêtes; elles étaient la joie perpétuelle des yeux, la clarté et la gaieté de la ville; leur mollesse, leur odeur, leur vénusté formaient une atmosphère spéciale d'où la bassesse de la prostitution et les inquiétudes viles de l'argent étaient bannies, où l'élégance et le désir régnaient seuls, commandaient en maîtres; — dans cette ville où le vice fleurissait au grand jour les courtisanes perdaient leur temps, elles avaient trop à faire pour lutter contre tant de dangereuses et séduisantes rivales.

Callicléa avait pris Théano en affection; du jour où elle l'avait sue fiancée à Philippe, elle lui avait complaisamment et peu à peu révélé tous ses secrets. Théano était prête pour l'hymen. Elle avait dans le petit verger clos,

derrière la maison, salué le Priape joyeux et fort, couronné de rouges feuillages, en qui se manifestaient les signes d'une alacrité éternelle. Elle savait la blessure douloureuse qui serait faite à ses flancs de vierge, et comment la maternité éclorait en elle sous le baiser ardent de l'époux. Elle savait aussi les moyens de reculer cette échéance défavorable à la beauté, et comment il fallait tour à tour être dissimulée ou sincère, passionnée ou tendre, hardie ou candide. Elle n'ignorait rien, en un mot, de ce qui faisait la force et l'attrait de son sexe ; — et Philippe sûrement, après l'avoir possédée, l'aimerait davantage encore...

*

* *

— Théano, dit Callicléa en la prenant par la main, j'ai fait copier pour toi un petit livre précieux que je crois être seule à posséder ; c'est un recueil de maximes écrites par un philosophe inconnu. Viens avec moi ; je veux te le remettre à l'instant.

Elles traversèrent une salle entièrement dé-

corée de peintures à l'ocre, et se rendirent dans la chambre de Callicléa. Là, une lumière savamment atténuée laissait entrevoir les objets d'une façon égale ; et, même en plein jour, au-dessus du lit recouvert de pourpre, une lampe brûlait, enfermée dans un globe d'albâtre. Théano connaissait bien cette chambre et ce lit somptueux et doux où plusieurs fois Callicléa s'était couchée devant elle ; où Damie, Mélissa, et elle-même avaient tour à tour simulé les gestes peureux de l'abandon. Un subtil parfum restait attaché aux parois de l'alcôve étroite, et des deux côtés deux coffres en bois de cèdre incorruptible contenaient les vêtements souples, odorants, légers, uniquement tissés pour le sommeil.

Mais aujourd'hui le professeur de volupté se dirigea vers l'angle opposé de la pièce. Sur une tablette cimentée à la muraille, plusieurs volumes de parchemin se trouvaient roulés. Callicléa en prit un, le plus mince, qui était fermé par un étroit ruban couleur de soufre ; elle sourit et le présenta à son élève, en mettant un doigt sur sa bouche.

— Voici, dit-elle ; ce petit livre contient le résumé, et comme la moëlle, de tout mon enseignement. — Mais ne te hâte pas trop d'en tourner les pages ; il suffira que tu l'ouvres au hasard, quand tu seras embarrassée ou inquiète, pour y trouver le précepte dont tu auras besoin.

— Merci, murmura tout bas Théano, — et elle offrit ses lèvres au baiser discret de Callicléa.

Dehors, une curiosité la pressait de dénouer le ruban fragile et de jeter les yeux sur les lignes fraîchement écrites. Qu'y apprendrait-elle de nouveau ? Rien, sans doute, puisque Callicléa lui avait dit que ces maximes n'étaient que le résumé de la science subtile et délicate, dont elle lui avait déjà divulgué tous les secrets ; pourtant, il semblait à la fille de Brontinus qu'elle ne possédait encore qu'une idée bien imparfaite de la volupté véritable, et que ce petit livre serait comme un miroir où elle verrait se refléter tout à coup l'image de ce qui s'ébauchait en elle obscurément. Sans prendre garde à Timo qui s'était levée pour la suivre, elle s'arrêta et se préparait à satisfaire son désir, —

quand elle aperçut Philippe qui descendait des terrasses et venait à elle d'un pas souple et vif.

Théano n'avait pas revu son fiancé depuis le lendemain des fêtes d'Adônis, — alors que, prise d'un étrange malaise, elle n'avait pu échanger avec lui que quelques paroles sans suite ; huit jours s'étaient écoulés, et maintenant elle se sentait dans une disposition tout autre ; elle l'accueillit d'un sourire, le laissa glisser un bras amoureux autour de sa taille.

— Bonjour, Philippe ! Par où donc es-tu passé, pour te trouver juste sur mon chemin ?

— Je te savais chez Callicléa, dit Philippe, et je guettais ton retour ; pour rien au monde je n'aurais voulu manquer de te voir aujourd'hui. N'est-ce pas cette nuit, quand Zeus quittera le Signe de la Chèvre pour entrer dans celui de l'Archer, que tu entreras toi-même dans ta dix-septième année ?

— Je l'avais oublié, fit Théano en rougissant. Ce sont les mères qui, d'habitude, prennent souci de ces choses ; et moi, il y a si longtemps que j'ai perdu la mienne ! Je ne me souviens même plus de l'avoir connue...



Il cessa de parler et plus étroitement ramena contre lui le corps douillet de Théano.

— Brontinus m'a dit, en effet, qu'elle est morte peu de temps après ta naissance. C'était une femme d'une grande beauté, — mais pas si belle que toi, Théano. — Aucune femme n'est, ou n'a jamais été, aussi belle !

— Tais-toi ! Comment peut-on affirmer de pareilles folies ! Demain peut-être tu en rencontreras une qui te plaira davantage.

— Pas plus demain qu'hier ! répondit le jeune homme résolument.

Il cessa de parler et plus étroitement ramena contre lui le corps douillet de Théano. C'était l'heure quiète du milieu du jour ; la ville tout entière semblait plongée dans une torpeur profonde. Pour regagner la maison de Brontinus, il fallait traverser le réseau des rues couvertes, où les toits en auvent se rejoignaient et où régnaient constamment le silence, la fraîcheur et l'ombre. Ils s'y engagèrent après avoir fait signe à Timo de prendre un autre chemin. C'était la première fois qu'ils s'aventuraient seuls dans le centre de la cité populeuse et indolente, dont tous les métiers vils étaient bannis et que rehaussait seulement le luxe de bou-

tiques somptueuses. Nulle part de plus merveilleux bijoux, de plus beaux vases, des étoffes plus richement brodées ne sollicitaient les regards. Mais ces merveilles ne se fabriquaient point ici même ; les bijoux venaient de Tarente, les vases de Rhodes ou de Sinope, les étoffes de Milet ou d'Ephèse, — et Sybaris était l'entrepôt où se réunissaient tant de splendeurs différentes, — Sybaris se contentait de recevoir dans sa rade commode et sûre et de déverser par tout le continent les produits de l'industrie étrangère.

Philippe et Théano avançaient lentement ; les crépides blanches qu'ils avaient aux pieds ne faisaient aucun bruit sur les dalles ; leurs deux corps appuyés l'un à l'autre s'accordaient harmonieusement ; ils prenaient plaisir à cette flânerie insouciante où leur intimité semblait s'accroître, où plus de familiarité était entre eux ; c'était comme un avant-goût de leur vie prochaine, quand ils seraient liés par le mariage, et que tout leur deviendrait commun. Cependant Théano ne se sentait aucune hâte d'épouser Philippe. Elle trouvait du charme à se

laisser désirer longuement, à laisser grandir en elle la fleur d'affection qu'elle cultivait pour lui. Il était beau. Il était bon. Il avait l'esprit agréablement orné, comme tous les Crotoniates dont on disait que le dernier parmi eux serait encore le premier des Grecs. Certes, Brontinus avait bien choisi, et c'était avec confiance qu'elle se suspendait à l'épaule de son futur maître, qu'elle parcourait avec lui les rues couvertes et silencieuses à travers lesquelles filtrait une indicible langueur.

*

* *

Sur la place d'Adônis, le temple de Cora était ouvert. Les colombes y entraient d'un vol lourd, puis en ressortaient deux à deux pour se poser sur le bord des fontaines de marbre où l'eau s'irisait des essences balsamiques qui, chaque matin, y étaient versées. Elles se becquetaient amoureusement, d'un baiser lent dont la douceur les pénétrait toutes ; leur cou tendrement s'inclinait, et leurs corps gonflés de plaisir palpaient sous la neige des plumes rebroussées,

d'une blancheur plus frileuse. Théano se serra inconsciemment contre son fiancé; devant ce spectacle, un trouble l'envahissait malgré elle.

— Entrons dans le temple, dit Philippe.

Ils entrèrent. D'autres colombes, là aussi, étaient demeurées et se recueillaient aux mêmes profondes délices. L'odeur ancienne des encens et l'odeur fraîche des fleurs s'amalgamaient dans l'air agréable à respirer; les vives peintures des parois montraient Adônis nu, couché sur le lit de l'épouse victorieuse; et, dans le fond, l'image de la Déesse gardait sur elle le resplendissement glorieux de l'amour.

— M'aimes-tu, Théano? demanda tout bas Philippe.

Elle le regarda, inquiète, alanguie, toute prête à verser des larmes; alors Philippe se pencha sur elle, et leur baiser se mêla, comme celui des voluptueuses colombes.

CHAPITRE V

Théano était seule à la maison ; malgré les instances de Timo, sa suivante, elle avait refusé de sortir. Elle avait entrepris de peindre à la façon des artistes de Tarente un vase de style dorien qu'elle destinait à Brontinus. Son broyon à couleur entre les mains, le pot de noir et celui de rouge à terre devant elle, elle travaillait en face de l'ouverture cintrée d'une fenêtre qui donnait sur l'éloignement du golfe ; une ruelle étroite passait au pied ; là, dans cette pièce qui se trouvait au fond de la demeure, elle était sûre de n'être point dérangée au cours de son occupation favorite.

Et vraiment elle était habile et ingénieuse, la jeune fiancée de Philippe ; les leçons qu'elle avait reçues à Milet lui avaient profité, et elle en avait gardé assez de souplesse dans la main et assez de clartés dans l'esprit pour compren-

dre et imiter sans trop de peine des procédés d'art différents. En ce moment, ce qui l'appliquait surtout, c'était de réussir à faire courir ses personnages d'un noir d'ébène sur le fond luisant et rouge qu'elle avait d'abord préparé. C'étaient des guerriers armés de lances qui se tenaient dans l'attitude du combat ; d'autres guerriers plus petits répétaient les mêmes gestes sur le col aminci du vase. Il fallait leur donner à tous le relief de la vie et les dégager des ornements disposés autour. Théano n'était qu'à demi contente de son ouvrage ; elle avait pris le vase par les oreilles, et, l'ayant posé sur ses genoux, elle l'examinait attentivement, quand elle poussa un cri : Tély, dans l'arc évidé de la fenêtre, venait de lui apparaître tout à coup.

— Peut-être pourrait-on te venir en aide ? suggérait-il.

Et, sans attendre la réponse, il enjambait la balustrade, et se trouvait debout devant elle.

— Tély ! exclama Théano ; — et sa voix tremblait de crainte.

— Eh bien, oui ! Tély lui-même ! Qu'y a-t-il

d'étonnant à ce que, passant par ce chemin et t'apercevant, je vienne t'apporter mon salut ? N'es-tu pas habituée, Théano, à recevoir les hommages des nombreux amis de ton père ? Et quel est le citoyen jeune ou vieux assez dénué de bon sens pour se trouver si près de toi sans désirer te voir davantage ?

— Les occasions de me voir ne te manquent pas, dit Théano, qui avait retrouvé son calme. Je sors presque chaque jour. Presque chaque soir, je monte aux terrasses avec mon père. Bien des fois nous nous sommes rencontrés. Rien ne t'empêchait alors de me parler si tu en avais envie...

— On ne parle bien à une femme que seul à seule, dit Télés en la regardant au front.

Théano tressaillit. Ce regard l'avait atteinte jusque dans le secret de son être. Cependant, Télés avait déjà détourné les yeux et affectait de s'occuper de l'amphore qu'elle tenait toujours sur ses genoux.

— Voilà, sans doute, un objet précieux ; mais ne consentirais-tu pas à t'en séparer quelques instants ? Théano, crois-moi, il y a des distra-

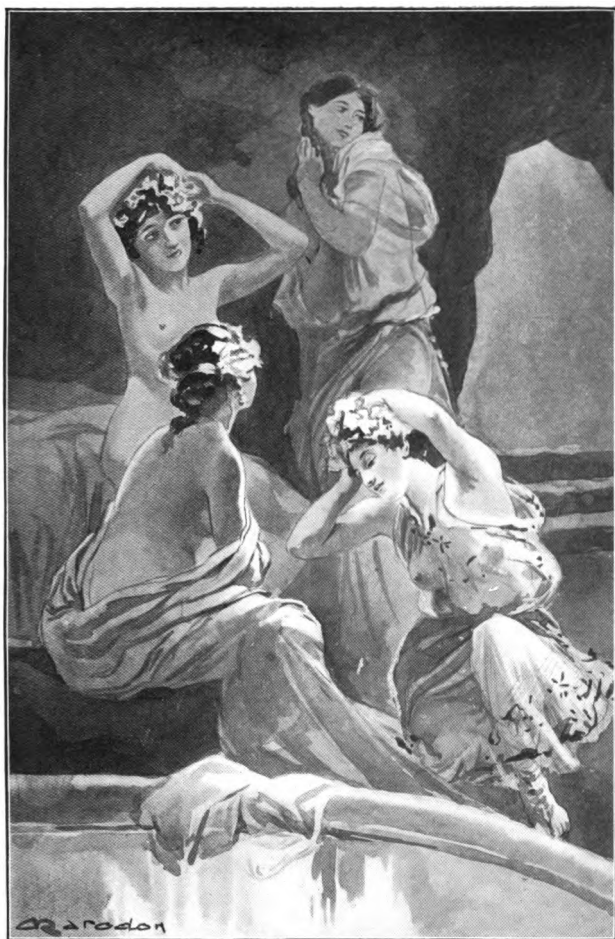
tions plus agréables, des plaisirs plus assortis à ton âge que de décorer un vase de terre comme un vieux potier de Tarente.

Il souriait, arrogant et satisfait, et sans façon il s'était assis à côté d'elle.

— Ne t'inquiète pas, nous sommes seuls. Ton père est auprès d'Eratoclès, qui est sur le point de rendre l'âme pour avoir mangé trop de palourdes à son déjeuner; quant à Timo, ta servante, je l'ai aperçue tout à l'heure dans les bras du cocher Euphorion ; ils en ont eux aussi pour un moment. Nous sommes seuls, Théano. Découvre un peu ton épaule. Je gage qu'elle est ronde et douce comme un fruit.

— Laisse-moi, Téllys, de grâce !

— Te laisser ! Pourquoi ? C'est en ton honneur que je me suis fait épiler ce matin, et que j'ai parfumé ma barbe d'essence. Car il ne faut pas t'imaginer que ce soit le hasard qui m'ait amené ici. Voilà bien des nuits que je rêve de toi, Théano ; depuis la nuit des fêtes d'Adônis. Je te veux toute. Entends-moi bien. Je te veux à moi tout entière.



Et les jeunes amies de Mélissa,
toutes coiffées de feuillages et les
bras nus, semblaient les naïades de
cette eau claire.

— Tu deviens fou ! On ne tient pas de tels propos à une jeune fille.

Télyls éclata de rire.

— Es-tu donc faite autrement que les autres ? Et quelle raison as-tu de garder si longtemps ta vertu intacte ? A douze ans, Mélissa, que tu connais bien, s'est livrée à moi ; c'était dans le petit bois des frênes ; nous nous étions donné rendez-vous aux premières rougeurs du crépuscule ; elle vint, vêtue d'un chiton de gaze plissée et des touffes de violettes aux tempes ; son corps était si léger que j'en sentais à peine le poids sur ma poitrine. Meltine et Damie, je les ai eues ensemble à une orgie secrète que j'avais donnée pour elles ; les chanteurs partis, elles sont restées dans la salle ; je les ai gardées jusqu'à l'aube, jusqu'à ce que toutes les fleurs de leurs couronnes fussent effeuillées ; et, comme leurs tuniques s'étaient déchirées, je leur prêtai un manteau dans lequel elles s'enveloppèrent toutes deux. Myrto, la brune, fit comme toi : elle voulut me résister tout d'abord ; elle aimait, me disait-elle, un jeune homme plus beau que le

dieu du jour ; or, il s'est trouvé que cet éphèbe était aussi mon ami...

— Assez, Tély's, assez ! supplia Théano d'une voix mourante.

— Tu as raison, ce sont là des discours inutiles. Théano, ne t'éloigne pas. Je te jure que je vais mourir si tu ne te penches pas sur mon visage. Vois comme mes mains sont glacées !... Et toi, au contraire, tu brûles comme si tu avais respiré du feu !

Il l'attirait contre lui et la forçait malgré elle à s'incliner, à boire les effluves dangereux qui s'exhalaient de sa gorge. Leurs fronts se touchaient presque. La puissance mauvaise de Tély's passait toute dans l'âme affaiblie de Théano.

Pourtant elle résista ; elle eut un haut-le-corps qui la dégagait de l'étreinte ; elle se retrouva, droite et fière, à quelque distance de lui.

— Ne me touche pas ! Je te le défends. Je vais appeler les esclaves ! Es-tu assez vil pour vouloir posséder une femme contre son gré ?

— Non, dit lentement Tély's ; j'attendrai ton bon plaisir, Théano. Il me suffit pour aujourd'hui de goûter à tes lèvres. Donne-les-moi. Je

te quitterai ensuite sans que tu aies eu à appeler personne.

Il se tut. Théano hésitait. Puis soudain elle rougit :

— Ignores-tu donc que je suis fiancée à Philippe ?

— Que m'importe ? Qu'importe ? Crois-tu que sa bouche, à lui, soit vierge, et que tu auras son premier baiser ? Voyons, Théano, sois raisonnable. Ne me force pas à faire du scandale. Ce que je te demande est si peu de chose !

Alors Théano regarda les lèvres de Télés ; sinueuses, elles s'entr'ouvraient sur des dents petites et cruelles. Un tremblement léger les agitait, comme s'il eût été pressé par une faim avide ; et dans son visage pâissant ces lèvres seules semblaient garder l'éclat de la vie.

Elle se pencha sur lui, obéissante ; et leurs bouches se joignirent.

— Va-t'en maintenant, va-t'en vite !

Et, comme il restait affalé sur l'escabeau où il était assis, ce fut elle qui s'enfuit, fermant la porte à double tour derrière elle.

*

* *

Comment s'était-elle abandonnée au caprice pervers de Télés ? Si peu qu'elle eût consenti, c'était encore trop d'avoir cédé. Et cela, le lendemain du jour où Philippe dans le petit temple de la Déesse lui avait donné une marque d'amour à peu près semblable... Elle ne pouvait s'empêcher de comparer entre eux ces deux baisers, d'en interroger l'essence secrète. C'était comme si, de deux fleurs qu'elle avait cueillies, elle eût respiré tour à tour le parfum.

Baiser de Philippe, baiser de Télés... baisers pareils, et si différents l'un de l'autre !... Sur la bouche de Théano, leur arôme flottait encore. Elle les retrouvait distincts, en même temps qu'elle évoquait en elle l'émotion ressentie en les recevant. Et elle s'étonnait de ne pas éprouver contre elle-même, contre Télés, une plus grande fureur. Certes, elle avait été contrainte, et sa conscience, au fond, ne lui reprochait rien — rien que de trop se souvenir. Le baiser de Télés, si rapide, avait pris possession d'elle plus

entièrement que le long et tendre baiser de Philippe. Elle en conservait l'âpre saveur, et elle frissonnait en y pensant. Pourtant, Téllys ne l'aimait point, elle en était sûre ; pendant leur brûlant colloque, il ne lui avait pas fait entendre un seul mot qui pût ressembler à un aveu ; de la passion, du désir, voilà ce qu'il lui avait témoigné. Combien meilleure devait être la tendresse forte et fidèle de Philippe, et la douceur de son étreinte pendant laquelle leurs deux cœurs déjà liés avaient battu à l'unisson !

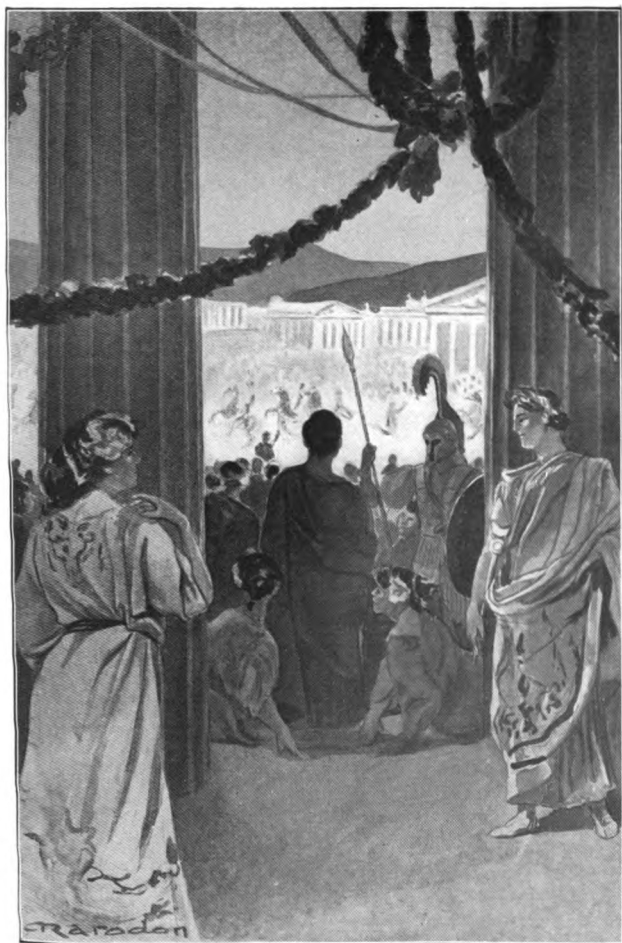
Théano se disait ces choses dans la tranquillité de sa chambre où elle s'était retirée bien avant l'heure de son coucher habituel. Elle aurait voulu dormir et ne plus penser, — mais ses nerfs vibraient encore, et les deux baisers longtemps se disputaient sur ses lèvres. Elle prit le parti d'éteindre toutes les lumières, jusqu'à la petite lampe à chaînettes qui brûlait discrètement auprès de son lit. Elle ferma les yeux, contraignit ses oreilles à ne rien entendre de ce qui se passait en elle. Philippe... Téllys... ils devenaient peu à peu comme des fantômes inconscients et vains dans la nuit.

Cependant son sommeil fut traversé de mauvais songes. Elle rêvait que, Brontinus étant parti pour un long voyage, elle restait seule à la maison, en butte aux assiduités des hommes. Et ce n'était pas seulement Télys qui surgissait devant elle, c'était tous les jeunes gens de la ville, tous ces jeunes Sybarites efféminés et voluptueux, qui venaient la suborner l'un après l'autre. Ils passaient par la balustrade ajourée de la fenêtre pour entrer dans la pièce complice où une puissance infernale semblait l'attacher. Et Philippe ? Où était-il ? Il arrivait vers le soir seulement, alors que tous les autres étaient partis. Il l'embrassait doucement sur les lèvres, du même baiser qu'il lui avait donné dans le temple de Cora, où se pressaient les colombes.

Ces visions ne prirent fin qu'à l'aurore. Une lumière rose effleurait les franges de son lit, quand Théano rouvrit les yeux. Elle se souvint, confusément d'abord, puis bientôt son esprit se débarrassa des chimères qui l'encombraient. Elle se souvint tout à fait... elle revit Télys avec sa face luxurieuse, ses yeux

ardents, ses mains convulsées et tremblantes. Puis elle pensa à Philippe ; elle s'attendrit un peu en récapitulant toutes ses qualités morales et physiques, car Philippe certainement était plus beau que Téléys, — et elle avait maintes raisons de l'aimer, tandis qu'elle n'en avait aucune d'aimer l'autre. Au fond, elle n'y voyait pas très clair en elle ; elle cessait de se reconnaître, de se comprendre. Et elle aurait voulu avoir quelqu'un à qui confier son tourment, une compagne, une sœur, ou même quelque divinité amie ; — mais Théano n'avait qu'une piété superficielle et vague. Là-bas, à Milet, où s'était écoulée son enfance, le culte de l'Apollon Didyméen semblait dans l'indifférence générale ; les croyances s'affaiblissaient partout ; et ici même, à Sybaris, plus encore qu'ailleurs, la foi était bien morte dans les consciences. On ne conservait de la religion que les pompes magnifiques qui servaient de prétexte à un plus grand débordement de luxe et de débauche, — et les prêtres de la Déesse donnaient les premiers l'exemple de toutes les turpitudes.

Donc, Théano agitait dans le vide son âme inquiète. Malgré la beauté de la lumière qui venait maintenant la caresser jusque sur sa couche, elle trouvait tout maussade autour d'elle ; ce n'était point du chagrin ni de la tristesse qui la perturbait ainsi ; mais une irritation sourde de ne pouvoir sortir du cercle étroit de ses pensées. Elle se leva, étira ses bras nus, secoua sa chevelure épaisse. Puis elle se regarda au long miroir d'étain qui la reflétait tout entière. Alors elle sourit ; son mal déjà s'éloignait ; les images de Philippe et de Téllys perdaient de leur lourdeur inquiétante pour redevenir des choses puériles et légères ; — et les deux baisers, qui si longtemps s'étaient combattus sur ses lèvres, semblaient presque décidés à faire la paix, à s'ignorer l'un l'autre. Cependant la fille de Brontinus gardait, comme un chatouillement à fleur de son âme, la curiosité de savoir comment tout cela s'arrangerait dans l'avenir. Et elle se souvint à propos du don que Callicléa lui avait fait la veille, de ce petit livre mystérieux qu'elle n'avait qu'à ouvrir au hasard pour y trouver un précepte accordé à sa situa-



Chaque cavalier faisait évoluer sa
monture.

1921
T. 1000

tion. Elle courut au coffre où précieusement elle l'avait serré ; elle dénoua le ruban couleur de soufre, glissa son ongle entre les feuillets de parchemin et ses yeux tombèrent sur la maxime suivante :

« Si entre deux amants qui te plaisent tu te sens hésiter et défaillir, n'hésite plus, choisis-en un troisième ; celui-là te fera oublier les deux autres. »

CHAPITRE VI

Mélissa donnait, ce jour-là, à goûter à ses amies dans la maison de campagne de ses parents, et Théano s'y était rendue dans l'espoir secret d'entendre parler de Téléys. Elle ne pouvait croire entièrement à ce qu'il lui avait dit au sujet de ses faciles conquêtes parmi la pléiade désœuvrée et charmante des jeunes filles de Sybaris. Certes Mélissa, d'elles toutes, devait être la plus dépravée ; avec ses yeux étroits couleur de lavande et l'éclat particulier de son teint doré, à la fois lumineux et mat, elle évoquait bien l'idée d'une petite idole asiatique en les flancs de qui le feu enfermé dès le premier jour brûle perpétuellement. Ses exigences devaient être impérieuses et terribles. Elle avait ses esclaves à elle, et son père et sa mère lui laissaient le droit de les commander. Elle avait sa part des mines d'argent qu'on exploitait dans

la propriété même, sur le flanc de la montagne de Silo. Elle avait pour elle seule un char d'ivoire incrusté de bronze et quatre mules caparaçonnées de soie écarlate, dont les sonnailles retentissaient comme un appel à travers les chemins bordés de réglisses qui suivaient les contours du golfe. Elle avait son parfumeur, ses coiffeuses, ses coroplastes qui fabriquaient pour elle les petits bonshommes d'argile brune dont elle se jouait au bain. Elle avait tout ce qu'elle souhaitait. Pourquoi se fût-elle refusé Télys?...

Mais les autres, Meltine, Myrto, Damie, est-ce que, vraiment, elles avaient, elles aussi, subi le prestige du séducteur? Leur perversité était-elle assez profonde pour se complaire à cette définitive souillure? Et ces vierges, destinées à devenir des épouses et des mères, avaient-elles si aisément jeté aux premiers buissons du chemin, non pas seulement la brillante étamine de leur jeunesse, mais encore cette pourpre sanglante et tiède que les jeunes Grecques allaient suspendre sur l'autel d'Héra au matin de l'hyménée? Théano, encore une fois, se refusait à le croire. Et il lui tardait de les revoir toutes,

celles que jusqu'à présent elle n'avait regardées qu'avec des regards superficiels ou indifférents, celles que Télys se vantait d'avoir subjuguées et conquises...

*

* *

La route traversait un bois épais de lentisques et de térébinthes. Déjà on était sur les domaines des parents de Mélissa. Chaque arbuste portait à sa tige une blessure longitudinale, d'où en larmes épaisses la résine lentement coulait ; un tapis de feuilles tressées recevait l'écoulement de ce suc précieux ; une odeur de baume et d'encens faisait qu'on se serait cru dans un temple. Le ciel, d'un bleu lisse, miroitait, semblait une voûte de saphir solide ; et l'irradiation de la lumière était si forte que Théano sous ses voiles se sentait prête à suffoquer.

Mais bientôt ce fut une sensation de fraîcheur délicieuse ; une avenue de platanes immenses formait une succession d'arcs de triomphe aux immarcessibles verdure ; leurs branchages s'épandaient, s'interposaient entre le soleil et

le sol ; leur ombre enveloppait toutes choses, créait de l'obscurité et du silence. C'était presque la nuit, une nuit verte et parsemée de points d'or, au milieu de cette débauche du jour rutilant. Puis au delà, comme dans une vision irréaliste, les bâtiments de l'habitation parurent, revêtus de marbre, précédés de ronds-points en mosaïques qui s'intercalaient à des pelouses émaillées de plantes rares ; des nuances pâles, du jaune tendre, du rose mourant, mettaient des tons de chair vivante sur les fonds lisses du marbre et de l'herbe ; et devant la porte principale une seule figure géante, une femme dressée sur un piédestal d'onyx étalait sa nudité d'or et d'ivoire, dédaigneuse souverainement, et belle d'une beauté incorruptible.

Ce fut au pied de cette statue chrysléphantine, dont le prix était inestimable, que Théano aperçut Mélissa, qui venait à sa rencontre. Pour recevoir ses amies, elle s'était parée comme pour une fête d'amour. Elle avait mis une de ces tuniques en gaze légère brodée de guirlandes qui en atténuaient la transparence, mais qui laissaient deviner les formes jolies et si-

nuenses de son corps. Et ses coiffeuses, ce jour-là, avaient accommodé sa chevelure comme celle des jeunes divinités marines du golfe de Tarente dont on voyait sur les médailles la tête encerclée d'une énorme couronne de grosses fleurs en rosaces qui semblaient écraser et soutenir à la fois leur front charmant ; cet édifice sur les cheveux savamment tressés de Mélissa ajoutait à sa grâce féline et perverse, lui donnait l'attrait d'une femme que l'amour déjà aurait ornée de corolles épanouies, languissantes, à demi dépouillées de leur parfum. Ses yeux paraissaient plus étroits et ses lèvres plus avides et plus rouges. Elle prit Théano par la main et l'invita à venir dans la grotte, où le goûter avait été préparé.

— Nous allons y retrouver, dit-elle, toutes nos compagnes de chez Callicléa. Je leur ai ménagé une surprise. Tu ne saurais deviner laquelle ?

— En effet, avoua Théano. Mais la meilleure surprise, à mon avis, ne vaut pas le plus petit plaisir savouré d'avance. Mets-moi dans le secret, veux-tu, Mélissa ? Nous serons deux à jouir de l'étonnement des autres.

— Eh bien ! j'ai loué, pour l'après-midi, la petite joueuse de flûte de Tarente. Elle est déjà arrivée. Mais je ne la ferai paraître au milieu de nous que lorsque nous serons animées par le vin de Thase et les aimables propos. Elle nous racontera sa vie, et je gage être plus heureuse que Téllys, et réussir à lui faire avouer son secret.

Théano avait rougi. Le nom de Téllys avait cinglé ses joues comme un soufflet. Le baiser, endormi sur ses lèvres, s'y réveillait comme une guêpe bourdonnante. Et, en même temps qu'à Téllys, elle pensait à Mélissa, au rendez-vous qu'ils s'étaient donné dans le petit bois des frênes.

— Oh ! Mélissa, dit-elle en affectant de rire, que n'as-tu aussi convié Téllys ?

— Pourquoi faire ? Il nous aurait gênées énormément ! Un homme seul dans une assemblée de jeunes filles, c'est absurde ; tandis que l'on conçoit très bien le contraire. Puis, tu ne connais pas celui-ci. T'a-t-il jamais parlé seulement ? S'il t'a parlé, tu peux en croire ma pa-

role, tôt ou tard il trouvera le moyen de te conquérir.

— Est-il donc si dangereux que cela ?

— Dangereux ! Lorsqu'un homme désire une femme, il est toujours dangereux, Théano. Et celui-ci les désire toutes.

— D'où tu conclus que toutes doivent lui céder ?

— Plus ou moins, suivant leur tempérament ou leur humeur ; mais à toutes il dérobe quelque chose. Il est comme ces oiseaux hardis et pillards qui, dans un verger, s'attaquent aux fruits dès que la pulpe en est mûre ; le jardinier a beau dresser devant eux des figures d'épouvante aussi grimaçantes que les Gorgones, ils reviennent à la charge et n'ont de cesse qu'ils n'aient dévoré toute la chair savoureuse. Mais assez parlé de ces bagatelles. Théano, écoute : puisque te voilà dans la confiance de mes projets, tu m'aideras à les accomplir. Je me promets une grande joie à faire se révéler Glinis devant nous. C'est une enfant de mon âge ; elle doit avoir quinze ans à peine.

Quel charmant éphèbe, si c'en est un, nous aurons pour le régal de nos yeux !

Se tenant toujours par la main, elles pénétrèrent dans la grotte. C'était une vaste salle en rocaille tapissée de verdure grimpante. Du serpolet et des pétales de roses jonchaient le sol. L'air y était frais et comme matinal, délicieux à respirer. Dans le fond, un jet d'eau parfumé renouvelait perpétuellement cette fraîcheur suave et humide. Et les jeunes amies de Mélissa, toutes vêtues de robes transparentes, toutes coiffées de feuillages et les bras nus, semblaient les naïades de cette eau claire où quelques-unes s'amusaient à tremper leurs doigts.

— Mes petites, disait Myrto en jouant avec les anneaux de jais de sa chevelure, je suis écrasée d'ennui. Chaque jour, je me réveille en me demandant ce que les Moires auront tissé pour moi de joie ou de peine. J'en suis presque à désirer quelque catastrophe qui me sorte de ma quiétude. Mais chaque jour m'apporte les mêmes fades plaisirs, les mêmes nourritures dont je suis excédée et écoeurée. Que pourrions-nous inventer pour nous distraire ?

— Rien ! fit Meltine d'une voix dolente. Rien ! Même les leçons de Calliclées deviennent fastidieuses et insipides ; à quoi bon apprendre ce que nous savons déjà ? Son expérience n'ajoute rien à nos instincts et les déflore. Quelle femme ne vient au monde avec la science de la volupté ?

— Hélas ! ajouta tout bas Damie. Et comment les appliquer, ces leçons ? Quel est l'homme qui, vraiment, mérite que l'on s'intéresse à lui ? Lequel vaut l'effort qu'on se donne pour lui plaire ? Aucun ! Pas même Télys, le plus attrayant cependant parmi tous les autres.

— Aucun ! Aucun ! Aucun ! répéta le chœur désolé des jeunes filles.

— Mes amies, intervint gentiment Mélissa, ne nous occupons pas d'eux aujourd'hui. J'ai à vous offrir des croquettes de coquelicot que mon cuisinier a fabriquées exprès pour vous, en y mêlant de l'essence de rose et du miel. C'est exquis, cela fond dans la bouche comme un baiser.

— Donne ! sourit Myrto en tendant les lèvres. Gourmandes, elles s'embrassèrent d'abord ;

puis, s'étant toutes assises sur le tapis de Smyrne qui recouvrait le rebord du bassin, les pieds croisés, la gaze de leurs tuniques collée aux cuisses, elles se mirent en devoir de savourer les pâtisseries onctueuses.

Mélissa elle-même leur servit à boire.

— J'ai renvoyé mes esclaves, dit-elle. On ne s'amuse bien qu'entre soi. Je ne comprends pas ces débauchés qui paient des figurants pour assister à leurs orgies.

— C'est afin de leur montrer où est la véritable sagesse, exclama Myrto en éclatant de rire.

Ce rire perlé fit s'envoler du fond de la grotte des oiseaux qui s'y trouvaient blottis. Leurs ailes s'étaient parfumées au contact des feuillages odorants, et leur tourbillon répandit une fragrance suave, tiède et vivante.

— J'aimerais à vivre dans une contrée déserte, commença Damis de sa voix assoupie et mystérieuse ; seule ou avec quelques personnes indifférentes, il me semble que je m'y reposerais délicieusement.

— Et tu cesserais de blondir tes cheveux et

de mettre du nard à tes aisselles ? poursuivit Meltine en lui jetant un vif regard.

Elles rirent encore, et Mélissa, élevant au-dessus de sa large couronne une Cénocée d'or rehaussée de pierres précieuses, essaya d'être solennelle :

— Mes amies, je vous propose de verser une libation pour le dieu inconnu qui nous délivrera de l'ennui. Joignez vos âmes à la mienne, comme dit le prêtre à l'autel.

De haut, inclinant l'amphore sur son épaule, elle fit tomber le vin ambré goutte à goutte. Le sable le but avidement sous le serpolet et les pétales de roses. Mais une griserie en restait dans l'air. Toutes, elles se levèrent ensemble, secouèrent frénétiquement leurs bras nus.

— Et maintenant que faire ? soupira Myrto. Nous avons bu, nous avons mangé, nous avons même invoqué les dieux. Il ne nous reste plus qu'à nous faire des confidences d'amour.

— Détrompe-toi, fit Mélissa. J'ai mieux que cela pour vous distraire. Asseyez-vous de nouveau sur le bord du bassin et préparez vos yeux à être charmés.



Le défilé continua longtemps.

Elle tapa dans ses mains, dont elle avait arrondi les paumes ; et à cet appel, sortant d'un taillis voisin, Glinis accourut, vêtue de son étroit lambeau de pourpre, son cercle d'or contenant ses cheveux bouclés et courts. Telle, elle avait l'air d'un jeune pâtre qui descend les sentiers rapides entre la montagne et la mer ; sa double flûte, qu'elle tenait à la main, était tout près de ses lèvres.

— Que vous jouerai-je ? dit-elle aussitôt. Voulez-vous le chant de Demeter, ou celui d'Apollon, ou bien encore la Nomia que l'on donne aux époux le soir des noces ?

— Ce n'est pas cela que nous attendons aujourd'hui, Glinis. Nous t'avons fait venir pour causer avec toi en amies. Quel âge as-tu ? dis-moi. Je parierais que nous sommes nées le même jour. Nous devons être de taille pareille.

Elle l'avait prise par les coudes et l'attirait contre elle lentement. Bientôt leurs fronts se touchèrent.

— Ne te recule pas encore, Glinis. Approche-toi de moi davantage ; il faut que tes genoux

heurtent les miens. A présent, mets tes mains sur mes épaules.

Mais Glinis vivement s'était détournée avant que Mélissa, à ce contact, eût rien pu surprendre du mystère qui l'inquiétait.

— Ne t'effarouche pas ainsi, reprit-elle, et installe-toi au milieu de nous. Voici Meltine, Théano, Damie et Myrto la brune qui t'aime déjà.

L'enfant s'était assise et goûtait aux fruits qui lui étaient offerts. Elle avait posé sa flûte entre ses cuisses, sur le pli de son exomide étroite, et elle regardait tour à tour les jeunes filles. Ses yeux se fixèrent sur Théano, et son sourire ambigu traversa sa bouche.

— Vous, je vous connais, dit-elle ; je vous ai aperçue un soir sur les terrasses. Vous êtes la fille du médecin Brontinus.

— En effet, répliqua Théano. Qui donc a pu t'apprendre mon nom ?

Glinis secoua sa tête bouclée et refusa de répondre. D'ailleurs, elle était trop absorbée par la grenade qu'elle tenait dans ses mains et dont elle suçait les pépins juteux. Cette nacre et ce

corail humide semblaient faits exprès pour ses lèvres ; elle en jouissait silencieusement.

— Pourquoi ne portes-tu pas de ceinture ? demanda Meltine tout à coup.

— Ce n'est pas la mode dans mon pays, répondit Glinis sans se troubler.

Quand elle eut achevé son lent régal, elle se leva et s'approcha du bassin pour y purifier ses doigts. Son visage penché se refléta dans l'eau verte ; le cercle d'or de ses cheveux, aminci, lui fit une petite auréole.

— Comme tu es jolie ! soupira Myrto, et comme tu nous ressembles peu ! Voyons ! Parle-nous, raconte-nous de toi quelque chose.

— Je veux bien, dit Glinis ; — et, s'étant mise entre elles, ayant secoué encore ses boucles fauves, elle commença :

— Je suis née sur les bords du Galèse. C'est un ruisseau que vous ne connaissez pas et qui coule non loin de Tarente, au pied du village d'Eboli, parmi les cactus aux feuilles épineuses. Je savais à peine marcher que déjà mon père m'apprenait à souffler dans les roseaux qu'il taillait d'une longueur inégale et qu'il assem-

blait avec de la cire. Quand j'eus sept ans, il me fit cadeau d'une syrinx d'ivoire si douce à mes lèvres que je l'emportais jusque dans mon lit, et que je la caressais longtemps avant de m'endormir, en en bouchant les trous pour la rendre muette. A douze ans, on m'emmena à Tarente sur le théâtre ; là, on m'habilla comme vous voyez, et on me fit jouer des airs sur le proscenium pendant que les acteurs se préparaient à donner la comédie à la foule. Mais je me fatiguai vite de ce métier ; personne ne m'écoutait ; tout le monde se ruait aux farces grossières des phlyax qui chevauchaient de grands poissons et se jetaient à la figure leurs bonnets de feutre en se moquant irrévérencieusement des dieux. Un soir, je me sauvai pour venir à Sybaris. Je n'avais que quelques drachmes dans ma bourse, et ma flûte d'ivoire aux mains. Je montai sur les terrasses... Les jeunes gens voulurent tous m'avoir à leurs fêtes.

— Et maintenant tu es riche ? interrogea Mélissa.

— Presque. J'ai, du moins, plus qu'il ne me

faut. Vous savez que j'habite le faubourg de Rhégium, où l'on renvoie les artisans dont le bruit incommode les gens de la ville ; j'y ai trouvé chez une marchande de fenouil un coin tranquille où je loge à peu de frais. Quelquefois je reste la journée entière à regarder tourner les abeilles, ou à essayer de nouveaux airs. J'en sais de charmants, de doux comme le murmure d'une source, ou de vibrants comme un torrent qui s'écoule. Ne voulez-vous pas que je vous en fasse entendre au moins un ?

— Si tu y tiens absolument...

L'enfant se leva ; et tendrement, avec ferveur, les yeux mi-clos, elle ajusta le tube d'ivoire à ses lèvres. Son corps étroit, cambré en arrière, saillait sous le lambeau de pourpre, et ses cheveux courts, agités par le frémissement léger de sa tête, caressaient mollement ses oreilles. Son cou se gonflait un peu, comme celui d'une tourterelle qui roucoule ; l'ombre de ses cils abaissés flottait sur ses joues. Elle commença par un prélude rapide, et aussitôt donna l'essor au son qu'elle retenait dans sa gorge. C'était un air si vaporeux, si aérien, qu'on se sentait

pousser des ailes rien qu'à l'écouter, et que la petite joueuse de flûte semblait elle-même prête à s'envoler. Longtemps cette caresse, cette volupté berça les jeunes filles attentives. Quand ce fut fini, Glinis ôta la flûte de ses lèvres, qui apparurent turgescents et rouges, comme si du sang allait en jaillir.

— Oh ! Glinis, quelle est cette chanson si douce ?

— C'est la chanson d'Himeros, l'oiseau du Désir. Je ne l'ai encore fait entendre à personne...

Elle souriait de son sourire ambigu. Mélissa la prit par la taille, et lui dit quelques mots à voix basse.

CHAPITRE VII

C'était le jour de la fête anniversaire de Sybaris. On commençait déjà à envahir la vaste place pour voir défilér le cortège des cavaliers. Il y avait des estrades rangées tout autour pour les timuques, mais le peuple se pressait sur le sol comme un troupeau lâché dans une prairie inculte. Une fois par an, on lui donnait ce régal d'assister le matin à la pompe équestre, et le soir de monter aux terrasses où jamais en autre temps il n'était admis. Le faubourg de Rhegium se déversait, ce jour-là, dans la ville ; mais de bien plus loin on venait encore. Chaque cité grecque du golfe envoyait ses délégués pris dans les classes riches et pauvres pour rendre hommage à leur sœur luxurieuse et arrogante, cette Sybaris qui avait poussé comme une fleur vénéneuse au creux de la terre et des eaux ; mais ces villes entre elles, malgré ce semblant

de solidarité et leur origine commune, se détestaient. Tarente, la ville de la pourpre ; Métaponte, la terre des épis ; Héraclée, aux tables d'airain ; Crotone surtout, née en même temps que sa voisine et presque aussi prospère, et où les hommes, plus que partout ailleurs, étaient beaux, — toutes jalousaient la gloire de Sybaris, sa fortune inexplicquée, si rapide, son renom fameux dans le monde. C'était à elle de préférence qu'accouraient les étrangers avides de plaisirs ; et, quand ils étaient venus, ils s'endormaient sur son sein, oublieux de leur famille et de leur patrie.

Certes, nulle part on n'aurait pu jouir d'un spectacle aussi magnifique ; tandis qu'Athènes dans ses pompes ne pouvait sortir que deux mille cavaliers, ici c'était cinq mille jeunes gens, du sang le plus affiné, qui formaient cette troupe d'élite et entretenaient à leurs frais leur monture et leurs écuyers. En cas de guerre, c'était eux qui devaient se battre les premiers ; mais qui donc songeait en ce moment à autre chose qu'au plaisir ? Les beaux chevaux, montés par leurs jeunes maîtres, arrivaient en cadence au



Elle regardait vers l'Orient, vers
les flots de la mer.



son des flûtes. Ils étaient savants ; ils avaient appris à danser, à pirouetter, à agiter leur crinière entremêlée de marjolaines, et leur queue où scintillaient des tresses d'or. C'était des bêtes de luxe incomparables, qui dormaient dans des écuries lambrissées de soies et qu'on nourrissait de froment aussi pur que celui dont on faisait le pain des riches. Et ils avaient conscience de cette suprématie que leur donnait leur beauté ; ils sentaient certainement en eux l'orgueil de cette parade somptueuse à laquelle ils participaient, l'orgueil de la ville tout entière, de ses palais d'albâtre incrustés de pierreries, de ses mosaïques d'onyx et d'or, de ses terrasses pleines de parfums et de son fleuve aux eaux laiteuses qui coulaient comme de l'opale liquide.

Télyls s'avancait au premier rang ; il avait rassemblé les rênes dans sa main gauche, et, de la droite, nonchalamment, il caressait le col onduleux de sa jument blanche. Il y avait dans son geste une langueur étudiée et charmante. Puis il jeta les yeux sur l'estrade où se tenaient les jeunes filles et les femmes. Théano était là

et, auprès d'elle, Philippe qui lui parlait à voix basse et qui souriait. Tous deux regardaient Tély. Avait-elle mis son fiancé au courant des assiduités, des tentatives hardies et vaines qu'il avait faites auprès d'elle?... Il se le demandait avec dépit. Depuis le baiser qu'elle lui avait accordé, bien des fois il avait cherché de nouveau à se rapprocher d'elle ; il lui avait, par mille moyens subreptices, laissé entendre qu'il la désirait toujours. Mais Théano ne paraissait point y prendre garde ; et aujourd'hui, à côté de Philippe, elle semblait rire de lui et le narguer.

Plus loin, dans une autre estrade, se tenaient les gens de Crotone, et dans une autre ceux de Métaponte, et dans une autre ceux de Tarente, et dans une autre encore ceux d'Héraclée aux tables d'airain. Tous suivaient des yeux le fastueux cortège qui maintenant, au son des flûtes, exécutait un mouvement tournant sur la place. Dans un rythme lent et nuancé, chaque cavalier faisait évoluer sa monture, et s'accordait aux gestes de ses voisins. Et cela formait un admirable ensemble où se déployaient, dans la

nacre limpide de l'air, les étoffes éblouissantes, les étendards tissés d'or où le taureau de Sybaris inclinait sa lourde tête, et les vivantes effigies des jeunes hommes aux pâleurs de cire. Sur un appel plus vif des flûtes, toutes les bêtes se dressèrent, droites, cabrées, hennissantes ; et ce fut comme si le centaure Chiron eût conduit lui-même toute la cohorte de ses fils aux épaules d'homme et aux reins de cavale. Des cris d'enthousiasme retentirent. Mais, de la tribune où les Crotoniates étaient massés, on entendit des murmures s'élever, des propos ironiques se faire jour ; et une voix sifflante jeta ces mots :

— Race de dupeurs et de dupes !

Télyls avait entendu ; il descendit de sa jument, qu'il remit aux soins de son écuyer ; et, sans se hâter, relevant par les franges la longue crocote couleur de safran qui recouvrait sa cuirasse, il se dirigea vers l'estrade.

— Quel est, dit-il, celui qui a osé insulter les Sybarites ?

Un jeune homme imberbe que personne ne connaissait se leva ; il était maigre et petit ; deux yeux d'un bleu d'acier étincelaient dans

33886B

son visage. Hardiment il s'avança devant Télélys :

— Je réclame l'honneur d'avoir parlé. « Race de dupeurs et de dupes ! » ai-je dit. Certes ! et j'en ferai la preuve aisément. Cette civilisation dont vous êtes si fiers est une honte pour la Grèce dont nous sommes issus, et la corruption de Sybaris — la voluptueuse — s'étend à toutes les villes Achéennes du golfe; elle a déjà gagné, comme une gangrène, Héraclée et Tarente ; et voici que Métaponte et Croton elle-même menacent d'en être infestées. Quelle liberté donnez-vous au peuple ? Quels fruits attendre de votre timocratie, où les riches seuls sont admis à gouverner, où tous les emplois, toutes les charges publiques sont réunis entre leurs mains ? Oui, par la Déesse ! j'aimerais encore mieux le régime de la tyrannie qui règne à Syracuse et à Ségeste : car des tyrans, il y en a de bons, — cela s'est vu, — tandis que chez vous tous les magistrats sont mauvais. L'or les pourrit plus que la vermine ; ils ne songent qu'à jouir et à opprimer ceux qui peinent pour vivre. Dupeurs et dupes ! Voilà comment se départage la

population de cette cité glorieuse ! Vous mettez des muselières à ceux de vos esclaves qui font le pain, de peur que leur souffle ne gâte la pâte que vous mangerez, et vous défendez le séjour de la ville aux artisans pour que le bruit de leur travail matinal ne trouble pas votre sommeil. Et ils obéissent ! Et ils sont flattés de vous obéir ! Et ils se réjouissent de vivre dans un pays aussi bien discipliné ! Dupeurs et dupes ! Il est grand temps que cela change... Pour nous, Crotoniates, nous nous liguons jusqu'au dernier, plutôt que de laisser des mœurs aussi viles nous envahir !

Télyls avait écouté le jeune homme imberbe avec un sourire de mépris. Quand il eut fini, de sa main fine chargée d'anneaux il lui jeta deux amples soufflets sur la face.

Alors la tribune, d'un coup, se vida ; ce fut comme si une trombe de vent l'eût renversée. Et tous les Crotoniates, menaçants et furieux, entourèrent Télyls. Mais déjà les cavaliers accouraient aussi pour le défendre. Encore un instant et la conflagration allait devenir générale, quand Philippe parut à son tour. Son

calme contrastait singulièrement avec l'agitation qui s'était propagée dans la foule. Il étendit le bras et dit simplement :

— Il ne convient pas qu'en un jour de fête deux peuples voisins répandent mutuellement leur sang. Gardez-le pour des occasions meilleures. Je me charge de venger l'orgueil de Crotone mieux que cet inconnu qui, tout à l'heure, a élevé la voix ; et Téllys peut s'en prendre à moi seul, s'il le veut, de l'injure qui a été faite à Sybaris.

Le cercle s'élargit autour d'eux. Téllys et Philippe, en face l'un de l'autre, se toisaient avec une apparente indifférence. Ils étaient du même âge, mais d'une complexion tout opposée ; et c'était bien en effet Sybaris et Crotone, les deux cités rivales, qui allaient se combattre par leur main. Mais une autre rivalité, plus secrète, les animait. Théano le savait bien, qui de l'estrade où elle était assise suivait leurs gestes avec une curiosité passionnée. C'était à cause d'elle, pour elle, qu'ils trouvaient plaisir à se provoquer, à s'étreindre ; et elle s'étonnait de n'en pas éprouver plus d'angoisse. Philippe avait saisi

Télyls aux épaules et voulait le forcer à courber l'échine. Mais Télyls, souple et nerveux, résistait ; il cessait d'être un mol efféminé ; il retrouvait à cette minute toute sa virilité. En vérité, on ne pouvait augurer lequel des deux aurait la victoire, du jeune taureau de Sybaris au front incliné, ou de l'aigle lauré de Crotoné qui symbolisait le puissant essor de la ville. Théano elle-même doutait que son fiancé l'emportât ; — et elle pensait aux deux baisers qui, eux aussi, s'étaient combattus longtemps sur ses lèvres...

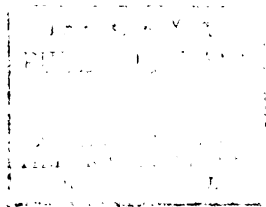
Un cri s'éleva tout à coup : Télyls venait de rouler sur le sol ; il était étendu, la tête en arrière, et Philippe, à la façon d'un athlète, tenait un genou appuyé sur lui. Bientôt, cependant, le jeune Crotoniate abandonna son rival et regagna sa place dans la tribune auprès de Théano. Télyls s'était relevé ; la soie de son manteau était froissée et disjointe ; mais il affecta de ne point s'en apercevoir et il s'éloigna lentement.

— Sybaris aura sa revanche, dit-il en passant devant la foule.

Déjà les cavaliers étaient remontés sur leurs bêtes ; les flûtes reprenaient leur rythme plein de douceur ; le beau cortège, ondueux et chatoyant, suivait la route du fleuve ; et le peuple acclamait les timuques, dont la somptuosité flattait son orgueil et dont l'indolence parfumée l'engourdissait dans un rêve de félicités jamais atteintes.



— Vois, cette demeure est vaste.



CHAPITRE VIII

Ils s'étaient tous mis des cigales d'or dans les cheveux pour monter le soir aux terrasses, où devait se juger le concours de voluptés, et tous ils portaient de longues calasires jaunes, bleues ou violettes, tissées en losanges, dont la pointe traînait derrière eux.

Théano s'était rendue, elle aussi, là-haut, sur la terrasse la plus élevée, de laquelle, à travers les arbustes à parfums, on découvrait la ligne blanche du fleuve et les taches lumineuses du golfe. Une grande tristesse l'accablait. Jamais elle ne s'était sentie plus appesantie, plus inquiète. Ce mal qui ravageait toutes les jeunes filles de Sybaris, ce mal affreux de la satiété et de l'ennui, la pénétrait à son tour, et d'une atteinte si profonde que vraiment, à cette heure, elle désirait mourir...

Quelle douceur cependant lui apportaient les

dangereux ombrages de ces jardins ! La nuit s'y étendait comme sur une couche moelleuse, et les étoiles étaient si brillantes que leur reflet sur le vert léger des feuillages allumait de petites étincelles qui semblaient douées de vie ainsi que des insectes éphémères. Puis, d'en bas, comme d'un second firmament, d'autres lueurs sans nombre montaient ; la ville, illuminée tout entière, étincelait, en proie à un perpétuel brassillement. Et tant de clarté, tant de parfums, tant de joies menteuses ou incertaines, achevaient de plonger Théano dans une langueur qui lui faisait rêver du néant. Encore si, pour l'aider à sortir de ce marasme, quelqu'un venait tout à l'heure révéler une volupté nouvelle ! Mais Brontinus n'avait-il pas déclaré que cela était impossible ? Quel serait-il, celui qui enseignerait aux tristes humains le moyen d'échapper à l'ennui, à l'irréremédiable ennui, à l'ennui qui ronge et qui tue ? Quel serait-il ? D'où viendrait-il ? Et pourquoi, s'il existait, se faisait-il tant attendre ?...

La foule se pressait autour de l'édicule rond à colonnes, dans lequel les concurrents, un à

un, étaient admis à exposer leurs propositions devant les juges. Un étranger vêtu de la tunique brune des esclaves parut d'abord. C'était un Mède à cheveux longs ; il parlait d'une voix basse et rampante :

— J'ai trouvé, disait-il, un moyen de multiplier à l'infini les jouissances des hommes. C'est en travaillant à composer des philtres à Ecbatane pour le roi Sandropycton que je suis arrivé à cette découverte admirable ; et je l'apporte ici comme un hommage à la cité la plus voluptueuse de la terre. En usant de mon secret, on est assuré de ne jamais rester au-dessous de ses désirs, comme cet Hercule qu'on adore sur tous les rivages de la Grèce et qui avait, dit-on, mis à mal dans une seule nuit les cinquante filles de Thestius. Et même je promets mieux encore... Il suffit de se faire frotter le dessous des pieds avec ce philtre merveilleux pour devenir aussi ardent qu'un passereau.

Les juges se prirent à sourire.

— Nous connaissons ton herbe magique. Il y a longtemps qu'un Egyptien nous en donna la recette, et nous en faisons un usage constant

quand nous voulons décupler nos forces. Quelques-uns même en ont si bien profité qu'ils en sont morts. Tu peux te retirer, esclave.

Ce fut le tour d'un Sicilien épais et gras ; il tenait dans ses mains un vase étroit en terre vernissée dont le couvercle était percé de trous symétriques.

— Je suis un homme libre, prononça-t-il. Vous n'ignorez pas que, dans mon pays, la cuisine est considérée comme un art libéral et noble, et que ceux qui s'y adonnent avec succès ont tous les privilèges des citoyens les plus respectables. Gélon, le tyran de Syracuse, qui m'honore de sa confiance, me traite en ami, et souvent il m'invite à goûter avec lui les mets que j'ai préparés.

— Hâtez-vous, dit le chef des juges, nous avons encore beaucoup d'autres concurrents à entendre.

— J'ai inventé, continua le Sicilien, un plat si excellent que tous ceux qui en mangent ne veulent plus se nourrir d'autre chose, et qu'ils oublient toutes les autres délices pour ne plus songer qu'à celle-là. En voici un échantillon que

j'ai préparé exprès pour vous. Humez-le. Mais l'odeur n'est rien, si on ne connaît pas la saveur.

Eratoclès, qui siégeait parmi les juges, prit le vase de terre vernissée et y promena ses narines ; puis il renifla un peu, comme pour en retenir plus longtemps l'arome.

— Des vulves de truie accommodées à la sauce Candaule ! Mon cuisinier en fait autant chaque jour. J'ajouterai même que les truies dont il se sert pour fabriquer ce mets succulent sont élevées à part dès leur naissance et baignées tous les matins dans un lait de benjoin et d'amandes. Je gage que Gélon, ton maître, n'en exige pas autant ?

Le Sicilien s'éloigna, le dos courbé.

Alors une femme belle, quoique déjà sur le déclin, se présenta et assura sur les juges son regard hardi :

— Ce que je viens vous offrir, ce n'est point une volupté nouvelle, mais l'art de rendre plus vives ces émotions secrètes et subtiles dont le propre est de laisser toujours après elles quelque regret. D'autres vous proposeront d'en

prolonger la durée le plus possible ; moi, j'ai une méthode toute différente.

Elle souleva comme par hasard son écharpe, et laissa voir deux seins d'une chair dorée et tiède, pareille à un beau marbre que le soleil aurait longtemps échauffé de ses rayons ; puis elle continua sans se troubler :

— A Corinthe, où j'exerce le métier de courtisane, je n'accorde jamais à mes amants plus de temps pour leurs caresses que n'en met ma clepsydre à laisser écouler le sable qui l'emplit. Aussi leur ardeur est extrême. Le sentiment que leur plaisir sera court en augmente l'intensité et la force. La vie elle-même n'est-elle pas faite sur l'image de cette clepsydre inexorable ? Et n'est-ce pas l'idée de notre néant qui donne du prix à ce don de l'existence que les dieux nous ont dévolue ?

— On voit, dit Callisthène, que tu converses avec les philosophes et que tu as cultivé la sagesse sur leur bouche. Mais ce n'est pas encore toi, hétaïre, qui nous donneras le secret que nous cherchons. Nous n'avons pas besoin que le sable d'une clepsydre nous rappelle la durée

éphémère de notre vie, car elle s'écoule tout entière dans un songe voluptueux que rien n'interrompt. Retourne à Corinthe, où les hommes se contentent de jouissances aussi mesurées.

Le défilé continua longtemps ; les uns venaient assurer qu'ils possédaient un moyen de boire indéfiniment sans succomber à l'ivresse ; d'autres — et ils étaient nombreux — indiquaient pour les bains des raffinements inouïs. Un vieillard, qui s'était couronné le front de jacinthes, déclara qu'il allait mimer une nouvelle figure de l'amour. Ce fut le dernier. On le repoussa avec des rires.

— Sybarites, dit alors Téllys, le concours que nous avons institué pour l'anniversaire de la ville a échoué pitoyablement. Pas un, parmi ces hommes et ces femmes, n'a pu nous apprendre, non seulement une volupté inconnue, mais la plus petite douceur que nous ne possédions déjà. Le prix cependant ne restera pas entre nos mains ; je vous propose de le donner à une enfant qui, si elle n'a pas découvert de jouissance neuve, nous en a procuré une dont personne ne s'était avisé jusqu'ici : celle du mys-

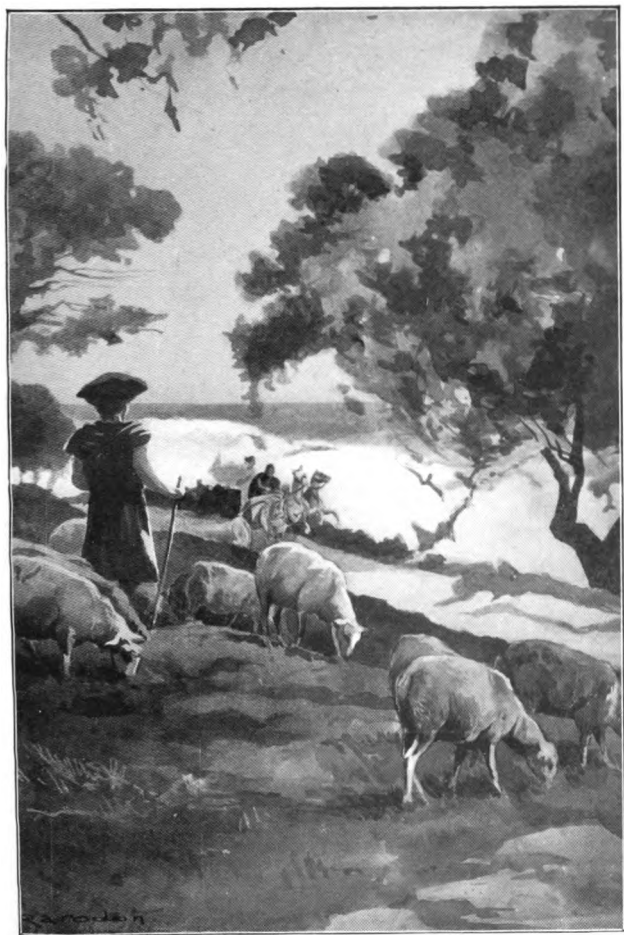
tère. Voici Glinis qui, un cercle d'or dans les cheveux, sa pourpre de Tarente à l'épaule, conserve devant nous son énigme. Personne n'a pu la soulever, cette étroite tunique de pourpre qui la vêt ; et, à cause de cela, Glinis est restée notre idole, notre inquiétude et notre rêve. Approche, Glinis : c'est toi qui seras l'héroïne de cette journée.

La petite joueuse de flûte se tenait adossée à l'une des colonnes de l'édicule ; elle quitta sa place et s'avança, son sourire ambigu aux lèvres. Alors tous les jeunes Sybarites se précipitèrent autour d'elle ; et, l'ayant hissée sur leurs épaules, ils lui firent faire le tour des terrasses en lui jetant au visage les grappes odorantes des arbustes qui, retombant ensuite, formaient une jonchée épaisse sur le sol.

*

* *

Cependant vers le milieu de la nuit, comme ils étaient tous là encore à respirer les effluves de ces jardins embaumés, une nouvelle aussi inattendue qu'étonnante vint les secouer de



Elles Évenaient sur leurs chars
attelés de mules fringantes, par les
beaux chemins bordés de réglisses
qui longeaient le golfe.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

leur torpeur. On annonçait, — et c'était les premiers de Cora qui en avaient été informés les premiers, — on annonçait qu'un homme extraordinaire, à la fois physicien et théosophe, allait prochainement débarquer sur ces rivages. Il apportait avec lui une science mystérieuse qu'il avait puisée au cours de ses longues pérégrinations, — en Egypte, disaient les uns, dans les Indes, assuraient les autres, — et dont il partageait le secret avec quelques rares disciples. Or, c'était pour enseigner cette science mystérieuse et sacrée qu'il avait quitté l'île de Samos, sa patrie, et qu'il venait s'établir sur cette côte de la Grande Grèce où tant de licence régnait. — Vraiment, il aurait fort à faire ; et s'il avait l'intention de réformer les mœurs du peuple, sa prétendue sagesse se trouvait déjà en défaut...

Les commentaires et les rires se croisaient comme des flèches rapides.

— Un homme vêtu de blanc qui ne porte ni bijoux aux doigts, ni agrafe à sa ceinture, et dont la chevelure n'est pas même enduite de parfums !

— Un homme qui méprise toutes les jouis-

sances de la table, et qui volontairement fait profession de préférer la tempérance à la débauche !

— Un homme si détaché des biens de la fortune qu'il partage tout avec ses amis, et qui n'a même pas une obole qui lui appartienne !

— Oyez encore, dit quelqu'un en élevant la voix. Le Sage de Samos a, paraît-il, une puissance qui tient du prodige : celle de converser avec les animaux et de comprendre leur langage. Les plus farouches lui obéissent. C'est un second Orphée qui charme les bêtes aux accents de sa parole, aussi douce que la musique d'une lyre.

Alcisthène arrivait à ce moment ; il s'éventait mollement avec un disque de feuillage. Un groupe se forma autour de lui.

— Tout ce que vous dites n'est rien auprès de que l'on vient de me conter. Cet homme, bien extraordinaire en effet, a sous sa robe de lin une cuisse d'or. Entendez-moi : il ne s'agit point d'une cuisse de ce précieux métal comme on en prête à Zeus quand il descend de l'Olympe sur son char ; mais ses concitoyens symbo-

lisent ainsi la pureté inviolable de sa vie. Et le plus étrange, c'est que ce philosophe austère ne dédaigne pas le commerce affectueux des femmes. A Delphes, où il a séjourné avant de s'embarquer pour le golfe de Tarente, il a ébauché une liaison mystique avec la jeune prêtresse Thémistoclea. Elle lui a ouvert les portes secrètes du temple, et tous deux, paraît-il, ont joui de délices ineffables, rien qu'en laissant leurs esprits se pénétrer.

Un rire inextinguible suivit cette révélation. Les fleurs qui dormaient sous les ombrages en furent éveillées ; plus de parfum sortit de leurs calices.

— C'est un fou, conclut Alcisthène, et le premier soin des Sybarites sera de lui défendre l'entrée de la ville quand il descendra de son navire. Quelle démente plus grande que celle de refuser sa vie aux plaisirs qui, seuls, la rendent acceptable ? Quelle gloire, quelle souveraineté parmi les hommes est préférable aux joies secrètes de la volupté ? Les dieux même, s'ils existent, ne doivent pas en désirer d'autres.

— C'est un fou ! Le Sage de Samos est un

fou ! C'est un dément, l'homme à la cuisse d'or !
Le charmeur de bêtes !... Mais quel est son nom
véritable ?

— Pythagoras, dit Téllys, qui venait de se rapprocher.

Il y eut encore des conversations et des murmures. L'aube se levait au loin. Théano s'était accoudée sur la balustrade dorée qui dominait la ville et le golfe. Elle n'écoutait plus les propos railleurs des Sybarites ; elle ne voyait plus leurs visages fardés, ni leurs calasires traînantes ; et le roucoulement des colombes qui se pressaient là-bas, sur la place d'Adônis, n'arrivait à ses oreilles que comme une rumeur confuse. Elle regardait vers l'Orient encore enveloppé de brumes, vers les flots de la mer Ionienne, où, mince comme un goëland aux ailes ouvertes, un navire, les voiles tendues, avançait. N'était-ce pas celui qui venait sur cette barque lointaine, celui qui était annoncé, cet étranger, ce philosophe, ce Sage, qui allait apporter une volupté nouvelle, cette volupté inconnue, dont tout le monde avait faim, — et plus que tout autre, elle, Théano, son âme lan-

guissante, son cœur exténué de vains désirs ?
N'était-ce pas celui-là qui, dans les plis de sa
robe blanche, allait apporter un peu de lumière,
un peu de vérité, un peu de joie ?...

.
— A quoi penses-tu, Théano ? demanda tout
bas Philippe.

— A rien, répondit distraitement la fille de
Brontinus.

Mais elle n'avait plus envie de mourir.

DEUXIÈME PARTIE



CHAPITRE PREMIER

La blanche Crotone avait ouvert ses portes au Sage de Samos, et Pythagoras était entré dans la ville sans apparat, sans pompe, suivi seulement de deux disciples. Il s'était dirigé vers l'Hémicycle des Muses, qui formait un monument grandiose, au centre de la cité ; et là, faisant appel à tous, il avait parlé...

Ce personnage mystérieux ne devait pas avoir plus de quarante ans. Sa haute taille dépassait de beaucoup celle des habitants de la Grèce, et son visage ne ressemblait à aucun autre, tant il était enveloppé d'une expression sereine et divine. Il portait les cheveux longs et la barbe flottante et souple, tel que dans sa

patrie on représentait l'Apollon Hyperboréen dont il avait la majesté et la douceur. « Le jeune chevelu », — ainsi l'appelait-on là-bas, à Samos, quand, adolescent à peine, il commençait déjà à exercer son prestige sur la foule, — et on l'assimilait à un dieu, ne trouvant nul être assez beau à qui le comparer parmi les enfants des hommes. On disait qu'enfant sa mère l'avait porté dans un bosquet de myrtes où il s'était endormi; — et qu'alors des abeilles étaient venues déposer leur miel sur ses lèvres.

Or, ce miel exquis de l'éloquence coulait encore de la bouche de Pythagoras. Autour de lui, dans le vaste Hémicycle des Muses, le peuple de Croton se pressait. Jamais on n'avait entendu une voix pareille, avec de telles inflexions de caresses et de douceur; jamais une parole aussi suave, aussi nombrée et harmonieuse, n'avait frappé des oreilles humaines... Cette voix entraînait dans les âmes comme du soleil, les réchauffait, les vivifiait, les illuminait de clartés ineffables; elle contraignait les plus indifférents à s'émouvoir; elle forçait la porte

secrète des consciences, et ce que disait Pythagoras remplissait d'étonnement les plus sages. Sa doctrine morale reposait sur deux points essentiels : purification et perfection ; elle tendait toute à grandir l'homme jusqu'à la divinité. « Tant que nous restons enfermés dans la chair, nous sommes des morts, disait-il de sa voix chaude et puissante ; nous sommes des morts et nos corps sont des tombeaux ; mais lorsque, affranchis de cette prison étroite, nous monterons dans l'air le plus pur, alors nous serons des dieux immortels, incorruptibles, et que la mort ne dominera plus. »

Il enseignait encore des choses abstraites et magnifiques, dont personne ne s'était soucié jusqu'à ce jour : « Que la matière des choses est l'infini, et que cette matière unique, la même partout, est indestructible ; que les cieux et le ciel des cieux, les astres et tous les êtres qui les peuplent, jusqu'aux plantes et aux métaux, sont pénétrés par la même intelligence et mus par le même esprit. » Mais il retournait volontiers à des vérités plus simples, et, penchant sa haute taille sur la foule, il répétait

avec une sorte de frénésie pieuse : « Soyez bons, soyez justes, soyez vertueux ; la vertu est une harmonie, le mal est un désaccord, une note fausse dans la musique éternelle des mondes. Cherchez le bonheur dans la contemplation de la Beauté essentielle et divine. Cette source ne se tarira point sous vos lèvres. »

Puis il s'adressait aux jeunes filles et aux femmes, et, de la main faisant un grand geste, il semblait jeter sur elles le souple filet du pêcheur : « C'est pour vous que je parle, aussi bien que pour vos époux et pour vos frères ; vous êtes la rosée de la terre ; la terre ne peut se passer de vos larmes et de vos sourires. Par vous, la bonne semence germera. Servez les Muses, dont vous êtes les sœurs vivantes ; elles vous apprendront la modération et la douceur, en attendant que vous soyez appelées à pénétrer dans les mystères les plus profonds de la science. »

Il s'était tû et descendait les degrés de l'hémicycle. Alors la foule se précipita sur ses traces. Vainement ses deux disciples, Lysis et Archippe, essayaient-ils de le soustraire à l'ovation qui lui

était faite ; on les écartait pour approcher du Sage, pour essayer de lui parler et toucher l'ourlet de sa robe. Les femmes surtout étaient ardentes à le joindre. Bientôt trois mille personnes furent à sa suite :

— Nous voulons être à vous ; nous voulons vous entendre et vous obéir. Prenez nos biens, prenez nos corps, prenez nos âmes. Faites de nous vos instruments et vos adeptes.

* *

En réalité, Pythagoras était arrivé à Crotona avec un plan complet de réforme morale, religieuse et politique. Ce physicien-théosophe était aussi un homme d'Etat. Il savait bien que pour gouverner les peuples il faut avant tout s'en faire aimer, et que la puissance matérielle n'est rien si l'on ne possède pas le consentement secret des âmes. C'était cet accord secret qu'il s'était promis d'établir entre lui et ces villes de la Grande Grèce, dévorées de convoitises, pourries de vices, en proie à toutes les injustices, à tous les désordres. A Sybaris, on l'avait

chassé honteusement dès qu'il avait mis le pied sur le rivage. Crotoné, moins dépravée, l'avait accueilli ; mais, en dépit de l'enthousiasme qu'il avait soulevé le premier jour, il n'avait encore ni domicile, ni ressources, ni l'appui des pouvoirs publics. Il lui fallait tout créer de son propre effort, aidé seulement de quelques amis fidèles et généreux. Lysis et Archippe étaient partis de Samos avec lui. Zamolxis, qui était venu le rejoindre, était un esclave affranchi à qui il avait enseigné que tous les hommes sont égaux, car ils possèdent tous une âme immortelle. Ces trois disciples étaient les confidents les plus intimes de sa pensée ; et cette doctrine mystérieuse, dont le maître tenait la chaîne dans ses mains puissantes, cette doctrine encore irrévélée des Concordances et des Nombres, ils en avaient goûté la forte et sublime ivresse.

Ainsi, dans l'esprit de Pythagoras, la religion était non seulement un moyen de purifier les mœurs du peuple, mais encore de le contenir, de le dompter, de rendre ses docilités parfaites, afin de l'amener vers un idéal meilleur... Réussirait-il à fonder cette association immense et secrète



— Voyons, ne te désole pas,
Théano.

1911

qu'il rêvait ? Pour cela son mode d'action était double : d'abord enraciner l'arbre vigoureusement en établissant à Crotoné même un institut dont les membres vivraient dans la fraternité la plus étroite ; puis en étendre les frondaisons au loin, multiplier les adeptes partout, parmi les pauvres, parmi les riches, dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque famille. C'était un réseau dont la trame, en se fortifiant chaque jour, finirait par envelopper tous les magistrats du Conseil des Mille, qui détenaient le pouvoir. Mais Pythagoras pour lui-même n'ambitionnait aucun honneur. Il aimait trop la contemplation et le silence ; cet homme si éloquent n'avait pas de plus grandes délices que de se taire. Partout où il avait vécu, il s'était aménagé, loin de sa propre maison, une retraite où il allait poursuivre son rêve et écouter la musique des sphères célestes. Se croyait-il vraiment supérieur au reste de l'humanité, et l'un de ces êtres extraordinaires, un de ces « surhumains » qui, selon son enseignement, incarnait en eux une part plus grande du divin, et de temps en temps, viennent illuminer la terre

de leur rayonnement? Oui, sans doute. Il avait conscience de sa mission providentielle, du génie altier et fécond qui respirait dans sa poitrine. Et il se tenait à l'écart, seul et gonflé d'infini, tandis que l'aigle blanc de Crotone, vite apprivoisé à sa douceur, descendait du mont Clibanos pour venir sur ses genoux chercher une caresse et contempler avec lui le soleil, face à face, dans la nudité du ciel.

*

* *

Plusieurs fois encore Pythagoras avait parlé, tantôt dans l'Hémicycle des Muses, tantôt sur la place publique, tantôt sur les bords de l'Æsauros qui séparait la ville en deux parties, — ou sous les portiques du Gymnase. Et chaque fois la foule se faisait plus enthousiaste, plus pressante ; les jeunes gens maintenant, aussi bien que les femmes, s'attachaient à lui ; d'autres disciples se joignaient à Lysis, à Archippe et à Zamolxis.

Un jour, sur son passage, un Crotoniate sortit

de sa maison. C'était Milon, l'ancien athlète, et l'un des plus notables citoyens de la ville. De la main il écarta la haie mouvante du peuple qui faisait cortège au Sage de Samos ; et, s'approchant de Pythagoras, il le supplia d'entrer chez lui.

— Vois, dit-il quand le Maître eut consenti à son désir, cette demeure est vaste ; je l'avais fait construire lorsque je formais la jeunesse aux exercices de la lutte. Il y a des salles couvertes, des galeries intérieures, un xyste planté d'arbres où l'on peut se promener sans être vu des passants, enfin un jardin adossé aux oliviers et aux vignes de la montagne. Accepte d'y venir habiter avec tes disciples ; je serai l'un d'entre eux. Tu nous enseigneras cette sagesse que j'en suis encore à ignorer malgré mes victoires au stade et mes cheveux gris. Ce sera la maison de Pythagoras, et l'athlète Milon se trouvera assez payé si, dans la suite des âges, son nom est associé au tien.

Il était ému et parlait d'une voix tremblante. Et Pythagoras souriait :

— J'accepte ton offre ; aussi bien cette de-

meure ne changera pas de destination pour nous abriter ; ce sera toujours à la lutte que nous exercerons la jeunesse, mais à une lutte plus difficile, plus secrète, celle que tout homme doit livrer contre ses passions, s'il ne veut pas être amoindri et déchu à ses propres yeux. Milon, à partir de ce jour, je serai ton hôte, Pythagoras ne logera plus à l'auberge comme un voyageur errant.

Ils sortirent ensemble sur le seuil, et la foule les acclama longtemps. Cependant deux jeunes gens à l'écart affectaient de garder une attitude hostile. Ils causaient à voix basse, adossés à une colonne, et semblaient tenir conseil. L'un d'eux se détacha et marcha droit sur Pythagoras.

— Maître, dit-il, à quel moment convient-il qu'un homme se rende chez la courtisane ?

— Quand il est las de se bien porter, répondit Pythagoras de sa voix assurée et tranquille.

Et, se retournant vers l'athlète :

— Quel est celui qui vient de me parler & demanda-t-il.

— Il s'appelle Cylon, et l'autre qui se tient encore adossé à la colonne et qui rit en remon- tant son manteau jusqu'à ses lèvres, c'est Ni- non, son ami le plus intime. Tous deux sont les chefs du parti populaire, et ont juré de renverser le Conseil des Mille ; mais ils n'ont entre eux rien de commun que leur ambition, qui les a rap- prochés. Cylon est riche, Ninon ne possède pas une obole. Ils sont d'ailleurs aussi dangereux l'un que l'autre. On les appelle les deux Démons de Crotone. Déjà dans des circonstances diffi- ciles ils sont parvenus à soulever le peuple. Et vois, Maître, ne semble-t-il pas qu'en cette mi- nute ils soient en train de conspirer contre nous ?

— Je ne les crains pas, dit Pythagoras ; j'ai lu leur destinée sur leur front. Puis qu'im- porte ? Quand même je succomberais à la tâche, d'autres après moi enseigneront aux hommes la vérité.

Il sortit pour se rendre au temple d'Hera La- cinia qui, en dehors de la ville, s'élevait sur un promontoire, en face de la mer sans rivages. Et il invita la foule à venir prier avec lui, — car il

ne voulait point détruire les dieux, aussi nécessaires, disait-il, à la pensée humaine en voyage vers l'infini, que les bouées où se raccroche le navigateur sur l'Océan pour ne pas sombrer dans les abîmes.

CHAPITRE II

Théano avait entendu, elle aussi, la merveilleuse parole ; mais elle n'avait pas vu les traits du Sage. Pour se soustraire aux familiarités de la foule, il enseignait maintenant derrière un rideau, dans la maison de l'athlète Milon devenue la sienne ; — et de tous côtés l'on accourait pour l'entendre. La curiosité se mêlait à l'attrait de la nouveauté. Un courant irrésistible entraînait vers cet homme la multitude.

Parmi les jeunes Sybaritaines, c'était désormais une mode, une frénésie presque, que de se rendre à Grotone pour assister aux leçons de Pythagoras. Elles venaient sur leurs chars attelés de mules fringantes, par les beaux chemins bordés de réglisses qui longeaient le golfe ; elles venaient, élégantes, parfumées, frivoles, dans leurs robes de gaze tissées de grains d'or, s'ini-

tier aux conseils sévères de la sagesse. Mais cette doctrine ne pénétrait pas bien avant dans leurs cœurs. En rentrant à Sybaris, elles oubliaient ce qu'elles avaient appris, et se hâtaient de se replonger dans le plaisir. Seule, Théano se sentait vraiment émue... Certes, elle n'avait encore renoncé à aucune des recherches de sa vie ; elle ne songeait nullement à abandonner la soie, les parfums, toutes les douceurs dont elle avait été enveloppée dès le berceau. Son corps restait indolent et douillet, mais son âme était conquise. Quelque chose de supérieur à ses sens, une énergie qu'elle définissait mal, la soulevait au-dessus d'elle-même et l'orientait constamment vers un but unique. Elle avait cessé d'aller chez Callicléa, où fréquentaient encore ses jeunes amies ; elle préférait méditer sur ce qu'elle avait entendu là-bas à Crotoné, dans la salle vaste et sonore, où le Maître invisible se révélait quand même tout entier par la seule vertu de son verbe. Il parlait : sa voix remplissait l'espace entre les colonnes ; on devinait son geste et l'éclair fulgurant de ses yeux. On le voyait, oui, on le voyait tel qu'il devait être, tel



Ils s'exaltaient devant la mer
infinie.

qu'il était certainement, comme si cette voix eût été un second corps fluide et le char lumineux de son âme. Théano fermait les yeux en l'écoutant ; elle buvait cette éloquence qui entrait en elle, qui la pénétrait par tous les pores, qui la possédait physiquement, comme une caresse, comme une étreinte... et, quand la voix chaude et puissante s'était tue, les vibrations s'en prolongeaient en elle longtemps, la secouaient d'un frisson dont la volupté lui tirait des larmes...

Elle se trouvait dans cet état de surexcitation particulière chaque fois que, quittant Crotone, elle retournait à Sybaris. C'était l'heure triste du crépuscule. Les fleurs violettes des réglisses s'inclinaient un peu sur leur tige, et le ciel se parsemait de taches rouges, décolorées, sanglantes, qui semblaient des roses prêtes à mourir ; sur les vagues oppressées du golfe, une teinte livide passait... et le souffle de la brise se faisait amer. Théano goûtait cette mélancolie, cet adieu du jour qui s'effeuille comme la vie, comme le bonheur ; et les préceptes du Maître parlaient plus haut dans son âme ; elle en com-

prenait mieux la philosophie consolante et serene.

Un soir, elle avait voulu faire à pied le court chemin qui la séparait encore de la ville ; le bruit de ses mules la fatiguait ; la présence de son cocher vêtu de pourpre lui était importune. Elle marchait lentement, le front baissé, — et elle pensait à Pythagoras ! Un bruit léger, le glissement d'une ombre devant elle, la fit tressaillir : elle reconnut Téllys. Sans doute, il guettait son retour ; — à moins qu'il n'épiât aussi Meltine, Mélissa ou Damie ? mais les autres jeunes filles étaient loin, emportées déjà sur leur char rapide. Comme un faune, il sortait de l'abri secret des feuillages, avec son visage rose et ses yeux brasillants de luxure ; il barrait la route de ses deux bras étendus ; il riait, en montrant ses dents petites et cruelles.

— Théano, ne te sauve pas ! Voilà assez longtemps que je me tue à t'attendre ! Hier encore, j'étais là, sur ton passage. J'y serai demain, si tu ne me réponds pas aujourd'hui.

Théano s'était arrêtée ; elle regardait Téllys en face, et elle s'étonnait de n'éprouver aucune

crainte, quoique le chemin fût désert ; vraiment son cœur ne battait pas plus vite, sa voix ne s'échappait pas.

— Si tu as attendu longtemps, tu as eu tort. Tu n'auras rien de moi, Télyz, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais. Laisse-moi passer, je te prie.

Elle parlait avec tant de fermeté que Télyz en fut surpris à son tour. Mais il ne se résigna pas si aisément à la quitter. Il feignit de rire encore :

— Je ne m'en irai point. Nous ne sommes pas ici dans ta maison, et tu ne peux pas me mettre à la porte ainsi que tu l'as fait déjà.

Puis il changea d'accent tout à coup :

— Rappelle-toi, Théano, le baiser que tu m'as donné, ce jour-là. Tes lèvres avaient la saveur d'un baume, et, quand ma bouche s'est refermée sur elles, tu as tremblé tout entière comme si ton âme t'échappait.

— C'est vrai, dit Théano en pâlisant, j'ai tremblé ; j'avais peur de toi alors. Maintenant, je te méprise. Et je te défends, entends-tu ? je te défends de chercher encore à me joindre.

— Oh ! oh ! dit Télys, serais-tu devenue si amoureuse que cela de ton fiancé Philippe ? En ce cas, dépêche-toi de l'épouser. J'attendrai mon tour. Il viendra, je te le jure par le bandeau d'Eros ! Dussé-je ne posséder aucune autre femme, je veux t'avoir et je t'aurai. Souviens-toi de ce que je te dis aujourd'hui.

Il disparut entre les feuillages, et Théano poursuivit son chemin. A présent, elle se sentait mal à l'aise, et la phrase insolente de Télys bourdonnait dans ses oreilles : « Es-tu si amoureuse que cela de ton fiancé Philippe ? En ce cas, dépêche-toi de l'épouser ! » — Pourquoi, au fait, ne l'épouserait-elle pas, son fiancé Philippe ? Pourquoi, tout au moins, n'irait-elle pas vivre à Crotone, plus près de lui, en attendant le jour de leurs noces ?... Comme elle serait heureuse de quitter cette Sybaris corrompue, de respirer un air plus pur, cet air même que respirait Pythagoras, et qui devait prendre en passant par sa poitrine une saveur inconnue !

Elle se hâta de regagner la maison. Brontinus, inquiet, la regardait venir du seuil. Quand elle fut près de lui, elle se jeta dans ses bras :

Ne me gronde pas, père ! C'est la dernière fois que je m'avise de rentrer seule. Et j'en ai été bien punie, si tu savais !

Mais que m'as-tu fait ?

* *

Quand elle eut raconté à son père la manœuvre audacieuse de Télvs, Théano vint se placer tout près de lui, sur le bord du large divan où il était étendu devant une table chargée de nourritures succulentes.

— C'est terrible, dit-elle, d'être en butte aux poursuites d'un pareil monstre !

— Est-ce si terrible que cela ? fit Brontinus en souriant.

Le médecin des ventres professait une philosophie indulgente qui ne lui permettait pas d'attacher grande importance aux intrigues amoureuses des jeunes hommes. Puis il avait confiance en Théano ; il savait la noblesse de son âme.

— Calme-toi, ajouta-t-il en la caressant doucement aux épaules. Je parlerai à Télvs, si tu

le veux, et je lui donnerai le conseil d'être plus discret à l'avenir. Achève de vider ta coupe et remplis de nouveau la mienna.

Théano obéit, mais son visage restait pensif à côté de celui de son père, où rutilait la joie d'une digestion heureuse.

— Père, il ne faut pas parler à Tély. Tély ne renoncera pas si facilement à ses mauvais desseins. Ce n'est pas un petit garçon que l'on gronde et que l'on prive de friandises parce qu'il n'a pas été sage. Il est jaloux, vicieux et cruel ; il se vengera sur moi de l'affront que Philippe lui a fait le jour de l'anniversaire de la ville. Te souviens-tu de leur querelle au milieu de la place d'Adônis ?

— Je m'en souviens. Tous deux se sont battus bravement, et Tély, pour un Sybarite, n'a pas fait trop mauvaise figure. Mais tout cela est déjà loin. Je doute qu'ils en aient gardé l'un contre l'autre la moindre animosité.

Il prit sa coupe par les anses délicates qui représentaient deux couleuvres endormies et la vida lentement, les yeux mi-clos ; ses bras nus sortaient de sa calasire violette, et ses mains

épaisses et belles témoignaient par leur structure puissante de l'énergie accumulée dans son être.

— Voyons, ne te désole pas, Théano. Que faut-il que j'invente pour te faire plaisir ? Veux-tu que je fasse venir le joaillier de la rue du Silence ? Il a des colliers admirables en pâte de verre avec des grains d'ambre, de grenats et d'émeraudes. Tu en choisiras un. Une fois que tu l'auras au cou, tu n'éprouveras plus aucune tristesse, je gage.

Il souriait encore, cherchant à lui communiquer sa confiance. Théano poussa un long soupir.

— Je ne veux pas de collier, je ne veux pas de bijoux d'aucune sorte ; tous mes coffrets en sont pleins. Je ne veux qu'une chose : quitter Sybaris et aller vivre à Crotone. Oh ! père, je ne serai heureuse que là ! Je m'étirole ici, je souffre, j'étouffe dans cette atmosphère empestée. N'as-tu pas assez travaillé pour prendre toi-même un peu de repos ? On assure que tu es l'un des plus riches personnages de la ville. Puis à Crotone les sujets d'étude ne te

manqueront pas. Au lieu de palper des abdomens du matin au soir, tu disserteras avec les célèbres professeurs de l'École, avec Alcmaïon, Périthos et tous les autres dont Philippe parle avec tant de considération. N'aimerais-tu pas à changer un peu de pays ? Et quels liens te rattachent à Sybaris ? Aucun, j'imagine, puisque tu y es venu uniquement pour faire fortune.

Elle s'efforçait d'être éloquente et regardait Brontinus avec des yeux ardents chargés de prière. Brontinus, à présent, était grave. Il réfléchissait. Théano lui paraissait changée tout à coup, pâle et comme amincie dans sa robe de gaze légère. Si elle allait tomber malade, elle aussi, et qu'il ne pût rien ensuite pour la guérir ? C'était vrai qu'à Sybaris l'air était malsain ; c'était vrai qu'il y était venu uniquement pour une raison de lucre, parce que là, plus que partout ailleurs, il aurait occasion d'exercer ses talents et d'établir sa réputation. Sybaris, située au fond de son étroite vallée, était le réceptacle de tous les ferments impurs. A Crotone, au contraire, le souffle du large balayait les effluves mauvais, et la salubrité du climat laissait aux



Elle monta dans son char.

médecins le loisir de n'être que des savants. Cette différence de climat était même une des causes de la rivalité qui existait entre les deux villes. Sybaris croulait sous ses richesses, comme un arbre chargé de trop de fruits ; mais ses fruits, lourds de maturité, se dissolvaient et pourrissaient en elle ; et, sous ses arômes et ses parfums, elle exhalait parfois l'odeur de la mort.

Brontinus s'effarait maintenant à la pensée que Théano avait pu souffrir par sa faute. Cette belle plante vigoureuse avait besoin de s'épanouir librement. Et, lui-même, il était las par instants de ce métier tyrannique qui le rendait esclave des autres. Il aimait ses aises, le luxe, la contemplation des belles choses qui l'entouraient. Jusqu'à présent, il n'avait pu en jouir qu'à peine. Il attendait, pour s'accorder du repos, de sentir décliner ses forces. Mais Théano lui donnait le signal. Théano, sa fille unique, le seul être qu'il aimât véritablement, au milieu de toutes les affections passagères qui traversaient son existence... Il se pencha sur elle, l'embrassa doucement au front.

— Nous quitterons Sybaris quand tu voudras, dit-il.

Elle se dressa, heureuse, triomphante :

— Oh ! merci, père ! merci !

Il y eut un silence ; puis Brontinus, qui avait réfléchi, ajouta :

— Avoue que c'est pour te rapprocher de Philippe que tu désires aller vivre à Crotoné ?

Elle rougit, et ses paupières voilèrent aussitôt ses yeux :

— Philippe ! Oui, sans doute. Mais, avant de l'épouser, je veux qu'il me donne une nouvelle preuve de son amour. Il ne me la refusera pas, j'en suis sûre. Ne m'as-tu pas dit qu'il est le plus généreux des hommes ?

— Tu dois le savoir mieux que moi, dit Brontinus, qui avait repris son indulgent sourire.

CHAPITRE III

Ce que Théano voulait obtenir de Philippe n'était pas une preuve d'amour ordinaire. Elle ne doutait pas cependant qu'il ne cédât à son désir, comme l'avait fait Brontinus. Elle ne savait aimée et, par conséquent, irrésistible. Or, elle était mordue à l'âme par une curiosité passionnée, ardente, qu'il lui fallait satisfaire à tout prix jusqu'au bout. Depuis qu'elle était arrivée à Grotone, elle vivait dans l'atmosphère même de Pythagoras ; elle se nourrissait de sa pensée ; elle se grisait de sa parole. Mais cela ne lui suffisait point. Que de choses encore lui restaient cachées !... Bien que le Maître appelât à lui tout le monde, les riches et les pauvres, les adolescents et les femmes dans la vaste salle à colonnes où il donnait son enseignement public, il gardait pour ses seuls disciples la clef de sa doctrine secrète. La maison de Milon était

devenue un institut rigoureusement fermé aux profanes ; et nul ne pouvait pénétrer derrière le rideau mystérieux au delà duquel s'écoulait la vie de ces Sages,

Vie puissante, vie admirable sans doute, qui plongeait Théano dans des rêveries sans limites... Que se passait-il entre ces murs épais, au sein de cette retraite profonde dont les habitants ne sortaient que le matin et le soir au lever et au coucher du soleil pour aller se baigner dans les flots bleus de l'Ésaros ? Quel étrange idéal pouvait régir une telle existence séparée de la multitude des hommes et cependant liée à elle par des liens qui, chaque jour, se faisaient plus visibles et plus forts ? Chaque jour, de nouveaux adeptes franchissaient le seuil de l'ancienne maison de l'athlète, demandaient à être reçus parmi les disciples de Pythagoras. Tous n'étaient pas acceptés, mais le Maître leur permettait de venir à certaines heures prendre part aux studieux exercices, pourvu qu'ils fissent vœu de silence. Ainsi les éprouvait-il avant de les rendre tout à fait siens.

Théano savait ces choses et avait résolu d'en

profiter en envoyant Philippe chez Pythagoras ; et c'était là le sacrifice qu'elle voulait exiger de son fiancé. Mais elle attendait une occasion favorable, un de ces moments où les âmes, échauffées par l'amour, deviennent malléables et ductiles, comme le métal sous l'action du feu. Et il lui semblait, — se trompait-elle ? — que précisément Philippe se montrait plus retenu dans ses manières, plus discret auprès d'elle depuis quelque temps. Peut-être était-ce le souci de ses études qui allaient bientôt toucher à leur terme, ou un reste de rancune contre Telys, ou quelque autre motif qu'elle ignorait encore ? Il paraissait grave, préoccupé, distrait par une pensée différente. Dans ses visites quotidiennes, il parlait avec une réserve qu'elle ne lui connaissait point ; et, quand il se penchait sur elle pour l'embrasser, elle croyait le sentir plus ému, mais aussi moins fougueux et moins impatient dans son désir.

Pourtant leur intimité était douce : souvent ils allaient ensemble au delà du port, dans la direction du promontoire lacinien. L'étendue immense de la mer se découvrait à leurs yeux,

bien plus sauvage, infiniment plus grandiose qu'à Sybaris; où les vagues lassées se pressaient dans l'anse resserrée du golfe comme des brebis qui ont hâte de rentrer au bercail. Ici, la vaste plaine liquide, habitée par les Tritons écumeux, ne connaissait aucune entrave à sa liberté; elle secouait des ondes énormes, qui semblaient le reniflement des bêtes marines, et parfois menaçaient le ciel de leur galopade indomptée. Au-dessus d'elles, inébranlable dans ses assises, le temple d'Héra baignait de toutes parts dans la lumière; ses quarante-huit colonnes, trapues et géantes, s'alignaient, se dressaient devant les flots, semblaient défier leur puissance et leur fureur. Et, tout autour, les herbes odoriférantes, les thymes et les labiées velues, recevaient de l'embrun salé la nourriture qui avivait leur force, et mêlaient leur odeur robuste à l'odeur féconde de la mer.

Ce fût là qu'un soir Philippe conduisit Théano. Ils s'assirent au sommet d'un roc; tout cet infini semblait se dérouler pour eux seuls. Ils s'étaient pris la main et restaient silencieux à côté l'un de l'autre, comme si leur

pensée, battue aussi par les flots sauvages, eût été refaulée aux profondeurs secrètes de leur être. A quoi songeaient-ils ? Redoutaient-ils, en soulevant le voile qui recouvrait leur vie véritable, de se trouver soudain en désaccord, et si distants l'un de l'autre que leurs mains se désassocieraient tout à coup et que leurs lèvres jamais plus ne pourraient se joindre ? Union des âmes, plus subtile et infiniment plus précieuse que celle des corps !... Théano et Philippe n'en avaient goûté encore que les prémices ; et ils se taisaient, parce qu'ils étaient trop nobles et trop sincères pour tromper leur contemplation par des rumeurs vaines.

La haute mer battait toujours la falaise déserte ; au loin, le soleil se jouait à la surface des flots, y promenait des méandres lumineux, y jetait à profusion des anneaux étincelants et fugitifs, des brassées d'or, d'émeraudes et de topazes ; parfois l'Océan entier semblait embrasé ; puis le vif et clair azur remantait soudain des sources inépuisables et noyait ces flammes dans son torrent déchaîné... Un navire parut dans ce resplendissement ; sans doute

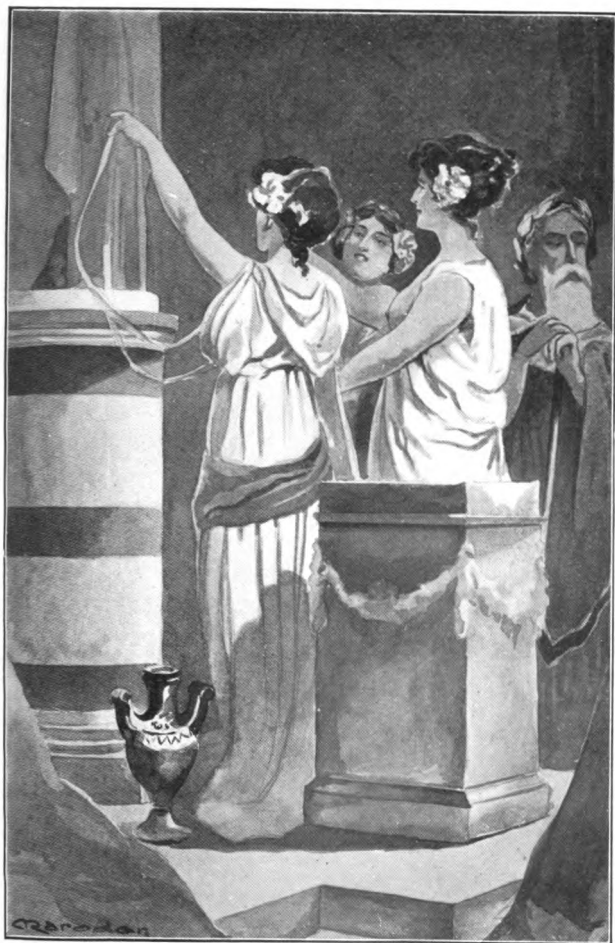
venait-il de quelque archipel lointain des mers de Grèce, de Samothrace ou de Samos même peut-être... A sa proue, une Victoire se tenait debout ; orgueilleuse, elle semblait marcher sur les ondes, et la draperie qui la couvrait se collait aux contours de ses flancs ; ainsi elle amenait au port le beau navire obéissant qui lui avait confié son destin. Théano eut un tressaillement :

— Regarde, Philippe ! Ce navire est tout pareil à celui qui a conduit Pythagoras sur nos rivages !

— Oui, dit Philippe.

Et il tressaillit à son tour. Puis il ajouta :

— Pythagoras ! Je voulais justement te parler ce soir, Théano, de cet homme extraordinaire. Devrais-je dire un homme ? Non, n'est-ce pas ? Un demi-dieu plutôt, un héros de la vertu et de la science. Quand on l'a entendu, quand on a surpris la beauté de son intelligence, il est impossible de ne pas s'attacher à lui. Il attire à soi les esprits inquiets, comme l'ambre attire les corps légers qui flottent dans l'air. Théano était devenue plus blanche que du



Le soleil disparaissait derrière le mont Clibanos lorsque la dernière jeune fille suspendit aux pieds de la Déesse son collier et les boucles d'or de ses crépides.

marbre. Et elle écoutait Philippe avec un sourire d'extase qui semblait figé sur ses lèvres.

— Oui, continua Philippe. J'ai subi, comme les autres, l'ascendant de cet étonnant génie ; et j'ai résolu, Théano, — il ne faut pas m'en vouloir ! — j'ai résolu de m'enquérir plus à fond de sa doctrine. On dit qu'il a sur toutes choses, et en particulier sur les mystères de la nature, des clartés qui ont, jusqu'à présent, échappé aux autres hommes. Déjà plusieurs de mes meilleurs amis de l'école se sont fait affilier à l'Institut, parmi les Ecoutants qui sont admis à entendre, de plus près que la foule, la parole du Maître. Ensuite il y a les Parlants et les Orants, c'est-à-dire ceux qui sont appelés à enseigner à leur tour, et ceux qui se livrent à la contemplation pure. Mais je n'ai pas la prétention d'aller si loin. Les Ecoutants sont libres de sortir quand il leur plaît ; ils gardent leur liberté entière ; ils ne sont astreints à aucun serment, si ce n'est celui du silence et de la fidélité, — car tous les disciples de Pythagoras se regardent comme des frères et doivent s'entraider mutuellement jusqu'à la mort.

— Et tu veux devenir l'un de ceux-là ?

— Si tu le permets, Théano !

— Oh ! fit Théano avec une joie visible, cette idée qui t'est venue, Philippe, je l'avais eue justement moi-même, et je ne savais comment te le dire. Je ne savais comment te demander de faire ce sacrifice à notre bonheur. Ce sera un retard de quelques mois apporté à notre union. Mais ensuite combien nous en goûterons plus parfaitement les délices !... Au lieu de nous aimer superficiellement, ainsi que le commun des époux, nous connaissons la raison même de notre amour, nous nous enivrons ensemble aux sources de la vérité ; — et la cause universelle et première qui est restée jusqu'ici voilée à nos yeux nous apparaîtra sans doute.

Leurs mains plus ardemment s'étreignirent ; un grand espoir était né dans leur cœur. Puisque la volupté ne laissait après elle qu'un surcroît de désir, puisque l'amour lui-même manquait le plus souvent à ses promesses, il leur fallait quelque chose de plus, quelque chose de mieux que cet éternel mensonge des félicités ter-

restres. Et ils s'exaltaient devant la mer infinie, qui roulait ses vagues inapaisées sous le torride azur du ciel ; et ils avaient foi dans ce rêve de leur jeunesse, de leur enthousiasme, de leur orgueil. — Ah ! s'ils s'étaient aimés jusqu'aux entrailles, s'ils s'étaient aimés jusqu'au vertige de l'esprit, s'ils avaient connu l'unique vérité qui ne s'apprend point dans le commerce des philosophes, mais qui se révèle en éclairs rapides, lorsque les âmes se rejoignent et se touchent à travers le manteau transverbéré de la chair !... Mais Théano et Philippe ne s'aimaient point assez pour atteindre à ce zénith du ravissement dont une extrême folie ou une extrême sagesse assurent seules la possession. — Et ils cherchaient en dehors d'eux le sens du divin...

— Théano, dit encore Philippe, as-tu quelquefois aperçu les traits du Maître ?

— Non, avoua Théano en rougissant.

— Moi, je l'ai vu. Tout ce qu'on raconte de lui ne donne qu'une faible idée de la sérénité qui émane de sa personne. Il impose à ses ennemis eux-mêmes. Tu connais Cylon, l'ami de Nonon le démagogue ? Eh bien, Cylon, qui d'abord

avait affecté de railler l'enseignement du Maître, s'est amendé tout à coup. Il fait maintenant partie de la secte. On dit, il est vrai, que c'est pour la faire servir à ses ambitions politiques.

— Oh ! murmura Théano. Il me semble qu'à la place de Pythagoras, j'aurais refusé de l'admettre ! J'aurais eu peur d'une défection... d'une trahison peut-être...

— « Ne loge pas d'hirondelles sous ton toit. » C'est un des préceptes de la sagesse de Pythagoras ; et par là il entend qu'il faut se garder des amitiés éphémères. Mais, cette fois, il a cédé aux instances de Cylon. Fasse le ciel qu'il n'ait pas à s'en repentir !

Philippe se tut. Au loin, dans une anse du rivage, Pythagoras et Lysis avançaient. Ils semblaient deux blancs fantômes, deux êtres immatériels, dans leurs tuniques toutes semblables qui tombaient en longs plis droits jusqu'à leurs pieds. Le Maître s'appuyait à l'épaule de son disciple, tout jeune encore et dont le visage avait une ineffable douceur. Ils gravirent ensemble le sentier montueux, à travers le thym odorant et les labiées rudes.

— Oh ! Philippe, fils, viennent vers nous, ils approchent ! dit Théano. — Et elle semblait toute saisie de frayeur.

Les deux formes blanches se rapprochaient en effet, mais, avant d'arriver au sommet du roc où Philippe et Théano se tenaient assis, Pythagoras, par une pression de la main sur l'épaule de Lysis, le força de se retourner en arrière.

— Mon fils, dit-il de sa voix aux sonorités profondes, ne laisse pas tes yeux s'égarer dans l'infini de ces flots que roule la Mer alliciente et perfide ; elle est la grande enchantresse, la bête monstrueuse et lascive, l'éternelle ennemie de la Terre, avec qui elle est en lutte depuis le commencement des jours. Tout ce qu'elle porte dans ses flancs est immonde, et nous devons nous en garder comme d'un poison mortel. Ce n'est pas en vain que le poète a peuplé ses vagues de Sirènes qui font oublier au voyageur sa patrie, et la femme et les enfants qui l'attendent au retour. Oh ! mon fils, regarde la Terre fertile et heureuse, les sillons que labourent les bœufs patients, les vignes accrochées aux bran-

ches courbes des frênes, les oliviers dont les fruits donnent l'huile de la joie et de la paix. Regarde du côté de la Terre, Lysis, la Terre maternelle qui nous engendre et nous allaite à ses mamelles toujours gonflées de suc nourriciers. C'est le principe du Bien opposé à celui du Mal, le pair contre l'impair, le fini au lieu de la mobilité incertaine et décevante...

Il parla encore, mais Philippe et Théano ne comprirent plus ses discours. C'était comme une langue étrangère que Lysis pouvait seul entendre, la langue des Symboles et des Signes dont le sens demeurait caché aux profanes.

— Maître, dit enfin le jeune disciple, apprends-moi quel est ce Nombre ineffable que tu n'as pas voulu me révéler encore?

— Je te le dirai un jour ! dit Pythagoras en reprenant son chemin.

CHAPITRE IV

Il y avait tant de monde dans la vaste salle à colonnes pour entendre la leçon du philosophe, que Théano avait eu bien du mal à y trouver une place. Elle s'était glissée aussi avant qu'elle avait pu, de façon à ne rien perdre de la parole harmonieuse qui tout à l'heure allait traverser le velum tendu et se répandre dans les cœurs comme les accords suaves d'une lyre. Mais il fallait laisser à la foule le temps de se mettre en ordre. D'autres gens pénétraient sans cesse, se pressaient les uns contre les autres, s'écrasaient pour arriver les premiers. Dans un angle, le groupe étincelant des Sybaritaines formait un contraste rare avec tout ce qui l'entourait. Les femmes des négociants de Crotona, élégantes et richement parées, les regardaient avec envie ; mais elles, les jeunes filles glorieuses de Sybaris, ne regardaient personne

et échangeaient entre elles des sourires complaisants et amusés. Mélissa, debout, s'éventait doucement de la main ; un serpent d'or s'enlaçait à son bras fragile ; les deux petits yeux verts d'émeraude de l'ophidien marquaient sa tête triangulaire, et il semblait venu là, lui aussi, animé d'une curiosité inquiète. Plus loin d'autres femmes en peplum de laine se tenaient assises entre les colonnes ; c'était des filandières du Mont Clibanos qui avaient amené avec elles leurs enfants. Paisiblement les petits jouaient à la manette, en attendant que le silence se fit. Un bourdonnement sourd, pareil à celui d'une ruche, montait de toutes les poitrines.

Théano avait fermé les yeux ; elle se recueillait ; elle se donnait d'avance tout entière à la chère voix qui bientôt allait prendre possession de toute cette foule confuse. Comme elle se sentait heureuse en ce moment ! Aucun des plaisirs qu'elle avait essayés pour distraire ses heures n'égalait cette heure de jouissance ineffable, où, tout près du Maître invisible, elle participait à son intelligence, à ce qu'il y avait en lui de plus subtil, de plus incorporel, de plus aérien, sans

doute. Et elle s'appliquait à le revoir en esprit. Il était bien tel qu'elle se l'était figuré, d'une beauté qui tenait du prodige ; mais cette beauté n'était pas troublante et indiscreète comme celle des autres hommes ; elle était le rayonnement de son âme ; elle forçait le respect autant que l'admiration, — et elle le marquait d'un signe à part. Qui donc eût osé penser à Pythagoras autrement que comme à un être intangible et presque divin ?

Cependant, la musique qui précédait toujours les leçons du Maître commençait à résonner doucement. C'était, sur une harpe à douze cordes, des arpèges lents et sonores dont les vibrations se prolongeaient selon le mode éolien, pareilles aux plaintes mourantes du vent à travers les saules du rivage. Puis ces vibrations s'éteignirent dans le silence. L'instant solennel était venu où Pythagoras allait parler.

Les principes de sa morale, accessibles à tous, étaient bien différents de ce que les rhéteurs avaient coutume d'enseigner dans leurs harangues. — « Qu'est-ce que l'homme ? la me-

sûre de toutes choses. Qu'est-ce que la vertu ? un effort constant vers la sagesse. » Ainsi parlait le Maître. Et il exhortait les auditeurs à tendre sans cesse vers cette sagesse souveraine dont le centre est immuable. Puis il ajoutait, flétrissant ainsi les mœurs publiques : « Que nul citoyen ne se fasse suivre d'un esclave, à moins qu'il ne soit ivre. Que nulle femme ne sorte de chez elle la nuit, si ce n'est qu'elle est adultère. Que nul adolescent ne se couvre de parfums et de bijoux, si ce n'est qu'il fait profession de débauche... » Longtemps le discours se poursuivit, tantôt familier et tantôt sublime, empreint de simplicité et de grandeur. Attentifs, les gens qui étaient là écoutaient, et les enfants même tendaient leurs têtes curieuses et ouvraient leur bouche toute grande comme pour mieux recevoir la mystérieuse parole. Mais Théano n'y prêtait plus qu'une oreille distraite. Elle en était sûre, ce n'était pas Pythagoras qui parlait ! Ce n'était pas sa voix éloquente et chaude, cette voix qui dilatait les âmes ! Et ses préceptes, en passant par d'autres lèvres, perdaient pour elle toute leur saveur. Ce n'était

pas Pythagoras qui parlait ! Comme sa doctrine maintenant semblait froide et difficile ! Qu'importait à Théano la sagesse, si ce n'était Pythagoras qui l'enseignait ? Que lui importait le souverain bien, et la connaissance de la Vérité, et la pratique de la Justice, et tout ce qu'elle ignorait encore, si lui, Pythagoras, n'animait pas ces choses lointaines et inconnues par la magie de son verbe ? Où était-il ? Que faisait-il ? Pourquoi n'était-ce pas lui qui parlait ? Pourquoi laissait-il à un autre le soin d'instruire la multitude ? Sans doute réservait-il à ses disciples intimes le privilège de l'entendre désormais. Théano se sentait remplie d'une tristesse invincible, et deux larmes tombèrent de ses yeux, tandis que la leçon s'achevait et que les vibrations de la harpe venaient de nouveau emplir la salle d'où la foule s'écoulait à torrent.

Théano s'empressa elle-même de sortir. Elle avait hâte de rejoindre ses amies, les jeunes Sybaritaines, qui l'attendaient au dehors, et de savoir si elles aussi s'étaient aperçues de l'absence de Pythagoras. Elle s'adressa à Mélissa la première :

— Eh bien ! Quel effet t'a produit la leçon du Maître, aujourd'hui ?

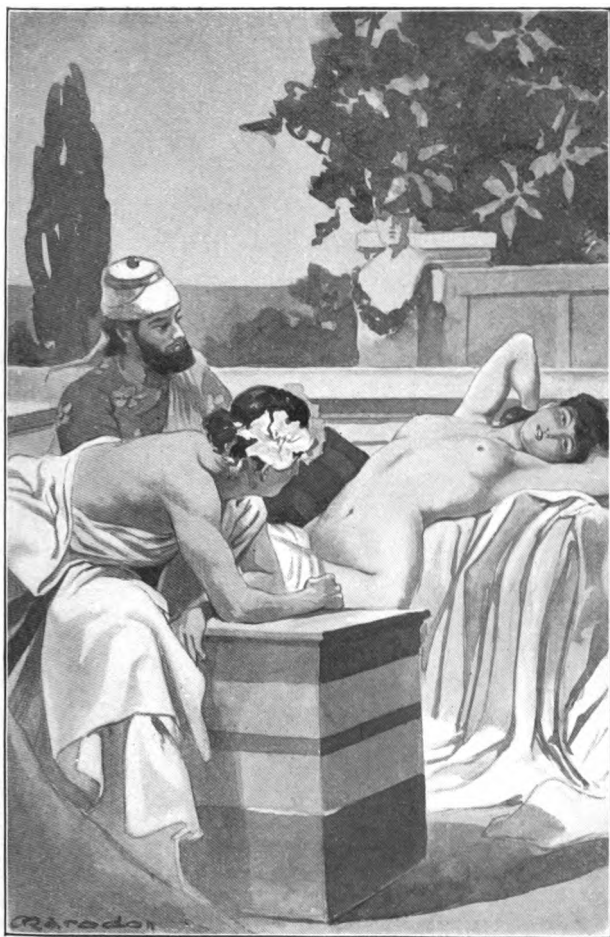
— Admirable, comme toujours ! Ah ! ma chère Théano, comme l'on se sent peu de chose devant cet homme, et que nous sommes loin de lui ressembler !

— Il nous fait toucher le fond de notre bassesse, ajouta Meltine en s'approchant ; et c'est délicieux ; cela donne un petit vertige comme lorsque la nuit on rêve que l'on tombe au fond d'un grand trou.

— Hélas ! — soupira Damie (elle était pâle, et ses yeux, chargés de kohl syrien, brillaient d'un éclat incomparable), hélas ! on voudrait bien arriver à la sagesse, mais par des chemins plus doux. Ne pourrait-on en inventer ?

Alors, reprit faiblement Théano, vous ne vous êtes aperçues de rien ?

De quoi donc ? dit Mélissa. Il y avait encore plus d'affluence qu'à l'habitude. Est-ce cela que tu veux dire, Théano ? On étouffait dans cette salle. J'ai failli y perdre le souffle. La prochaine fois, je me ferai apporter des bonbons au miel et au suc de rose. Il n'y a rien de si



La lumière argentée des astres
caresserait des gorges nues.



bon pour répandre dans la gorge une fraîcheur délicieuse.

Théano ne l'écoutait plus ; elle s'adressa à Myrto, qui, à pas lents, suivie de deux esclaves thessaliennes, descendait les degrés de la salle.

— Moi, dit Myrto, je suis résolue à changer de vie ! Oui, ce que je viens d'entendre a achevé de me convertir. Je vais me jeter aux pieds de Pythagoras, et le supplier de me compter au nombre de ses adeptes.

— Attends au moins la fête d'Héra Lacinia, reprit Théano. Ce jour-là, toutes les femmes de Crotone et celles des villes voisines seront invitées à venir suspendre leurs parures sur l'autel glorieux de la Déesse.

— J'attendrai donc jusque-là. Mais combien il me tarde de quitter tous ces vêtements surchargés de broderies et de perles ! Ne crois-tu pas, Théano, que le simple péplos blanc m'ira tout aussi bien ? Je séparerai mes cheveux en deux bandeaux et je ne porterai plus qu'une seule bague à la main droite.

Elle monta dans son char, après avoir tendrement embrassé la fille de Brontinus. Meltine et

Damie en firent autant. Le bruit des attelages fringants se répandit dans les rues.

— J'ai quelque chose à te dire, murmura tout bas Mélissa à Théano, quand elle fut seule avec la fille de Brontinus.

— Je t'écoute, Mélissa.

— Eh bien ! Télys est furieux contre Pythagoras. Il m'a dit, l'autre jour, que, si nous continuions à venir entendre ses leçons, il le dénoncerait au Conseil des Mille comme un perturbateur de l'ordre.

— Ce qui se passe à Crotone ne regarde pas Télys, répondit Théano sans s'émouvoir. D'ailleurs, le Conseil des Mille est tout acquis à l'influence du Maître. Il lui a conféré le titre de citoyen et le droit d'enseigner publiquement dans la ville.

Elles se séparèrent, et Théano rentra chez elle, le front baissé...

*

* *

Etait-il possible que ce fût vrai ? Etait-il pos-

sible qu'elle fût vraiment amoureuse de Pythagoras ? Elle rougissait. Une fièvre brûlante l'accablait. Jamais elle n'avait éprouvé un sentiment pareil, d'une telle force et d'une telle douceur. Jamais son cœur de femme n'avait battu d'une palpitation aussi puissante. Était-ce cela l'amour, cet enveloppement complet de tout son être, cette seconde vie qu'elle portait en soi constamment, dont rien ne pouvait la distraire ? Était-ce cette inquiétude de toutes les minutes, cette curiosité de son esprit, cette angoisse de ses sens ? Mais alors quelle conception différente de ce qu'elle avait su jusque-là du joyeux enfant de Cypris, qui porte avec soi des roses et des sourires, et s'endort sur le sein de la volupté ! Qu'était-ce que cette sorte de passion supérieure à toutes les autres et qui contenait en elle toutes les joies et tous les supplices, dont elle avait peur et qu'elle conservait cependant, pieusement, au fond de son âme, comme un trésor dont la perte entraînerait, lui semblait-il, celle de sa raison ou de sa vie ? Si ce n'était pas de l'amour, comment s'appelait ce qui était né en elle à son insu, cette plante dont les racines

s'étaient sourdement enfoncées dans sa poitrine et dont la fleur tout à coup lui apparaissait, vivace et haute, et d'un parfum ignoré qui la remplissait d'une force étrange ? Mais non, ce n'était pas possible ; elle n'aimait pas Pythagoras ; elle n'avait pas fait ce rêve absurde et fou, irréalisable. — D'ailleurs, c'était Philippe qu'elle aimait, son fiancé Philippe, qui demain deviendrait son époux. Pourquoi n'était-ce pas à lui qu'elle pensait constamment, lui qu'elle gardait enseveli dans sa mémoire pendant le sommeil, et dont l'image se levait devant ses yeux la première, quand elle sortait des ténèbres profondes d'Hypnos ? Pourquoi n'était-ce pas lui qu'elle voyait à travers la magie des choses, dans la lumière et dans la flamme, dans les nuages blancs du ciel et sur le visage brillant des étoiles ? Un être unique, une figure nue, une âme, voilà ce qui peuplait l'univers ; et cette figure, cette créature unique, cette âme, avait un nom ; elle s'appelait Pythagoras. Pythagoras !... Théano apercevait ce nom écrit partout en lettres fatidiques, en petites lettres de feu qui scintillaient et se reformaient sans cesse

dans un perpétuel brasillement ; — partout et surtout en elle !... Alors, Philippe, quelle place lui réservait-elle en son cœur ?

Pourtant, elle l'affectionnait, à n'en point douter, ce fiancé que son père lui avait choisi ; elle lui avait une reconnaissance attendrie de toute la tendresse qu'il lui témoignait lui-même. Pour rien au monde elle n'eût voulu l'attrister, ni lui déplaire. Elle avait accepté sans nulle contrainte l'idée de lui appartenir... et elle ne songeait pas à se dérober à ses promesses. Il lui semblait même qu'elle pouvait aimer à la fois Pythagoras et Philippe, l'un comme un dieu, l'autre comme un homme ; l'un avec une adoration tremblante et l'autre dans la simplicité des attachements terrestres. Mais aussitôt un grand trouble l'envahissait, et elle fermait les yeux de son esprit pour ne pas envisager plus loin l'avenir ; et son cœur se remettait à battre tumultueusement, et l'angoisse de sa passion intérieure la reprenait, la torturait, l'accablait de confusion et de remords : elle aimait Pythagoras ! elle l'aimait uniquement et tout entier... Malheureuse ! maintenant qu'elle

avait découvert ce secret intolérable, elle n'aurait plus une minute de repos ! Qu'au moins personne autour d'elle ne pût soupçonner un tel vertige, et qu'elle-même roulât sur son cœur une pierre insensible et lourde, la pierre sépulcrale du silence...

CHAPITRE V

En pénétrant derrière le rideau mystique, en franchissant ce léger obstacle qui symbolisait le recueillement indispensable à la science, Philippe avait senti son cœur battre, et soudain il avait pensé à Théano.

Le repas venait de finir et la salle était remplie encore des fumées de la purification, que les baies de genièvre, en brûlant dans l'air, y avaient répandues. Lysis, assis sur un siège, à l'écart, lisait les préceptes de la divine sagesse. La voix du jeune disciple était musicale et douce comme celle d'une femme ; les phrases rythmées passaient sur ses lèvres avec une religieuse monotonie ; et chaque mot succédait à l'autre sans prendre une valeur plus grande.

« Honore d'abord la divinité et élève-lui un autel dans ton cœur : elle n'a ni la tête, ni le corps d'un homme, ni bras attachés aux épaules,

ni pieds, ni genoux agiles ; c'est un souffle immatériel, saint et infini, dont la pensée rapide pénètre l'Univers de part en part. »

Il y eut un silence, puis Lysis continua de la même voix musicale et douce :

« Le monde est le résultat d'un accord parfait ; l'homme résume en lui cet accord ; — il est sympathie et cohésion, comme tout ce qui existe. »

« L'amour est le commencement et la fin de toutes choses ; de même que les plantes sont mâle et femelle, l'homme et la femme dans le principe ne formaient qu'un être unique ; c'est pourquoi la femme est nécessaire à l'homme, comme l'air est nécessaire à la poitrine. Le baiser est une âme qui se fait chair. L'enfant est un amour devenu visible. »

La voix de Lysis tremblait un peu ; il reprit avec plus d'assurance :

« L'avenir est un retour du passé ; il est écrit d'avance sur l'écran du temps, où les yeux des sages peuvent le lire. Le hasard lui-même n'est pas insondable ; il a sa régularité ; la vraie force



Une lumière vive frappa ses yeux.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
F

de l'homme sommeille au fond de lui-même, mais il lui appartient de la réveiller en la mettant en communion avec toutes les énergies de l'Univers. »

Ce fut tout pour ce jour-là. Alors Pythagoras, s'étant approché de Philippe, le prit par la main :

— Viens, mon fils, lui dit-il, et n'aie pas peur. Nous sommes des sourds et des aveugles devant l'infini. Mais quand tu connaîtras la vérité, elle te paraîtra aussi simple, aussi nécessaire, que la lumière à un enfant, dont elle frappe les yeux pour la première fois après qu'il est sorti des obscurs flancs maternels.

Et il l'avait emmené dans une seconde salle plus vaste, où les disciples se tenaient groupés suivant le degré de science qu'ils avaient atteint ; le premier degré était celui des Physiciens qui se livraient à l'étude de la nature ; puis il y avait les Politiciens qui apprenaient l'art difficile de conduire le peuple et de gouverner selon les règles de la justice ; et enfin les Mathématiciens qui étaient en possession de la plénitude de la sagesse, — car tout est dans les Nombres, et là

résident l'harmonie parfaite et la suprême beauté.

Ces trois classes d'adeptes vivaient dans l'union la plus fraternelle. Pythagoras leur enseignait à tous les secrets qu'il avait conquis, et ils les traitait tous avec une égale bonté, ayant coutume de répéter à chacun « qu'aucun homme ne pouvait être étranger à un autre homme ».

*

* *

Pendant que Philippe pénétrait ainsi dans les arcanes de l'Institut de Pythagoras, au dehors la grande solennité de la panégyrie d'Héra se préparait. C'était par excellence la fête des femmes. Leur cortège se formait à l'Hémicycle des Muses sous le blanc portique de marbre où le Maître pour la première fois avait parlé ; processionnellement il suivait la route le long du rivage, jusqu'au temple de la Déesse dressé au-dessus des flots. Héra les attendait là-haut, dans le sanctuaire enrichi des présents de toutes les générations de vierges et d'épouses, depuis le jour où la piété publique avait bâti pour elle

cette demeure, la plus somptueuse de celles qu'elle possédait. Même à Samos, où elle était vénérée de toute la Grèce, elle n'avait pas un temple aussi beau. Celui-ci resplendissait d'or et de pierreries, et, sur les cloisons intérieures, au delà des colonnes régulièrement alignées, apparaissaient comme dans un horizon lointain des fresques claires où la Déesse paissait ses brebis dans des champs de trèfle, — ou bien, assise sous un figuier, recueillait dans sa robe jaune les fruits qui tombaient de l'arbre aux épais feuillages. — Mais ce n'était là que des figurations expressives, et comme des portraits anciens ; — dans le milieu du sanctuaire, Héra, vivante et noble, s'offrait aux regards ; elle était vêtue d'ivoire immaculé et portait sur sa tête le Stephanè d'argent ; une grenade était dans ses mains ; ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules ; à ses pieds était posé un miroir d'airain ; et tout autour d'elle il y avait des fleurs éparses et des couronnes. Derrière l'autel, sur un trépied arrondi, fumaient les encens : les aromates qui étaient consacrés à la Déesse et les baumes dont le parfum engourdissait l'air.

En ce moment, l'enceinte du temple était vide ; le tumulte des vagues remplissait seul l'édifice ; et les lourdes colonnes au dedans et au dehors opposaient la passivité de leur force à l'assaut des sirènes glauques qui, toujours inlassables et perfides, cherchaient à ébranler sous elles le bloc de granit. Cependant au loin d'autres voix résonnaient qui couvraient leurs voix gémissantes ; des chants très purs, mesurés et lents, s'élevaient le long du rivage ; et la belle théorie des femmes apparut, les cheveux dénoués comme ceux de la Déesse et les pieds nus dans des crépides de lin blanc.

Elles étaient innombrables, les femmes de Crotone, de Métaponte, de Tarente, de Sybaris même, venues pour apporter leur offrande à l'auguste protectrice qui régnait sur le golfe entier ; aucune ne pouvait être indifférente à son culte : n'était-ce pas Héra qui veillait à la félicité des époux, elle qui faisait les hymens heureux ? Si dissolues que fussent les mœurs dans toute la région, elle avait encore conservé son prestige ; — et cette année l'enseignement de Pythagoras lui avait ramené en foule ses fidèles.

L'ancien athlète Milon, à qui était confiée la garde du temple, n'avait jamais conduit à la Déesse une procession aussi nombreuse ; depuis les portes de la ville jusqu'à l'extrémité du cap, elle se déroulait, harmonieuse et blanche, tandis que la brise agitait sur les chevelures ouvertes les longs voiles transparents. La beauté de tous ces visages s'apercevait, auréolée de la gloire même du soleil, accrue de toute la beauté éparse dans la nature en cet après-midi de lumière ; et les chants qui sortaient de toutes ces bouches semblaient l'universel cantique de la terre éternellement amoureuse du ciel.

Théano marchait au milieu des autres femmes ; un enthousiasme ardent la soulevait. Elle allait adhérer aux enseignements du Maître, non seulement par le tacite accord de son âme, mais par un acte matériel et public. Avec quelle joie tout à l'heure elle déposerait aux pieds de la Déesse les bijoux et les parures dont elle avait tant aimé naguère à se parer ! La veille, Pythagoras — c'était bien lui, cette fois, qui avait parlé — avait incité toutes ses nouvelles adeptes à ce renoncement, les conjurant de don-

ner désormais l'exemple de la simplicité et de la pudeur. — « Quand les femmes cesseront d'afficher un luxe vain, avait-il dit, les hommes deviendront modestes et réservés, à leur tour ; ils rougiront de se montrer plus efféminés que leurs compagnes. — Ne te regarde pas dans le miroir à la lueur trompeuse des flambeaux, ô toi qui recherches les voies droites de la Sagesse ! Mais accoutume-toi à une manière de vivre honnête et sans ostentation, et évite de faire ce qui attire l'envie. Une seule volupté est préférable à toutes les autres : c'est celle de la vertu. Le bonheur et l'orgueil n'habitent pas la même demeure. »

Ces paroles s'étaient établies profondément dans l'esprit de Théano. Le bonheur !... C'était cela qu'elles venaient demander à Héra douce et puissante, ces jeunes filles et ces femmes qui avaient quitté leur maison somptueuse et montaient, les mains chargées de bijoux, jusqu'à l'autel où s'accomplirait leur sacrifice. Le même enthousiasme les animait toutes ; — et aussi le même secret désir. Elles savaient

que le Maître avait dit vrai, et pour cela elles n'avaient eu qu'à regarder dans leur âme. La place était vide, que depuis leur jeunesse elles avaient réservée à cet hôte mystérieux et divin qui toujours les avait fui. Elles ne le connaissaient que de nom et pas même de visage ; il n'avait pas de temple parmi les hommes, comme la Volupté ou la Fortune. Existait-il seulement ? Oui, puisque Pythagoras l'affirmait, puisqu'elles-mêmes, sans l'avoir jamais entrevu, en avaient une conscience vague, et se tendaient vers lui comme vers le bien souverain et nécessaire. Le bonheur ! De quelle substance précieuse, de quelle chair incorruptible était-il fait ? Ah ! pour le posséder, pour qu'il vienne s'asseoir au seuil désert de leur cœur, ce n'était pas trop, elles le sentaient bien, que de rejeter loin d'elles les inutiles parures dont s'encombraient leur beauté. Et elles se pressaient au sommet du roc sauvage comme des oiselles altérées qui n'ont pu calmer leur soif aux eaux mélangées des fontaines.

Cependant, Théano n'osait pas y penser elle-même, à ce bonheur dont plus que toute autre

elle était avide. Ce n'était pas un échange qu'elle entendait faire en apportant ses bijoux à la Déesse, mais l'abandon complet de sa volonté et de sa vie. Puisqu'elle ne pouvait rien détruire de sa destinée, puisque nul ne devait jamais savoir l'aberration qui s'était emparée d'elle, son rêve idéal et pur se bornait à une docilité parfaite. — « Le Maître l'a dit ! » telle était la formule par laquelle les disciples adhéraient aux paroles qui tombaient de la bouche sublime de Pythagoras. « Le Maître l'a dit ! »... Théano se répétait tout bas la formule d'obéissance. Il lui semblait qu'un magnétisme mystérieux la liait à celui dont la pensée remplissait son âme. Et cela lui suffisait. Et tout le reste s'abolissait à ses yeux.

L'offrande fut longue. Le soleil disparaissait derrière le Mont Clibanos, lorsque la dernière jeune fille suspendit aux pieds de la Déesse son collier et les boucles d'or de ses crépides. L'athlète Milon ferma les portes du temple. Alors le grand recueillement cessa. Il fallait bien laisser à tant de joie intime son expansion ; sans ordre, cette fois, les femmes redes-



— Oh! ce Théllys! Tu avais bien
raison de te méfier de lui.

f

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
— P — L

ceindirent la colline. Elles se tenaient rejointes par les pans flottants de leurs tuniques, telles les Heures qui vont toujours enlacées ; — et quelques-unes, les bras noués, marchaient trois par trois comme les Charites. Une rumeur ininterrompue courait avec elles le long du rivage. Ainsi elles entrèrent dans la ville. Déjà les tables en plein air étaient préparées pour que les voyageurs pussent se réconforter avant de regagner leurs demeures ; toutes ces tables étaient surabondamment pourvues de pâtisseries et de viandes ; mais dans les amphores il n'y avait que de l'eau fraîchement puisée.

— Savez-vous pourquoi, dit alors l'athlète Milon aux jeunes filles de Sybaris qui marchaient en groupe autour de lui, savez-vous pourquoi les femmes de Crotone ne boivent pas de vin, et n'en boiront sans doute jamais ? Je vais vous l'apprendre. C'était peu de temps après la fondation de la ville. Héraclès, traversant le pays en poussant devant lui les bœufs de Géryon, s'arrêta, tourmenté par la soif, auprès d'une maison située sur le bord de la route et demanda à boire à un couple de vieux époux qui se te-

naient sur la porte. Or, la femme avait ouvert en cachette et entamé déjà largement pour son propre usage le pithos de vin que l'on gardait en réserve. Craignant que son mari s'en aperçût, elle le prit à part et lui dit : « Ce serait fâcheux d'ouvrir une jarre si bien scellée et d'exposer le vin à se gâter pour les beaux yeux d'un étranger qu'on ne connaît pas. Va lui chercher de l'eau ; c'est bien assez bon pour lui. » Héraclès fit semblant de ne rien entendre, et but ce qu'on lui présentait ; mais, en partant, il dit au vieillard : « Quand je serai à deux stades de la ville, tu iras regarder le vin que tu conserves si précieusement. » Et le vieillard, y étant allé, trouva le pythos d'argile changé en pierre et le reste de son vin changé en eau. Depuis ce jour, toutes les femmes de Crotoné ont cessé de goûter au jus de la vigne.

Cependant, Théano et quelques-unes de ses compagnes avaient pris les devants pour se rendre à l'Hémicycle des Muses, où Pythagoras devait parler. En ce jour de fête, le Maître avait consenti à se montrer de nouveau à la foule ; et

il était là, en effet, sous le portique de marbre, entre Lysis et Archippe qui causaient à voix basse avec lui. Trois marches seulement le séparaient de la multitude, mais personne n'osait l'approcher, tant son prestige, depuis quelques mois, avait grandi. On le regardait comme un dieu et on disait tout bas qu'il accomplissait des prodiges. Or, Myrto et Théano, qui s'étaient rejointes et saisies par la main, vinrent s'agenouiller devant lui ; elles lui montrèrent leur front dépouillé de parures et leurs cheveux dénoués, encore imprégnés des odeurs âcres de l'encens.

— Maître, dit Myrto, nous voulons connaître cette volupté de la vertu que tu enseignes à tes disciples. Fais que notre résolution demeure inébranlable dans nos âmes !

Il sourit et, se penchant, il les effleura toutes deux d'un signe léger. Et Théano, ayant relevé les yeux, rencontra son regard supra-humain fixé sur elle...

CHAPITRE VI

« Il est mort, le bel Adônis ! Il est mort, le bel Adônis ! » Les lamentations se poursuivaient dans la ville des anémones et des colombes ; mais, moins nombreuses étaient les femmes qui venaient pleurer sur le corps nu de l'éphèbe. Un brouillard obscur montait des ondes laiteuses du Crathis ; le ciel bas était traversé de formes blanches ; dans le petit bois des frênes, sur les pentes de la montagne de Silo, la manne avait cessé de couler.

Pourtant la même douceur alanguissait l'air ; les fontaines saturées d'essences versaient les mêmes aphrodisiaques parfums. Sybaris gardait sa mollesse de sultane engourdie dans une profonde langueur ; et le roucoulement des colombes, mêlé aux voix suppliantes des femmes, semblait de loin une musique de tympanons et de harpes qui faisait passer dans les veines

l'huile chaude et lubrifiante du désir. Là-haut, sur les jardins en terrasses, la fête nocturne se préparait ; après le festin, la débauche deviendrait publique ; toutes les licences, toutes les promiscuités seraient permises ; les longues calasires brodées de perles s'entr'ouvriraient ; la lumière argentée des astres caresserait des gorges nues, des croupes éblouissantes ; on s'embrasserait, on s'étreindrait, entre les arbustes odorants, à l'heure où le bel Adônis descendrait dans la couche heureuse de Cora.

Télyls, qui seul parmi les timuques s'était acquis la confiance publique, veillait aux préparatifs de la fête ; pour le bon renom de la ville, il importait que les étrangers y trouvassent toujours des jouissances aussi prestigieuses. Sybaris n'avait d'autre raison d'être aux regards du monde que ce raffinement d'élégance qu'elle apportait dans ses plaisirs, et les Sybarites eux-mêmes ne prisait en elle que sa corruption, dont ils étaient jaloux comme d'une vertu civique. Cela leur suffisait au point qu'on leur reprochait de n'être jamais allés plus loin que les ponts de leur cité et de s'endormir dans

cette indolence stérile, alors que tous les autres habitants des villes grecques cherchaient au dehors l'expansion naturelle de leur activité et de leur force. Puis Télys avait une raison secrète de flatter les instincts du peuple : il aspirait à la tyrannie ; il rêvait du suprême pouvoir. Cela seul maintenant répondait à son orgueil, au faste dont il entourait ses voluptés ; cela seul lui manquait, et cela seul excitait son désir. Les temps étaient mûrs pour renverser l'organisation politique qui jusqu'alors avait régi la cité ; beaucoup, parmi les gens qui gouvernaient l'opinion, déclaraient maintenant qu'un tyran démocratique serait préférable à cette fédération de riches qui gardaient entre leurs mains tous les bénéfices, toutes les charges. Un tyran comme à Syracuse, comme à Agrigente, comme à Catane, où la fortune publique, plus que partout ailleurs, était prospère... Télys avait conçu cette ambition ; il se voyait déjà au-dessus de la foule, isolé des autres hommes, assis sur un trône d'ivoire et d'or ; il se voyait déjà le jeune frère de Sardanapale et de Nynias qui avaient rempli l'Asie de leur luxe et de leur

débauche. Il se sentait, lui aussi, des instincts cruels, il aimait le sang autant que le vin, et sa sensualité fatiguée avait besoin d'autres stimulants que le simple jeu des caresses. Oui, c'était cela qu'il rêvait ; il voulait dominer, dompter les masses inclinées devant lui, posséder, comme un seul corps de femme, toute la cité perverse.

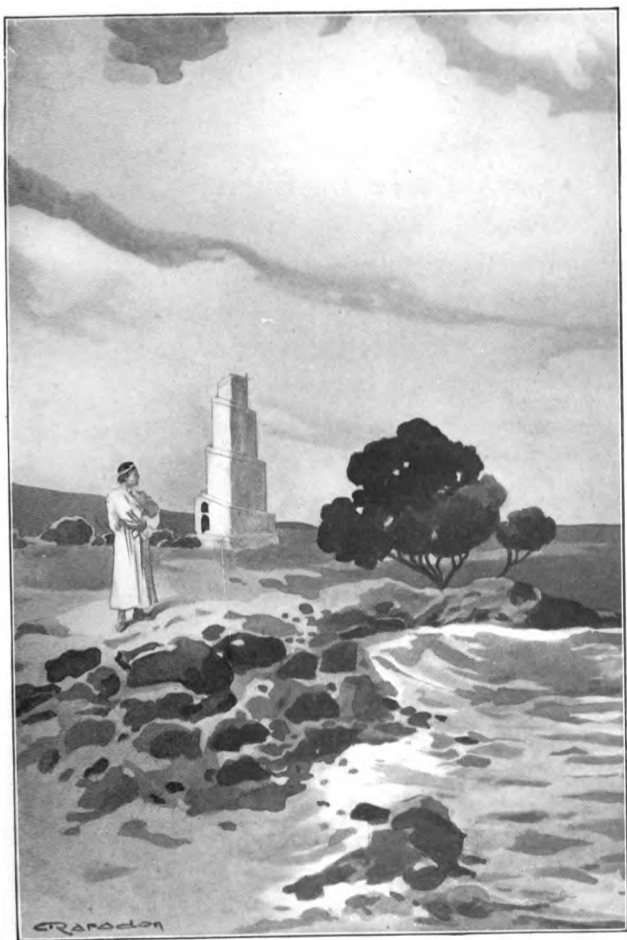
En attendant, il fallait flatter ses vices, entretenir savamment sa corruption. Télys excellait dans cette œuvre de ténèbres. Son exemple seul eût suffi pour démoraliser un empire. De plus en plus, il affichait un luxe insolent et le dédain de toute décence. Il s'était fait construire pour lui seul un théâtre, attendant à son palais. Là il avait réuni les chanteurs les plus excellents et les mimes les plus rares. Les spectacles qu'on y donnait dépassaient, disait-on, tout ce qui était toléré ailleurs. Ici, il est vrai, le public était choisi. Télys, avec quelques amis privilégiés, ne laissait entrer que des jeunes filles encore intactes. Elles devaient venir, la taille ceinte de trois guirlandes ; et, quand le spectacle était fini, elles montaient sur la scène

et se livraient à des danses dont le caractère voluptueux évoquait les plus secrètes orgies des mystères bachiques. Du dehors on entendait les accords mêlés des flûtes et les voix défaillantes des amis de Télys qui clamaient leur plaisir devant la beauté révélée des jeunes filles. Puis un grand silence succédait à ce tapage. Mais les lumières continuaient longtemps à briller à travers les murailles d'albâtre transparent ; et le théâtre étincelant devenait pareil à un temple où le sacrifice s'accomplit pour l'éternelle satisfaction des dieux qui ont créé l'homme avec un cœur impur et double, plein de concupiscence et de tumultueux désirs.

*

* *

Le long du Crathis, les tables somptueuses étaient dressées. La nuit était douce comme une haleine de vierge endormie, et partout on avait suspendu des couronnes de roses dont les pétales, en s'effeuillant, formaient sur le sol un tapis odorant et moelleux. Les vins reposaient dans les cratères et les mets succulents fumaient



Lysis prenait plaisir à regarder
l'admirable paysage animé par la
lumière et tout ruisselant de clartés.

dans la vaisselle d'or ; mais un malaise régnait parmi les convives : les Sybaritaines ne paraissaient point. C'était elles qui, d'habitude, faisaient l'attrait principal de ce banquet, où elles venaient parées comme des idoles, prêtes à tout pour fêter la joyeuse nuit d'Adônis. Quelques-unes, il est vrai, arrivaient tardivement par le chemin des terrasses ; mais, silencieuses, subreptices, elles se glissaient au bout de la table, comme honteuses de prendre part à l'orgie. Les plus belles, les plus désirées, n'étaient pas là. Que faisaient Myrto et Mélissa, et toutes les autres que l'on attendait ? Que faisaient Meltine et Damie, qui tout à l'heure avaient traversé la place, serrées l'une à l'autre, et enveloppées de leurs lourds manteaux ? Pourquoi se dérobaient-elles à la vue des hommes, à leur admiration dont elles avaient toujours été si avides ? Glinis même, la petite joueuse de flûte, manquait à l'appel qui lui avait été adressé. Elle devait, sa syrinx aux lèvres, se tenir debout sur les rives du fleuve et jeter aux échos les sons de sa musique ambiguë et troublante comme elle. Celle-là n'était qu'une mercenaire, une esclave que

l'on payait avec de l'or, et celle-là non plus ne paraissait point !...

Télyls sentait une colère terrible s'accumuler dans sa poitrine. Il oubliait de manger. Il se tenait courbé, le teint verdi sous le blanc de céruse qui fardait ses joues ; ses mains maigres et lascives tourmentaient l'anse orfévrée de la coupe posée devant lui, et il ne répondait pas aux plaisanteries de ses jeunes compagnons qui s'efforçaient de mettre un peu de gaieté dans ce festin, dont le ton menaçait de devenir lugubre. Qu'allaient penser les étrangers et aussi le peuple de Sybaris d'une pareille déconvenue ? Ah ! Télyls savait bien à quelle influence avaient obéi les femmes, et pourquoi Mélissa, Myrto et les autres n'étaient pas sorties cette nuit de leur demeure. Depuis quelque temps il remarquait en elles un changement inquiétant ; et, même parmi les hommes, certains affectaient de châtier leurs mœurs et leur langage, tels Eratoclès et Alcisthène qui avaient cessé de se débaucher avec lui. Télyls ignorait jusqu'à ce jour quelle étendue, quelle profondeur pouvait avoir cette influence contraire à la sienne, et quels ravages

dans les consciences avait pu faire la doctrine de Pythagoras. Car, il n'en doutait pas, c'était Pythagoras qui était cause de cette dérogation aux usages les plus anciens de la cité. C'était Pythagoras qui, en attirant à Crotona toute la jeunesse des villes voisines, lui avait inculqué des principes de vertu et avait façonné ces âmes souples à d'autres enseignements. C'était dirigés par lui que Philippe et Théano — Brontinus peut-être lui-même — travaillaient secrètement à faire triompher la doctrine nouvelle. Combien d'adeptes encore le prétendu Sage de Samos n'avait-il pas faits dans la contrée ? Et ce n'était pas de morale uniquement qu'il s'occupait, mais encore de politique et d'organisation sociale. Télus avait entendu dire qu'une association secrète fondée par lui, le Synédriion, formait une ligue toute-puissante entre les villes achéennes de la Grande Grèce. Ainsi non seulement cet usurpateur empêchait les dispositions vicieuses de Télus de s'exercer, mais encore il entravait ses ambitions, il se mettait à l'encontre de ses projets les plus chers. Et ces soupçons, qui jusqu'alors n'avaient été que vagues,

prenaient tout à coup aux yeux du jeune Sybarite une implacable réalité. Il voyait, dressée devant lui, l'image de Pythagoras, — et une fois de plus l'aigle blanc de Crotoné menaçait le taureau au front courbe de Sybaris...

Il se leva tout à coup, jeta un ordre bref à un esclave. Puis il s'adressa à la foule morose des convives :

— Mes amis, dit-il, j'ai voulu vous ménager une surprise qui fût digne de votre attente. Qu'aurait ajouté la présence des femmes à la splendeur de ce festin ? Bien peu de chose !... Nous sommes blasés sur leurs charmes monotones, et fatigués de leurs exigeants caprices. Je vais vous régaler d'une compagnie bien autrement attrayante, celle de mes chanteurs et de mes mimes, la fine fleur des adolescents de l'Asie. Je les ai fait venir pour moi seul et jamais d'ordinaire ils ne sortent de mon palais ; mais tout à l'heure ils monteront avec nous dans les jardins et vous pourrez tout à votre aise profiter de leurs talents et de leur grâce. Cette nuit, ils seront à vous.

Une immense clameur s'échappa de toutes les bouches :

— Vive Télyls ! Vive le somptueux Télyls !

— Dites plutôt : Vive Sybaris, la cité unique au monde, celle où la volupté est sans égale, et où tout ce qui est beau sert au plaisir !

Il éleva sa haute coupe au-dessus de son front et, d'un geste violent, il la jeta pleine dans le fleuve ; les ondes laiteuses du Crathis se colorèrent de cette pourpre comme d'un sang fraîchement versé qui garde encore toute la tiédeur de la vie.

CHAPITRE VII

Théano avait appris la défection des Sybaritaines et elle s'en était félicitée comme d'un nouveau triomphe de Pythagoras ; mais en même temps une inquiétude nouvelle la tenaillait : qu'allait faire Télés pour se venger de cet échec ? Elle se rappelait l'avertissement secret de Mélissa et ne doutait pas maintenant qu'il ne fût vrai et que Télés ne cherchât par tous les moyens en son pouvoir à contre-balancer l'influence du philosophe et à prendre dans Croton même un point d'appui contre lui ; — à moins qu'entraîné par sa vie de dissipation et de folles luxures il n'oubliât le soin de ses propres rancunes. Nonobstant elle voulait prévenir Philippe, afin qu'il prévînt à son tour Pythagoras : il importait que leurs yeux fussent ouverts et qu'ils ne s'endormissent point dans une sécurité trompeuse.

Son plan fut vite résolu : elle essaierait de

voir Philippe après une des conférences du Maître ; ainsi sa démarche n'aurait rien que de légitime. Elle resterait dans la première salle et le ferait demander par Zamolkis, qui se tenait d'habitude sur le seuil entre les colonnes. Déjà dans d'autres circonstances les deux fiancés s'étaient rejoints de la sorte et avaient causé sans témoins... Théano éprouvait une joie indicible, chaque fois qu'elle se rendait vers cette demeure de la Sagesse toute remplie de la pensée de Pythagoras et où flottait le parfum suave de son âme. Elle eût voulu y rester longtemps, des heures entières, sans parler, sans faire un mouvement. Mais cela était impossible et elle devait se contenter de ces brèves minutes d'incomplet bonheur. En ce moment, elle était plus émue encore. Allait-elle rencontrer Philippe ? Pourrait-elle lui exposer librement le sujet de ses inquiétudes ? Elle se hâtait, comme si le moindre retard apporté à sa démarche en eût compromis le résultat. Elle découvrait tout à coup en esprit une conspiration formidable tramée contre Pythagoras, contre Philippe, contre tous ceux qui lui étaient chers. Puis, avec la

même promptitude, ces fantômes disparaissaient et elle se trouvait absurde, elle regrettait presque d'avoir obéi à cette impulsion qui la faisait courir toujours plus vite vers la maison de Pythagoras.

De loin elle aperçut les portes ouvertes sur la vaste salle à colonnes. Que se passait-il ? Il n'y avait pas de leçon publique aujourd'hui. Zamolxis lui-même n'était pas là. Personne ne défendait l'accès des galeries intérieures où les profanes ne devaient jamais pénétrer. Théano regardait avec une curiosité mêlée de crainte le velum tendu à travers lequel la voix du Maître si souvent avait pénétré son âme. Elle resta longtemps à errer entre les colonnes ; au fond, trois marches conduisaient à un couloir étroit ; elle s'y glissa sans vouloir réfléchir à ce que son acte avait d'insolite. Elle allait droit devant elle dans l'obscurité qui l'enveloppait de toutes parts ; puis une lumière vive frappa ses yeux ; une cour plantée d'arbres, l'ancien xyste où Milon exerçait naguère les athlètes, recevait d'aplomb la lumière du soleil ; là Pythagoras, entouré de ses disciples, semblait procéder aux

rites d'une cérémonie funèbre. Un sépulcre dressé au milieu de la cour était surchargé de fleurs et de couronnes, et chacun des jeunes hommes venait tour à tour effeuiller des aches sur le monument.

— Cylon n'est plus ! disait la tendre voix de Lysis ; pleurons-le ; pleurons notre frère défunt.

— Cylon est descendu dans le monde des ténèbres, reprenait la voix mâle d'Archippe ; ses yeux se sont fermés à la lumière ; pleurons-le.

— Pleurons notre frère qui a cessé de vivre ; jamais plus il n'entendra la voix du Maître ; jamais plus les paroles de vérité ne tomberont sur lui.

Graves, les jeunes disciples prononçaient les formules du dernier adieu. Théano reconnut Philippe qui s'avancait, lui aussi, le front resplendissant, les mains pures... Elle tressaillit ; mais aussitôt ses yeux se portèrent sur Pythagoras. Le Maître se tenait debout, immobile, et comme étranger à ces regrets et à ces plaintes. Ses lèvres demeuraient closes ; une impénétrable dignité le distinguait des autres hommes :

il était marqué du signe divin... Alors Théano s'enfuit, épouvantée de ce qu'elle avait fait. N'avait-elle pas été aperçue de l'un des nombreux adeptes, malgré le recueillement de leur attitude et de leurs âmes ? Quelle honte si, sans avoir pu expliquer le motif de sa présence, elle était convaincue de curiosité ou peut-être de sacrilège ! Comment se disculperait-elle, et qui donc voudrait la croire ? Philippe lui-même n'hésiterait pas à la blâmer. Elle ne pensait plus au moyen de le rejoindre ; elle reparcourrait maintenant le couloir étroit, la salle déserte, pressée de gagner le dehors où elle respirerait librement ; mais sur le seuil elle trébucha, défaillante. Un grand vide tout à coup s'était fait dans son cerveau ; ses tempes palpaient comme si d'invisibles ailes s'y fussent accrochées soudain. Elle n'eut pas la force de traverser la rue et s'abattit sur les marches, son voile blanc roulé devant elle, et ses bras nus, que nul joyau ne rehaussait, jetés à droite et à gauche de son corps.

*
* *

Théano s'était réveillée de son évanouissement sous les regards anxieux de Pythagoras. Il était là, dans la vaste salle à colonnes, avec Philippe, et tous deux lui prodiguaient leurs soins. Que s'était-il passé depuis qu'elle avait perdu connaissance? Elle préférait l'ignorer. Elle se souvenait à peine, et comme d'un rêve confus, de ce qui l'avait amenée aujourd'hui. Toute sa puissance de pensée se concentrait sur la minute présente, et elle s'efforçait de calmer l'émotion qui l'avait saisie lorsqu'en rouvrant les yeux elle avait vu le Maître penché sur elle, assez près de sa poitrine pour en surveiller les battements! Zamolxis était là aussi, allant et venant dans la salle, et c'était lui sans doute qui, le premier, avait été témoin de l'accident. Mais combien tout cela importait peu à Théano! A mesure que ses forces revenaient, elle se trouvait dans une disposition plus complètement égoïste; elle jouissait de cette fortune inespérée, inattendue, que les dieux lui

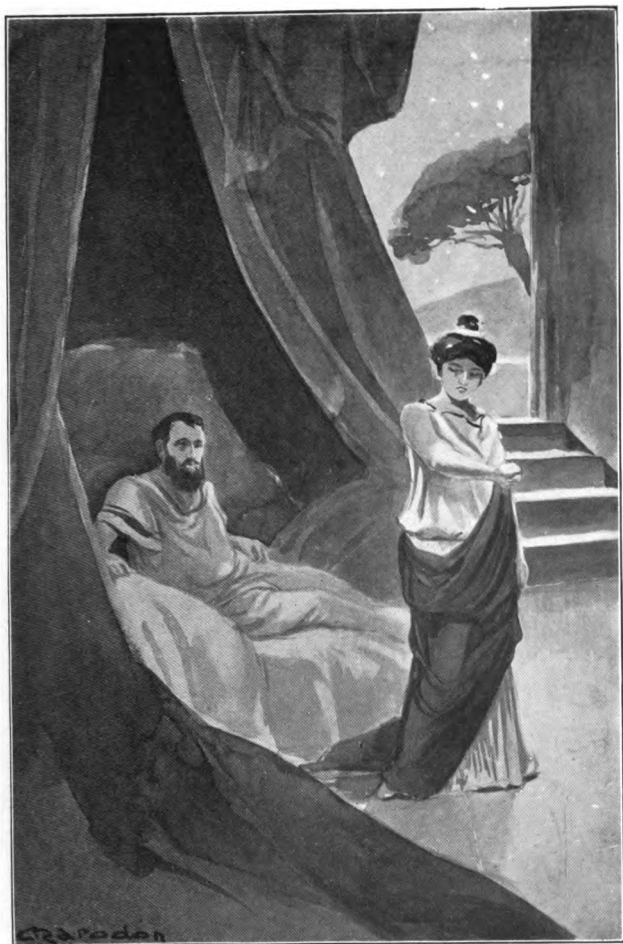
avaient ménagée : la douce présence de Pythagoras !

Cependant, Philippe avait dit quelques paroles au Maître à voix basse, puis rapidement il s'était éloigné. Et Théano restait immobile, ses bras blancs repliés sur sa ceinture et les paupières abaissées. Alors le Maître de nouveau s'était penché sur elle et, de cette voix qui troublait si profondément son âme, il lui avait dit :

— Ne t'afflige pas, Théano ; celui que tu aimes te sera bientôt rendu ; il sera digne de toi, plus encore qu'auparavant, et vous goûterez ensemble les joies parfaites de l'amour.

Théano se redressa ; une angoisse terrible l'envahissait toute. Ainsi, Pythagoras avait cru que c'était pour réclamer son fiancé qu'elle était venue jusque-là ! Et que pouvait-il croire autre chose ? Que pouvait-elle opposer à ses justes suppositions ? Elle le regarda éperdue, affolée, comme si elle allait commettre un crime ; et, incapable de se contenir davantage, elle s'écria convulsivement :

— Ce n'est pas lui que j'aime ! Ce n'est pas lui ! Oh ! Maître, je t'ai offensé, pardonne-moi !



— Quelle bassesse attends-tu de moi?

Et elle se tut, car Philippe venait de reparaitre, enveloppé dans les plis d'un long manteau.

* *

Doucement, la soutenant d'un bras passé à la taille, Philippe ramenait Théano chez Brontinus. A cette heure, Crotone était livrée à l'animation la plus vive. Autour de l'Hémicycle des Muses, les habitants se promenaient, échangeant les nouvelles et les propos : tel navire était parti, chargé de cuivre, pour l'Asie-Mineure ; tel autre était entré dans le port, amenant toute une cargaison de parfums. On se félicitait de voir le négoce prendre chaque jour un plus grand essor. Jamais la ville n'avait été aussi prospère ; Pythagoras, en abordant sur cette côte de la Grande Grèce, semblait y avoir apporté avec lui une force et une verdure nouvelles. L'Ecole de Médecine, célèbre déjà dans le monde entier, avait vu augmenter sensiblement le nombre de ses membres ; le Conseil des Mille, grâce à l'apaisement des esprits, gouver-

nait sans rencontrer d'obstacles ; et l'on disait tout bas que le philosophe avait refusé la présidence de cette assemblée, ne voulant pas sortir du calme de sa vie, et préférant aux honneurs publics cette puissance occulte dont il faisait un si noble usage.

Théano se sentait fortifiée par cette atmosphère sereine ; l'air du soir, en frappant son visage, réveillait en sa jeunesse le goût de la vie ; elle laissait Philippe tendrement l'enlacer à la ceinture, sous le grand manteau qui les enfermait tous deux ; et elle récapitulait dans sa pensée les événements de cette journée étrange. Désormais, quelle que fût l'issue de son destin, elle pourrait du moins nourrir son âme avec le souvenir de ce qu'elle avait vu et entendu, — et l'aveu échappé à ses lèvres, si mystérieux et incomplet qu'il eût été, demeurerait entre elle et Pythagoras comme un de ces Esprits légers qui peuplent l'air, et qui, invisibles, chuchotent dans la nuit de timides ou d'audacieuses paroles. Désormais le Maître savait quelque chose de sa pensée et de son cœur ; elle ne serait plus à ses yeux l'inconnue, l'anonyme, perdue dans

la foule, mais une créature de chair et de sang qui, devant lui, avait souffert et pleuré. Et elle était presque reconnaissante à Philippe de lui avoir valu ce bienfait ; elle le regardait comme une sorte d'intermédiaire nécessaire qui lui permettait d'atteindre jusqu'au demi-dieu, jusqu'à l'être surnaturel et exquis dont elle rêvait constamment. Que de secrets merveilleux il avait dû apprendre dans l'intimité du Sage de Samos, ce fiancé qui, pour être plus digne d'elle, pour la mieux conquérir, s'était astreint à cette difficile épreuve de la solitude et du silence ! Quelle admirable idée de l'amour il avait dû prendre près du Maître qui prêchait, comme la chose la plus sublime de l'Univers, l'union de l'homme et de la femme ! Mais lui, Pythagoras, n'avait-il jamais conçu d'amour pour aucune créature humaine ? Théano se rappelait en frissonnant ce qu'on avait raconté de sa liaison mystique avec la prêtresse du temple de Delphes, cette Thémistoclea qui l'avait initié, disait-on, à la redoutable science du connaître. Quelle place tenait-elle dans son âme la jeune prêtresse au front ceint du bandeau sa-

cré ? Peut-être l'avait-il aimée ? Peut-être l'aimait-il encore ?... Eh ! sans doute, c'était à cause d'elle, c'était par la vertu de son souvenir qu'il se montrait si bienveillant et si doux à l'égard des autres femmes et qu'il leur donnait à toutes une part de lui-même, un peu de ce miel de l'éloquence qui coulait si suavement de ses lèvres. Jamais aucun philosophe, aucun Sage, n'avait été aussi universellement adoré. Toutes et tous oublièrent pour lui leurs parures, leurs voluptés les plus choisies, et ne désiraient pas autre chose que de l'approcher davantage, que de l'entendre encore, après l'avoir entendu...

Ainsi Théano trouvait-elle une excuse à la passion secrète qui la dévorait... Mais tout à coup elle cessa de regarder en elle ; il lui semblait avoir aperçu Cylon sous l'Hémicycle des Muses... Il causait avec Ninon le démagogue et affectait de rire haut. Elle se trompait, sans doute... N'était-ce pas ce même Cylon dont on avait fait tantôt les funérailles dans l'intérieur du jardin de Pythagoras ? Craintivement, elle interrogea Philippe :

— Regarde ! On dirait Cylon là-bas, sous le portique ; — je le croyais mort !

— Il est mort pour nous, répliqua Philippe d'une voix brève.

Alors Théano comprit : cette cérémonie mystérieuse dont elle avait surpris les rites n'était qu'un symbole, — et le sépulcre élevé au milieu de la cour était vide. Ce n'était point sur le corps de Cylon que l'on versait des larmes et que l'on effeuillait les aches du souvenir ; ce qu'on pleurait, c'était sa fidélité perdue, l'amitié qu'on lui avait donnée et dont il n'était plus digne... Et Théano se mit à penser soudain que chacun a dans son cœur un coin funèbre où bien des vivants sont déjà morts, ceux que l'on a cessé d'aimer ; et elle poussa un grand soupir. — Mais qu'avait donc fait Cylon pour avoir été chassé de la secte de Pythagoras ?

TROISIÈME PARTIE



CHAPITRE PREMIER

Une entente déjà ancienne s'était formée entre Télys et Cylon ; aussi ambitieux l'un que l'autre, ils rêvaient tous deux d'exercer, l'un à Sybaris, l'autre à Crotone, le pouvoir suprême. Le crime de Cylon, celui qui l'avait fait chasser de la secte, — où il n'était entré d'ailleurs qu'avec la pensée de s'en servir comme d'un marche-pied pour parvenir à la toute-puissance, — son crime était d'avoir livré à Télys le nom des familles sybaritaines qui avaient adhéré en secret aux doctrines sociales et religieuses de Pythagoras. Télys tenait ainsi sa vengeance prête pour le jour où le peuple consentirait à le porter à la tyrannie.

Or, ce jour était venu. Et le premier acte politique du jeune tyran avait été de condamner à l'exil les cinq cents familles dénoncées traîtreusement par Cylon. C'était, parmi la population de Sybaris, les plus riches, les plus puissantes, les plus honorées. Pour fuir la haine de Télés, elles avaient décidé de se réfugier ensemble à Crotone auprès du Maître ; et elles arrivaient par la mer, dans les longues barques fleuries de roses qui avaient conservé leur air de fête sous les tentes de pourpre qui les couvraient. Toute une flottille légère et jolie entrait dans le port, amenant les proscrits d'hier, les victimes du tyran ; et les Crotoniates accouraient à leur rencontre, oubliant l'ancienne jalousie qui longtemps avait séparé les deux cités.

Sur le Môle inondé de soleil, la foule n'avait jamais été si pressée. Mais il y avait du silence et comme une émotion respectueuse en présence des exilés. Ils avançaient, suivis de leurs serviteurs et le front penché, emportant aux semelles de leurs crépides blanches un peu de la poussière de leur patrie, cette Sybaris voluptueuse qui les avait rejetés de son sein parce qu'ils



— Oh! Glinis, c'est un dieu
clément qui t'envoie.

ne pratiquaient plus les rites de ses énervantes délices. Alcisthène et Eratoclès marchaient les premiers, mais combien transformés tous les deux ! Alcisthène ne portait plus ces éblouissantes calasires tissées d'or et brodées de perles qu'il traînait naguère sur les terrasses, parmi les arbustes à parfums ; quant à Eratoclès, son obésité avait disparu depuis qu'il mettait en pratique les conseils de vie que lui avait donnés Pythagoras. Brontinus, en l'apercevant, ne put retenir une exclamation de surprise :

— Est-ce là, dit-il à Théano, ce jouisseur boursoufflé de graisse et flétri par la débauche dont j'avais tant de peine à maintenir la santé ?

Théano sourit, mais elle ne s'étonna point :

— Rappelle-toi, mon père, ce que tu avais fait inscrire sur la porte de notre maison de Sybaris : Brontinus, médecin des ventres. Pythagoras, lui, est le médecin des esprits et des âmes.

— En effet, dit Brontinus ; et il aime à répéter qu'il est venu moins enseigner encore que guérir. Sa méthode est merveilleuse et sa science s'étend à tout.

Ils se turent et continuèrent à se porter au-

devant des autres Sybarites. Théano reconnut Mélissa qui venait de descendre d'une barque avec ses parents.

— Toi aussi, Mélissa, toi aussi ? on a osé te proscrire ?

— Moi aussi, dit Mélissa en rougissant. Je te conterai de quelle infamie Téllys s'est rendu coupable envers nous.

Elle prit le bras de Théano et ne voulut plus la quitter. Dès qu'elles eurent franchi le Môle, et que moins d'oreilles purent les entendre, Mélissa se pressa contre l'épaule de son amie.

— Oh ! ce Téllys ! Tu avais bien raison de te méfier de lui et de ne pas croire à ses paroles ! A-t-il assez caché son ambition, son appétit de gloire ? Et qui donc aurait cru qu'il pouvait aimer autre chose que les femmes et les parfums ?

— Mais enfin, dit Théano, que s'est-il donc passé, et comment a-t-il pu être proclamé tyran si vite ?

— Cela s'est fait en une nuit. Il avait assemblé dans son théâtre tous les cavaliers de Syba-

ris choisis, comme lui, parmi les timuques, sous prétexte de les convier à une fête d'une exceptionnelle beauté. Pendant que les chanteurs et les mimes étaient sur le proscenium, Télys fit soigneusement fermer les portes. Dans le fond de la salle, il avait caché ses nombreux esclaves et une quantité de gens du peuple qu'il avait payés ; tous étaient armés et devaient aveuglément lui obéir. A un signal, Télys parut, entouré de cette troupe servile : « Mes amis, dit-il, je vous annonce que j'ai résolu de m'emparer du pouvoir. Voici assez longtemps que nous subissons la loi de quelques vieillards stupides qui n'ont d'autre autorité que celle que donne la richesse. Vous allez sortir avec moi, réveiller les habitants et leur déclarer que Sybaris sera désormais gouvernée par un tyran et que ce tyran se nomme Télys. Ceux qui voudront résister, nous les forcerons au silence. Ne sommes-nous pas les cavaliers, c'est-à-dire les premiers défenseurs de l'ordre ? Et que peut le peuple sans nous ? Il nous suivra. Il est las d'ailleurs du régime de la Timocratie. » — Quelques-uns, paraît-il, parmi les amis de Té-

lys, essayèrent de protester ; ils voulurent sortir ; mais les portes étaient closes. Alors Télélys étendit le bras vers ses esclaves : « Vous savez quel est votre devoir ; ceux qui ne sont pas avec moi sont mes ennemis. » — Et tous marchèrent à sa suite.

— C'est ainsi que se font toutes les révolutions, dit Théano : un homme plus hardi ou plus ambitieux que les autres... Voilà Télélys au comble de ses désirs. Il cessera sans doute de convoiter toutes les femmes.

— Détrompe-toi ; il les convoitera plus que jamais. Malheur maintenant à celles qui essaieraient de se refuser à lui ! Mais sais-tu de quelle façon il nous a signifié notre exil ? C'est là l'infamie dont je te parlais tout à l'heure.

— Raconte, Mélissa ; mais parle plus bas : on pourrait nous entendre.

— Eh bien ! Télélys est venu un soir chez mes parents. Tu connais notre maison de campagne, sur la pente de la montagne de Silo. Il est arrivé dans un char, escorté de quatre serviteurs montés sur des chevaux de haute taille et portant des flambeaux dans la main gauche, car

la nuit s'étendait déjà. Et il s'est fait ouvrir les portes en cognant du fer de sa lance contre le bronze des colonnes. J'ai eu peur et je me suis sauvée dans la chambre des parfums. Mais, justement, c'était là qu'on l'avait introduit. Mon père bientôt vint le rejoindre ; moi, je m'étais cachée sous un grand trépied où brûlait de l'essence de roses. Télys se tenait debout ; il avait l'air arrogant et décidé d'un homme qui n'a plus rien à redouter de personne. « Vous êtes dénoncé, dit-il, comme ayant acquiescé aux doctrines de Pythagoras ; dans trois jours, il faut que vous ayez quitté le territoire de la Lucanie. » Mon père ne répondit pas ; il attendait sans doute que Télys s'expliquât davantage. Et Télys, le regardant au fond des yeux, poursuivit : « Votre fille Mélissa elle-même s'est fait un jeu de suivre les leçons auxquelles ce prétendu philosophe convie les jeunes filles et les femmes. Quel plaisir y trouvent-elles ? Pensez-vous que ce soit seulement pour écouter de belles paroles ? Pythagoras a réuni autour de lui toute une pléiade de disciples, et l'on dit que les Sybaritaines ne sont pas indifférentes aux charmes

de ces vertueux éphèbes. On assure même que derrière le fameux rideau il se passe des choses inavouables. Mélissa aura trouvé là, sans doute, à satisfaire son goût des choses perverses. » — « Assez ! dit mon père, assez ou je te fais chasser par mes esclaves. Tu es ici chez moi, Téléys ; et, tant que j'y demeurerai, je ne te permettrai pas d'y venir vomir tes insultes. Oui, je quitterai Sybaris et le territoire de la Lucanie. Qui donc consentirait à vivre sous un joug aussi méprisable que le tien ? » Téléys sortit, et j'éclatai en sanglots. Alors mon père me prit sur ses genoux comme lorsque j'étais enfant, et il pleura lui aussi, car Téléys l'avait blessé dans son orgueil et dans son cœur.

Théano avait pâli ; elle voyait se confirmer toutes ses inquiétudes :

— Ainsi, Mélissa, tu es persuadée que Téléys en veut beaucoup à Pythagoras ?

— N'en doute pas, Théano, n'en doute pas ! Et toi-même prends bien garde à sa rancune. Je serais étonnée qu'il eût renoncé si aisément aux mauvais desseins qu'il avait sur toi. Tout lui sera facile, maintenant qu'il est le maître.

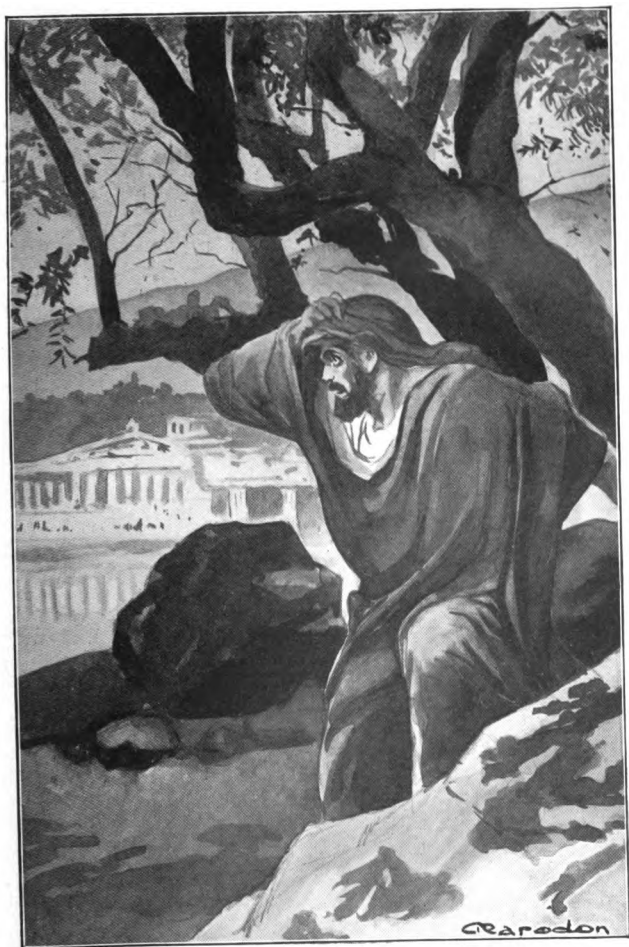
— Pythagoras est plus puissant que lui, murmura Théano à voix basse.

Mais elle était obsédée de pressentiments mauvais. Elle eût voulu se sentir assez de force pour arrêter cette lutte terrible qui se préparait ; elle songeait presque à aller se jeter aux pieds de Télyls pour le supplier de ne pas poursuivre sa rancune sacrilège contre le grand philosophe, le grand Sage, le grand ami de l'Humanité. Puis aussitôt elle rougissait des moyens qu'il lui faudrait employer pour cela, et de ce que Télyls exigerait d'elle sans doute pour prix de cette renonciation. Comme elle le détestait maintenant ! Le baiser qu'il lui avait donné naguère lui brûlait encore les lèvres. Quel autre baiser jamais pourrait effacer cette souillure?... Théano se prenait à trembler, et une crispation lui serrait la gorge, comme si les mains de Télyls se fussent abattues sur elle.

Cependant Mélissa avait rejoint ses parents, et d'autres Sybaritaines venaient saluer la fille de Brontinus. C'était avec le même esprit résigné qu'elles abordaient à Crotone, malgré tout ce qu'elles avaient laissé là-bas de douceurs.

Certes, elles étaient loin de ce détachement des plaisirs profanes que le Maître pratiquait lui-même et que d'ailleurs il ne leur demandait point ; il se contentait d'indiquer la voie, et chacun y marchait selon sa vertu et ses forces. Plusieurs avaient conservé leurs amants qui les avaient suivies dans l'exil et qui, pour leur plaire, avaient acquiescé aux idées du Maître. Tous avaient été englobés dans le même arrêt de proscription. L'air de Crotone était troublé des parfums suaves qui émanaient de tant de faible chair, encore asservie par la volupté. Un étincellement de couleurs brillait à travers les portiques de marbre ; mais c'était comme un soleil couchant sur la mer, dont les rayons vont s'affaiblissant jusqu'à ce qu'ils se perdent, absorbés par la grande nappe des flots.

Myrto, elle, exultait de joie. Théano l'aperçut qui, vêtue d'une longue robe blanche et suivie seulement d'une esclave, avançait à grands pas vers l'Hémicycle. Sa passion de l'absolu se portait sur cet objet nouveau qui était venu s'offrir à elle au moment où elle découvrait le vide caché au fond de toutes les jouis-



N'était-ce pas sa maison qui brû-
lait là-bas?

sances. Elle eût souhaité être conduite jusqu'à l'extrême limite de son zèle. Vivement elle s'était emparée du bras de Théano et lui parlait avec une sorte d'ivresse mystique :

— Ah ! les colombes d'Adônis et les anémones qui s'effeuillent dans le temple de Cora, et l'enchantement des terrasses le soir au-dessus des eaux laiteuses du Crathis ! Tout cela est fini pour nous, Théano ! Le seul désir de la vérité nous possède. Un homme nous a touchées au front et nous a fait oublier tous les autres hommes et aussi toutes nos anciennes inquiétudes. Callicléa, te souviens-tu d'elle et de tout ce qu'elle nous enseignait ? Folies ! Nous étions dans sa main comme des poupées de cire que l'on façonne pour plaire, que l'on habille et que l'on déshabille pour l'unique joie des regards ; elle nous apprenait comment il faut sourire et s'étendre sur la couche nuptiale et se découvrir le sein, et quels parfums il faut se mettre aux aisselles, sous la plante des pieds et aux genoux. Un jour je lui demandai si l'amour sans la volupté était préférable à la volupté sans l'amour : « Il vaut mieux ne pas

aimer, me dit-elle ; une femme garde ainsi toute sa puissance. » Ah ! Théano, l'amour véritable, Pythagoras nous l'a révélé ! Quelle est celle de nous qui ne lui gardera pas une reconnaissance éternelle de ce qu'il a su, à travers nos ornements et nos bijoux d'idoles, discerner un cœur sensible dans notre poitrine ?

— Oui, fit Théano gravement ; et c'est pour cela que Télés lui a voué tant de haine.

Elles approchaient de la maison du philosophe ; la vaste salle à colonnes était ouverte, et les Crotoniates s'y pressaient déjà pour entendre la reconfortante parole. La voix chaude de Pythagoras s'élevait dans le silence : « Gardons-nous, disait-il, d'enfler notre courage au-dessus des forces de la nature. Restons humains. Quel est l'homme assez hardi pour prétendre qu'il peut s'exempter de la souffrance, qu'il peut effacer de son destin la pauvreté, la maladie, la mort ? — et combien moins encore, les maux innombrables qui troublent, à chaque instant, son âme ! Insensés sont ceux qui se laissent aller à un désespoir inutile, et tout aussi insensés ceux qui se vantent de rester indif-

férents devant leurs propres épreuves. Les vrais sages renferment le plaisir ou la peine dans la mesure que la raison accorde à toute chose ; ils acceptent les maux et les biens avec une sérénité égale, sachant que le seul bonheur auquel ils puissent prétendre, c'est la vie, désirable en soi, et telle qu'elle nous a été donnée par les dieux. »

Théano et son amie s'étaient pris la main ; instinctivement elles se serraient l'une à l'autre ; et Théano répétait, sans la comprendre encore tout entière, la philosophique sentence :

« Le bonheur, c'est la vie, désirable en soi, et telle qu'elle a été donnée par les dieux. »

CHAPITRE II

Lysis marchait d'un pas pressé le long de la rive droite de l'Æsaros. Il cherchait Pythagoras, qui était sorti seul ce jour-là. Or, pendant son absence une députation du Conseil des Mille était venue le demander. Il s'agissait d'une décision grave que l'on ne voulait pas prendre sans lui. Et Lysis se hâtait dans l'espoir de trouver le Maître aux endroits que fréquentait de préférence sa méditation.

Il avait déjà parcouru la région des oliviers qui étendaient un rideau épais et gris à l'angle occidental de la ville. Les racines des arbres bossuées et énormes offraient des sièges naturels où Pythagoras aimait à s'asseoir. Mais aujourd'hui il n'était point là. Pas davantage sous les sapins du Mont Clibanos dont les noirs rameaux formaient une voûte épaisse, favorable au recueillement de l'esprit. Le jeune disciple redescendit les rives du fleuve jusqu'à la mer. Là il prit le sentier qui conduisait au promon-

toire Lacinien. Il se souvenait d'être venu quelquefois avec Pythagoras par ce même chemin bordé de labiées sauvages jusqu'au temple d'Héra qui dominait l'horizon. Comme des fleurs aux corolles éclatantes, les paroles du Maître se levaient sur son passage ; elles entr'ouvraient pour lui leur calice et exprimaient encore leur forte et généreuse odeur. Il les retrouvait une à une, telles qu'il les avait respirées et bues dans l'ivresse de ces journées déjà lointaines. Et son cœur se gonflait de joie de ce qu'il possédait un peu de cette substantielle vertu de la Sagesse par quoi toutes les émotions humaines sont assaisonnées d'un arôme incorruptible.

La haute mer aujourd'hui se faisait calme et douce ; à peine entendait-on le bruit de son souffle qui berçait maternellement le rivage ; les sirènes s'étaient endormies. Entre l'élément liquide et la terre, l'accord semblait s'être fait enfin. Lysis prenait plaisir à regarder l'admirable paysage animé par la lumière et tout ruiselant de clartés. Les eaux et les plaines partageaient la même somptueuse splendeur ; elles ne se jalousaient plus, les deux antiques enne-

mies ; elles étalaient la même robe de pourpre et d'or, les mêmes étincelants bijoux. Laquelle était la plus belle de l'Amphitrite glauque à la chevelure d'algues glissantes, ou de la blonde Cérès couronnée de blés et de pampres verts ? Laquelle montrait aux regards une poitrine plus gonflée de vie et des mamelles plus désirables ? Leurs charmes éternels se confondaient en cette minute sous le rayonnement d'un ciel d'azur fluide où galopaient des nuages légers. Lysis les considérait comme deux femmes charnelles et vivantes qui s'offraient au baiser d'un unique époux. Mais il cessa bientôt de penser à elles. Il venait d'apercevoir Pythagoras, assis devant une des hautes colonnes du temple.

Le philosophe était seul. Ou du moins aucun de ses interlocuteurs intimes ne se trouvait à ses côtés. Mais autour de lui toute une pléiade de bêtes familières et charmantes, comme une création nouvellement enfantée, était rassemblée et semblait se complaire à ses discours. Les brebis d'Héra qui paissaient alentour les herbes odoriférantes étaient accourues ; et aussi l'aigle blanc de Crotone, son premier ami, avait quitté

les rocs sourcilleux de la falaise pour venir se poser sur ses genoux ; un jeune taureau à la croupe luisante et qui semblait coulé dans le bronze clair de Sicile se tenait immobile, et le regardait, le mufle passé entre les fûts puissants des colonnes. Un gros chien, gardien des troupeaux sans doute, était couché à ses pieds. Lui souriait et parlait à ces bêtes comme à des personnes dont l'entendement est parfait. Pour chacune il avait des paroles différentes, et à chacune il communiquait le charme magnétique qui était en lui. Qui eût osé railler cette bonté, cette sagesse, penchée sur la nature éternelle, dans ce cadre d'une poétique douceur ? Lysis sentit ses yeux se mouiller de larmes. Il se crut reporté aux âges d'or du monde, quand tout était fraternel. Une âme unique animait alors toutes les créatures, un même souffle divin respirait en elles. Pythagoras, qui se souvenait d'avoir vécu dans ces âges lointains, étendait son amour sur toutes ces existences lumineuses ou obscures, et il enseignait à ses disciples à respecter la vie partout — la vie universelle et sacrée.

Cependant le Maître, ayant à son tour aperçu Lysis, se leva pour aller vers lui. L'aigle blanc s'envola vers les cimes, et les brebis aux toisons immaculées se pressèrent les unes aux autres, et dévalèrent la pente de la montagne.

— Qu'y a-t-il, Lysis ? demanda Pythagoras.

— Le Conseil des Mille attend ton avis, Maître, pour résoudre une question importante.

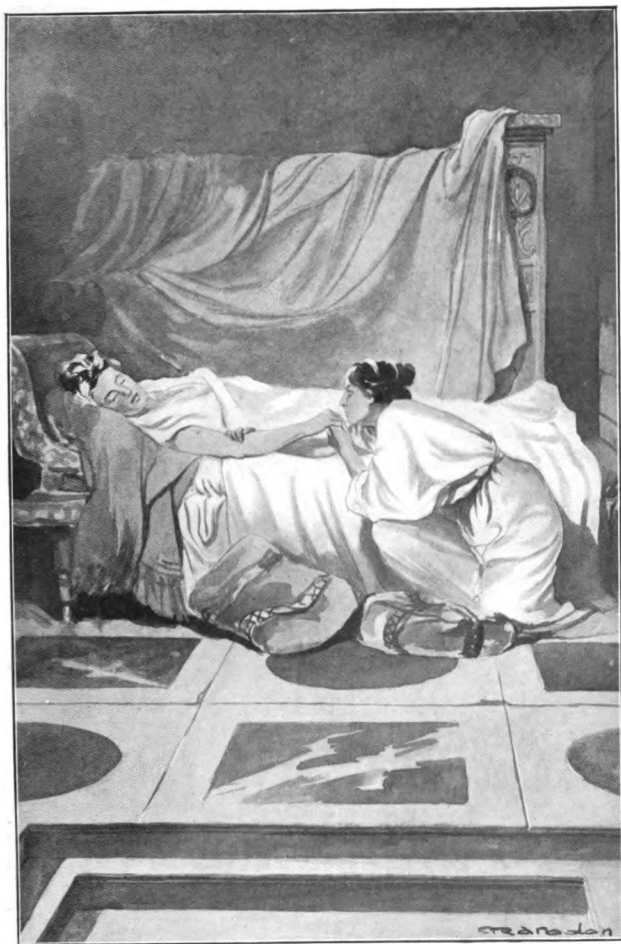
— Je sais de quoi il s'agit, dit Pythagoras. Cylon veut obtenir du Sénat qu'il chasse les proscrits sybarites réfugiés ici, et, d'accord avec lui, Télys demande pour eux l'extradition. Le moment est venu de se prononcer.

— Et c'est à toi que l'on s'adresse ? Oh ! Maître ! Ne crains-tu pas de déchaîner contre toi la haine furieuse des partis ?

— Je ne crains rien, fit le Sage de Samos en souriant. Quand on obéit à la justice, on ne redoute ni les autres, ni soi-même.

Il se retourna ; le jeune taureau à la croupe de bronze paisiblement marchait derrière lui et de son souffle chaud lui caressait par instants l'épaule.

— Vois, reprit encore le Maître, les êtres les



— Oh ! maître, maître, comment
ne t'aimerais-je pas.



plus fougueux deviennent doux quand on sait parler à leur cœur.

Lysis ne répondit point ; il songeait... N'était-ce point le taureau même de Sybaris qui suivait ainsi les traces du Maître ? Le taureau indomptable hier, obéissant aujourd'hui ?... Les disciples de Pythagoras croyaient aux présages ; ils croyaient aussi aux paroles fortuites et aux signes, et que toute destinée est écrite d'avance au livre du Temps.

*
* *

« Ne mange pas de fèves », telle était la formule secrète par laquelle Pythagoras défendait à ses disciples de prendre part aux luttes de la politique. Lui-même, pour la seconde fois, venait de refuser la présidence de ce fameux Conseil des Mille, dont les membres à chaque instant venaient réclamer ses lumières et son appui. L'heure était grave pour le sort des républiques achéennes, et l'exemple de Sybaris menaçait de devenir contagieux. Plus que jamais on avait besoin de faire l'union entre les citoyens et de résister aux commotions aveugles

du parti populaire qui préférait la tyrannie à une liberté sagement réglée.

Tout l'effort de ce parti tendait en ce moment à faire donner satisfaction à Télys ; et Cylon y travaillait, aidé de Ninon, qui, plus que jamais, s'attachait à sa fortune. Leur influence était parvenue à ébranler un certain nombre de membres du Sénat, lesquels penchaient pour bannir de Crotone les exilés, et éviter ainsi des représailles peut-être sanglantes. Télys avait fait connaître hautement que prendre la défense de ces proscrits, c'était se ranger contre lui et contre Sybaris même. Il se déclarait prêt à demander raison de cette offense et à invoquer l'appui des villes du territoire lucanien qui se trouvaient sous sa juridiction. On savait que du jour au lendemain il pouvait mettre trois cent mille hommes sous les armes. On hésitait. On se consultait sans parvenir à trouver une solution. Et l'on décidait de s'en remettre à l'avis de Pythagoras... Lui seul aurait assez d'autorité pour rallier à sa parole puissante tous les suffrages.

Et Pythagoras était venu ; il avait parlé.

Certes, jamais plus belle harangue n'avait été prononcée à la tribune de ce Sénat célèbre, où tant de voix éloquentes avaient défendu les droits imprescriptibles de la justice et de la liberté. Il y était monté sans préparer son discours et pour la première fois il abordait la scène publique. N'était-ce pas ses amis, ses frères, qu'il défendait ? N'était-ce pas sous le prétexte odieux qu'ils avaient adhéré à ses doctrines que Télyls avait chassé de Sybaris ces gens honnêtes, violentant ainsi les consciences et les âmes ? Crotone ne commettrait pas le même crime, elle ne faillirait pas aux lois de l'hospitalité en chassant à son tour les innocents qui étaient venus chercher un refuge dans son sein. Les fureurs de Télyls ? On trouverait le moyen de les calmer ; Pythagoras se faisait fort de leur imposer silence. Il laissait entendre que, dans chaque ville de la Grande Grèce, son système social avait conquis des adeptes. Certes, la paix était le bien le plus désirable, mais à condition qu'on ne l'achetât point au prix de la honte et du déshonneur. Et quelle honte, quel déshonneur plus grand que de manquer à la solidarité

humaine, de se rendre coupable d'une lâcheté qui souillerait à jamais le front de la blanche Crotone ?

Il parlait encore que depuis longtemps les Mille lui avaient obéi dans leur cœur. Quand il eut fini, on se précipita vers lui, on le reconduisit en cortège jusqu'à sa demeure. La cause des exilés était entendue : Crotone désormais serait leur patrie ; ils auraient le titre de citoyens et les mêmes droits que les autres habitants de la ville ; et l'on enverrait à Téllys une ambassade de quarante Crotoniates chargés de lui apporter la décision du Sénat et les motifs qui l'avaient inspirée.

Une fois de plus le Sage de Samos avait triomphé. Mais le lendemain, aux parois extérieures de sa maison, quelque main inhabile et mercenaire, dirigée par Cylon sans doute, avait tracé cette épigraphe injurieuse :

« Pythagoras l'enchanteur qui n'aime pas la vaine gloire et qui affecte un langage grave pour attirer les hommes dans ses filets. »

CHAPITRE III

Philippe était du nombre des personnages importants choisis par le Sénat pour aller faire entendre raison à Téllys. Le fiancé de Théano était parti un matin dans une longue galère qui portait à sa poupe l'aigle blanc de Crotoné et à sa proue la figure étincelante d'Héra ; et Bron-tinus l'avait accompagné jusqu'au rivage, inquiet de le voir s'éloigner dans des circonstances aussi difficiles.

Théano, de son côté, n'était pas moins perplexe. Elle avait vu monter l'orage, et ce qu'elle savait de Téllys, de sa bassesse morale, de ses rancunes perfides, n'était pas fait pour la rassurer. Elle redoutait tout de lui, et surtout que sa vengeance ne remontât jusqu'à Pythagoras. Mais à qui pouvait-elle confier son tourment ? Nul être au monde ne savait le drame secret qui se jouait dans son âme. Pythagoras, Philippe, Téllys, ces trois êtres étaient les protago-

nistes de ce drame terrible dont le dénouement restait enfermé aux mains du destin. Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, elle connaîtrait toute l'étendue de son malheur. En attendant, elle demeurait confinée dans sa chambre ; elle n'osait même pas se laisser voir dans la ville, de crainte que Mélissa, Myrto, ou quelque autre de ses anciennes compagnes ne l'interrogeât et ne découvrit le véritable motif de ses angoisses, et la place immense que Pythagoras tenait dans sa vie.

Pourtant elle ne voulait pas se désoler tout à fait. Peut-être Télyls accepterait-il les raisons que sagement les ambassadeurs de Crotone allaient lui exposer ; peut-être redouterait-il de jeter à la face l'une de l'autre les deux cités depuis si longtemps rivales, mais qui toujours avaient gardé une apparence de fraternité. Philippe, avant de partir, semblait plein d'espoir ; il avait foi dans le triomphe des idées de Pythagoras. Il avait promis à Brontinus de lui envoyer un message aussitôt que la députation aurait été reçue à Sybaris. Comme ce message tardait à venir ! Que se passait-il là-bas, dans

la ville indolente et luxurieuse où, pendant les années de son adolescence, Théano avait rêvé de l'amour ? C'était là qu'elle avait connu Philippe ; c'était là que Brontinus les avait fiancés et que s'étaient formés entre eux les nœuds d'une affection solide et pure. En ce moment, elle se sentait émue en pensant à lui. Une impatience la prenait ; elle eût voulu courir elle-même jusque-là par les doux chemins bordés de réglisses dont les fleurs violettes embaumaient l'air d'une odeur de sucre et de miel...

*

* *

Philippe avait-il entendu de loin son désir ? Le soir du second jour, un de ces jeunes éphèbes blonds aux traits de femme qui se tenaient sur la place d'Adônis devant le temple de Cora, accourait à Crotoné et demandait à parler à la fille de Brontinus. Théano était seule à la maison ; l'enfant, disait-il, venait de la part de Philippe qui avait une communication secrète à lui faire. Il fallait qu'elle le suivît en hâte.

Malgré l'heure tardive, Théano n'hésita point ;

elle fit atteler ses mules et monta joyeusement dans son char. Enfin, elle allait apprendre quelque chose, et sortir de ce silence qui pesait si lourdement sur elle ! Le long de la route elle essaya d'interroger de nouveau l'éphèbe ; mais il ne savait rien de plus ; il était retombé dans un mutisme complet. Théano sentait augmenter sa hâte d'arriver au but ; ses mules fringantes dévoraient l'espace ; la vision rose de Sybaris, les jardins suspendus au-dessus du fleuve, la coulée laiteuse du Crathis caressé par les flammes du couchant, tout cela était déjà dans ses yeux. Sur un signe de l'éphèbe, le char s'arrêta devant le palais du tyran, où les ambassadeurs crotoniates étaient logés. Et Théano descendit, gagna une salle obscure.

Le cœur lui battait maintenant. Elle s'étonnait de ne pas voir arriver Philippe ; elle réfléchissait sur ce qu'il pouvait avoir de si urgent à lui dire. L'éphèbe blond avait disparu. Le silence était complet autour d'elle. Bien que peu craintive habituellement, elle sentait la peur l'envahir. Serait-ce un piège qui lui avait été tendu ? Serait-ce Téllys qui aurait usé de ce sub-

terfuge ?... Elle n'osait pas en imaginer davantage, et se tenait immobile dans l'ombre où ses yeux distinguaient peu à peu chaque objet. La salle était d'un luxe inouï, toute lambrissée d'étoffes d'Orient et de dorures. Des sièges étaient taillés dans l'or massif, et des colonnes de bronze, légères comme de jeunes arbustes, étaient toutes fleuries de pampres et de liserons entr'ouverts. Un velum de soie rouge, tendu au fond, protégeait une sorte de lit qui ressemblait à un autel. Théano poussa un cri ; elle venait seulement à cette minute d'apercevoir Tély, couché sous ce dais de pourpre claire, et qui de la main lui faisait signe d'approcher.

D'abord elle voulut fuir ; mais elle comprit vite qu'elle se heurterait à une consigne infranchissable. Le jeune tyran avait dû prendre ses précautions afin de l'empêcher de se dérober à lui. Puisqu'il avait eu recours au mensonge et à la ruse pour l'amener jusque-là, il ne reculerait devant aucune autre lâcheté sans doute. Mieux valait essayer de lui résister face à face. Théano surmonta son mépris ; elle s'approcha de la couche parfumée de Tély :

— Quelle bassesse attends-tu de moi ? demanda-t-elle.

Il s'était soulevé sur un coude et la regardait avec cet air luxurieux et aigu dont il lacérait toutes les femmes qui n'avaient pas encore satisfait à son désir. Et déjà il tendait le bras pour l'attirer plus près au bord de la couche ; mais elle se raidit, lui opposa la force de ses nerfs montés à leur comble. Alors il s'expliqua ; un sourire ironique flottait à ses lèvres :

— Ecoute-moi bien, Théano ; c'est la dernière tentative que je fais auprès de toi. Ne t'effarouche pas, je t'en prie ; je ne te prendrai pas contre ton gré. Si j'avais voulu te posséder ainsi, je n'aurais pas attendu si longtemps. Mais j'estime que la volupté ne se complait pas à ces façons fatigantes et brutales, bonnes pour des esclaves en rut ou pour des mercenaires qui ne peuvent pas payer leurs débauches. Je te veux complaisante et docile dans ma couche. Une nuit seulement et tu seras libre. Le prix de cette faveur est assez beau : la vie des quarante Crotoniates que je tiens enfermés dans ce palais. Si tu refuses, demain je les ferai massa-

crer en masse et leurs cadavres seront jetés aux chiens en dehors des portes de la ville. Décide-toi. Le sort de ces hommes est entre tes mains.

Théano écoutait, les prunelles dilatées, la bouche tremblante. C'était pire que tout ce qu'elle avait prévu, et la cruauté de Télys dépassait la mesure de sa raison. Était-il possible que ce voluptueux efféminé, étendu sur cette couche de soie et d'or, eût pu concevoir un dessein aussi farouche ? Certes, sa vengeance était combinée à souhait et il devait en goûter toute la saveur. Il attendait qu'elle répondit, et toujours il la considérait de la tête aux pieds, comme s'il l'eût vue nue sous ses voiles. Elle se révolta, éclata tout à coup en pleurs :

— Ce n'est pas vrai, ce que tu me dis ; c'est pour m'obliger à te céder plus vite ? Tu ne peux pas avoir la pensée de faire massacrer quarante innocents, de sacrifier quarante vies humaines parce que je refuse de t'appartenir !

— Préfères-tu que je n'en fasse tuer qu'un ? Alors je choisirai Philippe. Il est le plus jeune, et cela tombera à merveille. Mais hâte-toi,

Théano. L'heure passe. Je t'ai attendue pour souper, cette nuit, avec toi.

Sa voix se fit insinuante et persuasive :

— Il serait doux de vider ensemble les coupes avant de mêler nos lèvres pour le baiser. Songes-y. Ne m'as-tu pas déjà accordé ta bouche ? Son arôme est resté attaché à ma gorge, et cette fois je te veux boire tout entière. Théano, ne sois pas stupide et insensible. Quelle raison t'empêche de t'unir à moi ? Suis-je un vieillard ou un infirme dont le contact te répugne ? Vois, je suis jeune et beau autant que Philippe, autant que tous ceux qui se cherchent et s'étreignent dans l'amour.

Il avait repoussé la courtine de pourpre et, sous la longue tunique transparente qui le vêlait, il se montrait à elle dans sa vigueur mâle que tant de folles débauches n'avaient pas flétrie encore. Une odeur amollissante montait de ses membres frottés chaque jour d'onguent et de nard. Théano se recula, outragée.

— Ouvre-moi la porte ! Laisse-moi sortir ! hurla-t-elle.



L'angoisse, une minute, étreint
le cœur de l'athlète.

THE NEW
LIBRARY

— Comme il te plaira, dit Télys. Je vais te faire accompagner par mes Scythes.

Il frappa dans ses mains, et, s'étant retourné sur sa couche, il cessa de prendre garde à elle, tandis que deux esclaves, habitués aux caprices de leur maître, la reconduisaient avec des gestes de déférence jusqu'à son char attelé de mules qui l'attendait devant la porte du palais.

*
* *

Dehors, Théano crut que la raison lui échappait. Ainsi Philippe, à cause d'elle, subirait le sort le plus affreux ; il serait victime de l'odieuse machination de Télys. Avant que le jour parût, il aurait cessé de vivre.

Qu'allait-elle faire maintenant ? Rentrer à Crotone ? Prévenir le Conseil des Mille ? Essayer de retarder la vengeance du tyran ? Tout cela, elle le comprenait, était impossible. C'était tout de suite, à Sybaris même, qu'il fallait agir. Mais quel moyen avait-elle de sauver Philippe ?

Longtemps elle erra dans la ville, sa calyptra rabattue sur son visage. Elle allait à pied, ayant laissé son char devant les terrasses, et espérant

confusément trouver sur sa route une occasion, une aide favorable, inattendue... Il faisait nuit, mais les lanternes multicolores accrochées aux pentes des toits en auvent projetaient sur le sol des flammes rouges, jaunes et violettes. Les passants, enveloppés dans ces lueurs, semblaient descendre d'un monde inconnu ; ils se hâtaient de gagner les endroits de plaisir, les jardins illuminés ou les demeures étroitement closes en lesquelles, jusqu'au matin, on s'engourdissait dans les délices. De tous côtés, suaves et lentes, des musiques traînaient dans l'air ; le bruit perpétuel des fontaines où l'eau parfumée coulait d'un jet égal dans les vasques semblait un appel de flûte aux lèvres étroites du dieu Pan ; et le roucoulement des colombes blotties au petit bois des frênes remplissait la nuit d'une plainte amoureuse et sensuelle comme le désir.

Théano marchait au hasard ; en vérité, elle ignorait ce qu'elle allait entreprendre, ni comment déjouer la cruauté du destin ; de tous ces êtres qu'elle rencontrait, pas un ne pouvait la servir ; pas un ne s'était détourné pour écouter les sanglots qu'elle refoulait dans sa poitrine ;

elle passait au milieu des gens en fête, pareille à la Muse voilée de la Douleur ; les autres, des cigales d'or dans les cheveux et du fard rutilant aux lèvres, riaient à la vie ; — mais elle, c'était la mort qu'elle portait dans son âme ; c'étaient des visions de massacre et de deuil qui s'évoquaient devant ses yeux à travers les voluptés de la vie.

Elle s'était engagée dans une ruelle plus sombre où une lanterne unique mettait un reflet incertain ; et puisque là il n'y avait personne, puisque nul ne pouvait l'entendre, elle se laissa aller à gémir, elle donna un libre cours à ses sanglots. Un remords lui venait de ne pas avoir sauvé Philippe, même au prix de son déshonneur ; tant de femmes, tant de jeunes filles bien nées comme elle, avaient des amants pour le plaisir, pour la distraction d'une heure... Cela paraissait si simple, si peu de chose dans cette Sybaris vicieuse et légère de se donner et de se reprendre au gré d'un caprice ! — Et elle, dans l'alternative affreuse où elle se trouvait, elle avait fermé ses lèvres, elle avait refusé sa chair... comme si une sorte d'empreinte reli-

gieuse s'y attachait qui la rendait inviolable et sacrée... Ah ! elle savait bien pourquoi elle avait éprouvé devant Télés un tel dégoût, une telle haine !... Elle était toute secouée encore de ce frisson de fureur qui l'avait saisie en sa présence ; et elle gémissait, elle se tordait les mains de douleur ; — elle frappait du talon les dalles, comme pour y faire rentrer la vision du tyran impudique dressé sur sa couche et s'offrant nu à ses regards...

Une tache de pourpre, un cercle d'or dans des cheveux bruns, n'était-ce pas Glinis qui dévalait dans la ruelle obscure ? Glinis, la petite joueuse de flûte de Tarente ? Elle seule avait cette démarche pressée et souple, ce corps aigu d'androgynisme, ces cheveux bouclés et courts pareils à ceux d'un éphebe. Théano se hâta vers elle ; un espoir qu'elle ne définissait pas encore venait d'entrer dans son âme, comme une lueur qui vacille dans les ténèbres ; elle l'appela deux fois par son nom :

— Glinis ! Glinis ! Est-ce toi ?

L'enfant releva le front ; deux yeux lumineux brillèrent dans l'ombre.

— Oui, c'est moi. Et toi, je te reconnais bien aussi. N'es-tu pas Théano, la fille de Brontinus ?

Penchées l'une sur l'autre, elles se regardaient avec émoi. Théano avait relevé son voile. Elle avait pris les mains de Glinis ; elle les tenait emprisonnées dans les siennes :

— Oh ! Glinis, c'est un dieu clément qui t'envoie. Ecoute ! Tu peux, en me prêtant ton secours à l'heure même, me sortir d'une détresse épouvantable... Et je t'aimerai tant si tu fais cela ! Je te donnerai tout ce que tu peux désirer de bon !

Maintenant, Théano avait saisi Glinis aux épaules ; elle lui parlait à voix basse ; et Glinis gardait ses yeux noirs fixés sur elle avec une expression indéfinissable d'orgueil et de joie. Quand Théano eut achevé sa confidence, la petite Tarentine disparut en courant vers le palais de Télus ; sa robe de pourpre se collait à ses hanches étroites et ses cheveux bouclés, où lui-sait un cercle d'or, s'enflaient autour de son cou comme des grappes de raisin lourd.

CHAPITRE IV

A Crotone, on attendait le retour des quarante envoyés du Sénat. Les inquiétudes étaient vives. On se méfiait de Télys. Quel accueil aurait-il réservé à ces ambassadeurs chargés de lui porter des paroles de conciliation et de paix ? S'il les recevait mal, c'était la guerre, la guerre dans une cité dont le commerce était la principale richesse, la fortune publique compromise, l'équilibre de la vie sociale interrompu... Un malaise général étreignait les poitrines... Autour de l'Hémicycle des Muses, un silence glacial régnait.

Le troisième jour au matin, le peuple se rendit en masse vers le port pour voir revenir les barques. Mais la vaste mer était vide, et du côté intérieur du golfe aucune voile n'était signalée. Cette aube claire élargissait toutes choses et semblait éloigner les contours de l'horizon. Un ciel impalpable, changeant et fluide,

tantait le vol des oiseaux légers qui s'y précipitaient, les ailes ouvertes, comme à un abîme. Il faisait si doux, si tendre, que la confiance renaissait dans les cœurs. Théano elle-même, malgré le redoutable secret qu'elle portait dans son sein, se laissait aller à l'espoir.

A chaque minute, d'autres groupes venaient grossir ceux qui étaient là. On causait à voix basse. Les riches et les pauvres se mêlaient, et la tunique brune des artisans coudeyait le manteau frangé des nobles. Alcisthène, au milieu d'un cercle de jeunes hommes, donnait les raisons pour lesquelles les Sybarites refuseraient de jamais prendre les armes contre Crotona, et comment Télés, malgré l'arrogance de son attitude, se garderait d'en arriver à une provocation directe. Les quarante Crotoniates allaient revenir, apportant l'assurance que tout conflit avait cessé entre les deux villes, et le Conseil des Mille, qui les attendait sur l'Agora, derrière l'Hémicycle des Muses, avec les Archontes, n'aurait qu'à se féliciter d'avoir obéi aux inspirations de Pythagoras.

Pourtant on s'étonnait de ne rien apercevoir

encore ; le soleil illuminait la mer, et la rade se peuplait de navires ; mais aucun ne ramenait les voyageurs ; peut-être avaient-ils pris la route de terre et étaient-ils déjà réunis sur l'Agora, tandis qu'on les guettait dans le port ? Télyls ne pouvait les garder indéfiniment à sa discrétion. Eux-mêmes devaient être pressés de revenir, leur mission remplie, et de reprendre le cours de leur vie brusquement interrompu ; presque tous étaient mariés et avaient laissé à Crotone leurs femmes et leurs enfants. Que signifiait ce retard, et pourquoi n'avaient-ils pas rejoint leurs foyers ?... L'anxiété commençait à étreindre de nouveau les cœurs... Tout à coup on vit arriver Ninon et Cylon, les bras étendus, leur toge rouge flottant comme un drapeau derrière leurs épaules ; ils couraient le long du môle en faisant des gestes de désespoir et en semant sur leur chemin l'affreuse nouvelle : les ambassadeurs étaient massacrés ; Télyls les avait fait tuer, en représailles du refus qu'ils avaient été chargés de lui apporter, et leurs cadavres avaient été jetés aux chiens au delà des rives du Crathis... A qui incombait la res-

ponsabilité d'un tel acte ? Au Conseil des Mille, à la prétendue sagesse de Pythagoras, qui, pour garder les Sybarites exilés, n'avait pas craint de compromettre les intérêts les plus précieux de la ville. Qu'allait faire le peuple maintenant ? Subirait-il plus longtemps l'influence d'un étranger, et qu'un philosophe venu de Samos lui imposât des lois et une direction politique ? Pythagoras devait être mis en jugement devant la justice du peuple ; il avait conspiré, c'était certain, il n'était venu que pour cela à Crotoné : tout le prouvait, jusqu'à ce fameux Synédriion dont les membres, sous prétexte de s'aider fraternellement, posaient en secret les bases d'une tyrannie formidable.

Ces discours, Cylon et Ninon les répandaient à torrents brûlants parmi les groupes affolés. Quand ils eurent à tous insufflé leur colère, ils reprirent le chemin de l'Agora ; la foule s'écrasait à leur suite. Devant l'Hémicycle des Muses, Cylon se détacha seul pour aller parler aux Archontes ; il voulait que tout le mérite lui revint d'avoir fait échec à l'influence occulte de Pythagoras ; puis il se souvenait du jour où,

honteusement, il avait été chassé de la secte et rayé du nombre des adeptes que le Maître initiait à ses doctrines : « Cylon est mort, pleurons-le ; pleurons notre frère qui a cessé de vivre... » — Cylon ressuscitait aujourd'hui ; et, venimeux, plein de la haine accumulée en lui depuis sa disgrâce, il se dressait contre celui qui, le premier, avait découvert toute la noirceur de son âme.

*

* *

Le Conseil des Mille avait refusé de livrer Pythagoras à la justice du peuple ; il le couvrait, comme il avait couvert les Sybarites réfugiés dans l'enceinte de la cité. Mais le peuple, secoué de fureur, voulait absolument sa victime. Il avait oublié en un instant l'enthousiasme des jours anciens et son grand amour du Sage de Samos, quand, devant le portique des Muses, il se ruait à lui, innombrable, pour toucher l'ourlet de son manteau blanc.

A cette heure, Cylon et Ninon le dominaient. Ninon, sorti lui-même des classes les plus serviles, avait conservé sur elles un ascendant considé-

rable ; il était vraiment le chef de ce parti populaire qui, par brusques sursauts, se réveillait avec l'appétit d'un fauve, la gueule ouverte, les dents menaçantes. Il parlait à ces hommes leur langage ; il avait les mêmes gestes emportés, les mêmes élans sauvages et rudes. Tandis que Cylon, guidé par ses desseins ambitieux, travestissait sans cesse sa pensée et son cœur, lui, c'était naturellement qu'il revendiquait les droits de ses proches, et qu'à travers l'Agora vaste et sonore il hurlait, tel un chien à la lune, devant un Sénat inflexible. Les cheveux courts, les bras velus, la voix rauque, il était un merveilleux excitateur de la foule. On redoutait Cylon, on n'eût osé le traiter comme un égal ; mais Ninon, c'était l'âme même du peuple, son sang révolté, sa chair pantelante ; et on le suivait avec la force aveugle de l'instinct, on obéissait à l'ordre de son index violemment tendu.

Se frayant un chemin jusqu'à lui, Cylon lui avait dit quelques mots à voix basse ; et Ninon maintenant faisait refouler la masse docile, l'emportait à une direction nouvelle :

— On nous refuse Pythagoras ! Allons le prendre ! Le peuple se fera justice lui-même !

Des clameurs montaient sous le ciel chargé de vapeurs rougeâtres. Déjà le crépuscule naissait. Cette journée s'était passée tout entière en allées et venues à travers les places publiques ; il fallait en finir et donner un aliment à tant de passions déchaînées. Cylon et Ninon poussaient les insurgés vers la demeure de Pythagoras. Toutes les issues en étaient closes ; on frappa à coups redoublés ; on appela plusieurs fois à voix haute. Mais le silence était complet et rien ne bougeait au dedans, comme si toutes les salles eussent été vides. Pourtant il devait être là, le Maître entouré de ses disciples ; il avait eu certainement connaissance de l'émeute qui avait éclaté tout à coup, et sans doute se cachait-il au coin le plus secret de sa demeure. On voulut forcer les portes ; des jeunes gens se précipitèrent, les épaules en avant, sans parvenir à ébranler le bronze des colonnes ; la maison de l'athlète Milon était solide ; elle semblait bâtie pour l'éternité.

Alors la voix de Ninon résonna de nouveau, dominant le vacarme :

— Courage, mes enfants, à l'œuvre ! Si nous ne pouvons l'avoir vivant, nous l'aurons mort !

Ils comprirent... Là-bas, le couchant tout en flammes leur suggérait le seul moyen efficace et cruel qu'ils eussent de triompher. Les cris cessèrent. On n'entendit plus que les respirations haletantes, les pas incertains et lourds. Puis un crépitement éclata soudain ; d'autres flammes montèrent sous le ciel sinistre ; la blanche Crotone fut éclaboussée de rayons ; comme une torche immense, l'ancienne maison de l'athlète, le célèbre institut de Pythagoras, brûlait éperdument dans la nuit...

*

* *

De la falaise lacinienne, Milon, qui sortait du temple d'Héra, avait vu l'incendie rouge barrer le ciel. N'était-ce pas sa maison qui brûlait là-bas, la maison où le philosophe et ses disciples se recueillaient dans la méditation des causes et dans l'étude de la vérité ? Mais qui donc aurait osé y jeter la première étincelle ? Peut-être était-

ce un accident, un hasard malencontreux et terrible ?...

L'ancien athlète avait retrouvé toute sa vigueur. En deux bonds, il avait dévalé la colline ; ses muscles lui obéissaient comme lorsqu'il avait vingt ans et que dans le stade glorieux d'Olympie il disputait le prix de la course à ses rivaux. A mesure qu'il avançait, la conviction se faisait dans son esprit : c'était bien l'institut de Pythagoras qui était en feu ; il distinguait le fronton en triangle orné de statues que des ondes brasillantes dévoraient déjà. La foule massée autour poussait des clameurs formidables. Milon, de ses coudes puissants, l'écarta. Nul obstacle n'existait. Il fallait parvenir jusqu'à ceux qui étaient là, enfermés dans le cercle maudit des flammes, étouffés déjà à moitié peut-être par les fumées nauséabondes et épaisses. La vision du Sage de Samos enseveli dans sa robe blanche, le front sur les dalles, torturait le cœur robuste de l'athlète. Il l'aimait comme un frère divin, il eût donné mille fois sa vie pour le sauver. Dans la vaste salle où le Maître faisait ses conférences publiques, les co-

lonnes, comme des arbres couchés, étaient étendues à terre ; on les apercevait du dehors, striées de raies étincelantes, enveloppées de spirales embrasées. Un immense foyer séparait les incendiés de la multitude, rendait, semblait-il, toute tentative de sauvetage impossible. Mais le vieil athlète ne se rebuta point ; à gauche, deux autres colonnes restées debout encadraient un portique étroit ; il s'y précipita, certain de se faire par là un passage. Jadis rien ne lui résistait ; cette fois encore, dans un effort suprême, la matière inerte devait lui obéir. Le bronze, le marbre, la pierre, qu'est-ce que cela devant la volonté accumulée dans sa poitrine ? Milon le savait. Désespérément il secouait les colonnes de ses mains énormes ; la sueur coulait le long de ses reins ; à ses tempes ses veines se gonflaient, pareilles à des cordes tendues. La lutte silencieuse, héroïque, se prolongea quelques minutes ; puis un craquement effroyable retentit ; le portique s'était entr'ouvert et par cette brèche étroite on allait pouvoir porter secours aux incendiés.

*

* *

Pythagoras n'était pas mort ; il était évanoui seulement, et Milon l'avait chargé sur ses épaules ; mais une autre inquiétude agitait maintenant l'athlète ; où donc allait-il déposer son précieux fardeau ? Il fallait une hospitalité sûre, puisque la conspiration était déchaînée, et que les gens que l'on croyait acquis la veille aux idées du Maître devenaient suspects aujourd'hui. Milon hésitait. L'émotion brisait ses membres ; son cœur battait convulsivement. Dans un grand désordre, la foule amassée tout à l'heure s'était dispersée. Les ténèbres couvraient la ville. Seule, la maison trouée et vide, qui achevait lentement de se consumer, formait un brasier rouge au fond de ce quartier désert.

Milon, après avoir hésité quelque temps, se décida à aller frapper à la demeure de Brontinus. Le médecin illustre veillait sans doute ; une faible lueur filtrait à travers les vitres de mica de la façade. Les fresques peintes entre les fenêtres laissaient deviner les formes vagues des

personnages vêtus de nuances brillantes. Au premier appel de l'athlète, la porte s'ouvrit — et ce fut Théano qui parut, toute blanche, ses cheveux dénoués flottant en lourdes ondes autour de son cou. Brontinus ne se trouvait pas là ; il s'était rendu à Sybaris pour essayer d'avoir des détails sur le sort de Philippe. La jeune fille était seule et les serviteurs s'étaient endormis. En apercevant Pythagoras couché sur les épaules de l'athlète, elle poussa un long cri. Qu'y avait-il ? Quel nouveau malheur était arrivé ? N'était-ce pas assez de tant de sang versé là-bas ?

• Vite elle introduisit les deux hommes dans la chambre de Brontinus, et sur le lit tendu d'un drap d'or le Sage de Samos fut déposé.

Il n'avait pas encore repris connaissance. Cependant il respirait doucement, comme s'il n'avait été qu'endormi. Théano n'écoutait qu'à demi les explications que lui donnait l'athlète. Elle oubliait tout, puisque Pythagoras était là, puisque, penchée sur lui, elle buvait son souffle et son âme. Quel destin miraculeux l'avait amené jusque dans la demeure de Brontinus, dont jamais encore il n'avait passé le seuil ! Il était là, offert

pour ainsi dire à son amour, à ses caresses, et tellement immobile qu'elle pouvait à son gré l'enfermer dans ses bras et le couvrir de ses baisers et de ses larmes. Mais elle n'éprouvait pas le désir de se rapprocher de lui davantage; elle eût craint de ne pouvoir supporter ce trop grand excès de bonheur; et elle restait agenouillée devant lui, n'osant faire un mouvement, de peur de déranger son sommeil.

Car certainement Pythagoras devait dormir. Les couleurs de la vie étaient revenues sur son visage; un sourire d'un calme infini soulevait les coins de sa bouche. Milon le contemplait, dans le ravissement d'avoir sauvé cette existence qui, à elle seule, valait plus que toutes les autres, comme une pièce d'or pur vaut mille fois le grossier billon. Quand son inquiétude se fut entièrement dissipée, il sortit pour retourner au lieu du sinistre. Alors Pythagoras souleva lentement les paupières. Peu à peu le souvenir de ce qui s'était passé revenait à son esprit. Théano sentit ses prunelles lumineuses se fixer sur elle. Il souriait, la voyant toute baignée dans ses

larmes et enroulée dans la soie brune de sa chevelure.

— Tu m'aimes donc bien ? murmura-t-il.

Elle tressaillit.

— Oh ! Maître ! maître ! Comment ne t'aimerais-je pas ? C'est toi qui as ouvert mes yeux à la lumière ; c'est toi qui as initié mon esprit à la connaissance de la vérité. Je t'aime plus que le soleil qui me réchauffe, plus que l'air que je respire.

Elle lui avait pris les mains et les portait ardemment à ses lèvres.

— Eloigne-toi, dit Pythagoras doucement. J'ai besoin maintenant de rester seul.

Pourquoi la renvoyait-il ? Craignait-il la trop grande vivacité de sa tendresse ? Ou bien, troublé lui-même, voulait-il lui cacher son émotion ? Elle obéit, s'éloigna d'un pas léger ; mais, avant de sortir, elle se retourna. Pythagoras avait quitté la couche de Brontinus, et, debout, les bras étendus, il semblait prier les dieux invisibles. La lampe qui brûlait sur un haut trépied derrière lui mettait une auréole à son front, et son visage — si jeune encore ! — était tout traversé de clartés.

CHAPITRE V

Rentrée dans sa chambre, Théano ne songea pas à dormir ; elle sentait que d'autres événements s'élaboraient, dont tout son destin allait dépendre. Elle guettait le retour de Brontinus. Quelles nouvelles allait-il lui rapporter de Philippe ? Glinis aurait-elle réussi à le rejoindre dans le palais du tyran, et à le prévenir de ce qui l'attendait ?... Ces pensées se mélangeaient dans l'esprit passionné de Théano, mais sans cesse une pensée plus agile, comme un oiseau qui fend la nue, la reportait au chevet de Pythagoras, enfermé si près d'elle dans l'autre partie de la maison ! Elle ne pouvait se défendre, au milieu de tant d'angoisse, de ressentir une joie singulière, une ivresse qui la gagnait toute ; il lui semblait qu'une aube nouvelle s'était levée dans sa vie.

Pourtant elle redoutait ce jour qui allait naî-

tre ; elle n'osait plus regarder au dehors, dans la crainte d'apercevoir Brontinus, le visage défait, et lui envoyant de loin des signes manifestes de deuil. Et si Philippe avait survécu, s'il avait par miracle échappé au massacre des quarante Crotoniates, quelle raison aurait-elle de retarder leur union depuis si longtemps projetée et à laquelle plus rien ne pouvait s'opposer désormais ? Théano frémissait et souhaitait elle-même de mourir. Oui, elle était décidée à mourir, plutôt que de se laisser épouser par Philippe, puisque son cœur ne lui appartenait plus ; — et sa pensée ailée s'envolait encore vers l'hôte bien-aimé de cette demeure. Elle se retrouvait agenouillée devant lui, couvrant ses mains de baisers ardents, le tenant tout entier enchaîné à elle par la force de son amour. Cette minute avait achevé de déterminer sa volonté ; quelles que fussent les péripéties de l'avenir, elle resterait libre de disposer d'elle-même, et nul ne posséderait ses lèvres qui s'étaient posées sur les mains pures de Pythagoras.

Mais lui, quels étaient ses sentiments pour elle ? Comment la voyait-il dans l'intimité de

son cœur ? Si indulgent, si paternel à toutes les créatures, éprouvait-il pour celle-ci une tendresse particulière, un penchant plus naturel et plus doux ?... Il ne le lui avait jamais laissé voir. Jamais il n'avait abandonné, dans ses entretiens avec elle, cette noblesse tranquille qui mettait entre lui et le reste de l'humanité une barrière infranchissable. Était-ce de la pitié qu'il éprouvait pour sa jeunesse, pour sa beauté virginale, quand, la voyant tout éplorée et prosternée devant lui, il lui souriait doucement et la couvrait d'un regard qui la faisait frémir toute ? Théano se demandait cela. Et elle rougissait presque de l'audace de son esprit ; elle éprouvait des remords délicieux et subtils ; elle se laissait aller à rêver de Pythagoras comme s'il eût été Philippe, et que dans une entente secrète ils eussent tous deux consenti l'amour...

*

* *

Comme le jour commençait à poindre, Théano sortit de sa chambre et descendit dans l'atrium de la maison ; elle ne pouvait plus contenir le tourment indicible qui la dévorait ; les servi-

teurs, levés déjà, allaient et venaient dans les salles ; sans faire de bruit, ils rangeaient les poteries rares, les figurines précieuses. Brontinus avait conservé à Crotone tout le luxe qu'il étalait à Sybaris ; mais, ici, dans le cadre plus austère de la demeure, ces objets prenaient une signification différente, semblaient comme relégués au second plan ; et ce qui dominait c'était une haute statue du Silence, un doigt sur les lèvres, que Pythagoras lui-même avait offerte au médecin illustre.

La rue était presque déserte et toute noyée de sommeil. De loin en loin, un char passait, attelé de mules, chargé de légumes et de fruits. Les beaux jardins qui côtoyaient l'Æsaros au delà des murs envoyaient ainsi chaque matin à la ville leurs produits encore mouillés de rosée ; des femmes, une corbeille au sommet du front, glissaient d'un pas rythmé sur la chaussée pavée de dalles oblongues. Il faisait doux ; l'incendie de la veille avait laissé dans l'atmosphère un parfum de choses brûlées, et l'air semblait cuit, comme le vin de Lemnos ou de Thase. Théano laissa ces arômes entrer lentement dans sa

gorge ; elle s'assit auprès de la porte dont l'un des vantaux était ouvert.

Qui allait-elle voir apparaître ? Serait-ce Brontinus ? ou Philippe ? ou simplement Milon revenant prendre des nouvelles de Pythagoras ? Elle n'osait plus rien présager ; les minutes lui semblaient des siècles. Au bout d'un instant, elle se leva, se tint debout sous l'arcade ; et, débouchant d'une rue voisine, elle aperçut Glinis qui, les yeux levés, errait d'un seuil à l'autre, dans l'inquiétude visible d'avoir perdu son chemin. Mais déjà l'enfant l'avait reconnue, bondissait vers elle.

— Oh ! Théano ! c'est moi. C'est Glinis qui vient chercher sa récompense !

Elle parlait d'une voix passionnée et violente qui surprit la fille de Brontinus. Théano, cependant, avant de répondre, voulut tout savoir de son sort :

— Philippe ? interrogea-t-elle.

— Sauvé ! Il est sauvé ! Je suis parvenue à le rejoindre ; je l'ai emmené secrètement du palais. Il était temps. Tély, quelques moments



Milon, écoute-moi, ie_t'en con-
jure.

1852
A

après, faisait saisir les autres envoyés crotoniates, qui tous ont été massacrés.

Il y eut un silence ; puis Glinis reprit avec douceur :

— Ceci se passait l'avant-dernière nuit. Celle qui vient de s'écouler a vu des choses plus effrayantes encore : à l'heure où les ténèbres étaient le plus épaisses, la Déesse Cora est sortie de son temple et s'est avancée jusqu'au milieu de la place, où elle a vomi une bile aussi noire que ma chevelure ; à la même minute, une source de sang jaillissait dans le sanctuaire. Tout le monde a vu là les signes d'un malheur public, et Télyls lui-même, paraît-il, en est effrayé.

Cependant Théano ne répondit pas ; les yeux perdus dans le vague, elle ne semblait même plus faire attention à la présence de Glinis. L'enfant s'étonna ; elle s'attendait à des élans de gratitude :

— Pourquoi es-tu triste, puisque j'ai sauvé Philippe ?

— Oh ! Glinis ! Tu as raison ; oui, je dois me réjouir, et te remercier surtout de ce que tu as

fait au péril de ta vie ; car c'était ta vie que tu exposais en sauvant Philippe. Si jamais le tyran apprenait...

— Il le sait, dit Glinis ; ses gardes m'ont reconnue et ils ne m'ont laissé passer que parce qu'ils étaient ivres et que je leur ai mis de l'or dans les mains. Mais peu importe ! J'ai tenu le serment que tu avais reçu de moi ; je suis heureuse ; donne-moi maintenant ma récompense.

Elle se haussait sur la pointe des pieds pour arriver jusqu'aux lèvres de Théano ; elle lui jeta autour du cou ses bras nus :

— Je t'aime tant, Théano, si tu savais ! C'est pour toi seule que j'ai joué le premier soir mes plus beaux airs dans les jardins en terrasse du Crathis. Tu es plus belle que toutes les autres femmes, — et meilleure. — Je voudrais vivre près de toi toujours.

— Eh bien ! dit Théano, reste ! Ne retourne pas à Sybaris. Je te garde.

Glinis hocha la tête.

— Pour quelques jours seulement ! J'ai des choses importantes à confier ici aux Archontes. Après, je partirai, je continuerai mon destin.

Mon destin, c'est de donner du plaisir aux autres, de leur faire oublier un instant leurs soucis. Et toi, tu n'as pas besoin de moi, Théano, je le vois bien !

Elle la regardait, anxieuse, désolée, comprenant à demi la grande anxiété qui agitait en ce moment l'âme de Théano. Théano souffrait, c'était certain ; mais à cette souffrance inconnue, nuancée comme les ondes de la lumière, Glinis ne pouvait plus rien désormais. Et l'enfant se mit à pleurer ; de grands sanglots soulevaient sa poitrine étroite ; et sa chevelure d'ébène, contenue par un mince cercle d'or, se secouait comme le feuillage de l'acacia quand le vent l'émeut d'un souffle troublant, fatidique et mortel.

*

* *

Philippe et Brontinus étaient revenus ensemble à Crotone. Maintenant la ville entière savait dans tous ses détails l'injure qui lui avait été faite en la personne de ses représentants. Les droits les plus sacrés avaient été violés ; trente-neuf foyers étaient en deuil. Un même

désir de revanche rapprochait les citoyens un moment désunis par l'émeute. Et des chants belliqueux retentissaient dans l'Hémicycle des Muses et jusque dans les faubourgs lointains.

C'était une guerre sainte qui se préparait. Personne ne doutait que le Conseil des Mille ne consentît à prendre les armes contre cette Sybaris corrompue et cruelle qui se laissait gouverner par un aussi odieux tyran. On calculait déjà les ressources dont on pourrait disposer ; chacune des cités rivales avait ses levées d'hommes sur son territoire, mais, en dehors de cette armée fixe, un nombre flottant d'auxiliaires restait à évaluer parmi les villes indépendantes du golfe, et l'on ignorait encore de quel côté elles se rangeraient. De toute façon et quoi qu'il en fût, Sybaris était la plus forte ; mais les Crotoniates, dans leur fureur légitime, ne s'arrêtaient pas à considérer le nombre ; et cette guerre, qu'ils avaient tant redoutée la veille, ils étaient unanimes à la désirer aujourd'hui.

Pythagoras, dès le premier instant, avait été consulté par les Mille. La maison de Brontinus était devenue une sorte de succursale du Sénat.

Dix fois par jour, les vieillards à barbe grise franchissaient le seuil et passaient devant la statue du Silence qui, un doigt sur la bouche, leur indiquait de quelle vertu suprême ils devaient fortifier leurs actes. Les conciliabules se prolongeaient quelquefois longtemps dans la nuit ; les adeptes secrets de la secte, les membres du fameux Synedrion venaient aussi s'entretenir avec le Maître. Ils apportaient des nouvelles des villes achéennes récemment confédérées, de Rhegium, d'Héraclée, de Métaponte, où la ligne formée dans le mystère éclatait maintenant au grand jour. C'était plus encore la défense de Pythagoras que celle de Crotoné qu'on allait prendre. C'était sa doctrine, ses idées de liberté et de fraternité, qu'on allait défendre. Il y avait d'un côté la luxure, la cruauté, la haine, et de l'autre la cause de l'humanité assoiffée d'amour et de justice. Qui donc eût osé se solidariser avec le tyran, après avoir entendu la parole généreuse du philosophe ? La force de son verbe se manifestait, irrésistible : tout ce qui était flottant entre les deux cités rivales, toutes les villes grecques de la péninsule

restées maîtresses de disposer d'elles se rangeraient avec lui et voudraient combattre pour lui...

Un matin sur l'Agora les trompettes retentirent ; le peuple tout entier fut appelé à entendre la décision du Conseil des Mille : la guerre était décidée ; on allait marcher en masse contre les Sybarites. Mais, avant, il fallait faire un sacrifice à la divinité ; chaque citoyen était convié à venir apporter son offrande au temple d'Héra. Une fois encore, les chemins qui montaient au promontoire furent envahis par la multitude ; au-dessus du golfe étincelant, des théories d'hommes défilèrent ; l'enthousiasme gonflait les cœurs. Le tumulte de la mer entrainait dans les poitrines, comme si déjà la galopée des flots ennemis fût proche ; ce qui se réveille dans les âmes aux heures tragiques, le sentiment impérissable de la noblesse de l'homme, s'exaltait au souffle du large, dans la brise aux fortes senteurs.

Devant le temple, l'athlète Milon, debout, attendait la foule. Il avait quitté la robe sacerdotale pour revêtir l'armure du guerrier, et sa

tête aux cheveux longs était ceinte d'un casque de fer. Il voulait le premier combattre, et, le premier, entrant dans le temple, introduisant la foule aux pieds de la Déesse inviolable, il entonna l'hymne sacré. Le bruit des voix mâles couvrit la grande voix de la mer, et les colonnes, que l'assaut furieux des vagues laissait impassibles sur leur base, furent ébranlées par tant d'unanime ferveur.

CHAPITRE VI

Glinis avait demandé comme une faveur de suivre l'armée qui allait marcher contre Sybaris. Elle était partie avec Milon et Philippe qu'on avait placés à la tête des combattants. Milon, revêtu d'une peau de lion épaisse, tenant entre ses mains la massue d'Hercule, eût inspiré confiance aux plus timorés ; mais la valeur de chacun était égale, et tous les Crotoniates se sentaient, eux aussi, la force d'Héraclès et le courage invincible du lion.

On avançait. Il fallait gagner rapidement la limite du territoire, et, si on le pouvait, surprendre l'ennemi avant qu'il eût eu le temps d'organiser sa défense, avant que les levées cœnotropiennes sur lesquelles Sybaris comptait le plus et qui lui avaient aidé naguère à détruire la ville de Siris, fussent réunies. Trois cent mille hommes devaient répondre à l'appel du tyran, et Milon, derrière lui, n'avait que cent

mille épées. Ce qu'il redoutait surtout, c'était le corps d'élite à qui, en toutes circonstances, était dévolue la garde de Sybaris, ces cinq mille timuques montés sur des chevaux admirables auxquels Crotone ne pouvait opposer que trois mille cavaliers médiocres. Comment viendrait-on à bout de cette phalange célèbre ? Glinis, seule, le savait ; elle avait son plan qu'elle n'avait encore confié à personne. Et elle allait, tantôt hissée sur les chars où l'on avait entassé les béliers et les catapultes, tantôt à pied avec les musiciens et les hoplites ; aucune fatigue ne la rebutait ; quand elle s'était enfuie de Tarente pour venir jouer de la flûte à Sybaris, elle avait fait bien plus de chemin, et elle n'était encore qu'une enfant timide et grêle ; aujourd'hui, elle se découvrait, elle aussi, une âme héroïque, une petite âme prête à tous les sacrifices.

D'ailleurs, elle avait promis à Théano de veiller sur Philippe, de l'aider à faire triompher la cause de Pythagoras. Sa mission commençait à peine. Combien de temps durerait la guerre si brusquement entreprise ? Nul n'aurait pu le dire. Mais de la première rencontre, assurait-on,

dépendait tout le succès des opérations futures. On avait juré devant Héra de prendre Sybaris, de n'en pas laisser pierre sur pierre. Et ce n'était pas ses richesses, sa splendeur unique au monde, que l'on poursuivait, — mais seulement l'orgueil de l'avoir détruite, foulée aux pieds et anéantie tout entière, — et que le soc de la charrue passât profondément dans le sol que tant de corruption avait souillé.

Cette corruption de Sybaris, Glinis la connaissait mieux que quiconque ; pour elle, la gaze soyeuse qui enveloppait le corps malsain s'était rompue en maints endroits, et elle avait pu voir dans toute leur horreur les tares et les flétrisures de la ville. Elle avait souffert dans sa pudeur d'enfant mille fois révoltée et toujours vaincue, bien qu'elle eût en dépit de tant d'atteintes gardé sa virginité intacte. Elle avait été le jouet, le caprice de vieillards vicieux et de jeunes hommes impudiques. Sa flûte avait bercé d'incomparables rêves de la chair et des scènes de honteuse débauche. Le souffle léger de ses lèvres avait, à travers les trous de la syrinx d'ivoire, imité le bruit des baisers fous et les

râles mourants de la volupté. Elle avait pris sa part de cette orgie formidable qui dominait tout, qui commandait tout, à qui tout obéissait. Et, meurtrie, talée, comme un fruit qui est tombé de l'arbre avant d'être mûr, elle n'avait offert à personne l'amour inquiet et suppliant de son cœur.

Un seul être au monde avait eu pour elle des paroles affectueuses, des regards sensibles : Théano. Aussi était-ce avec une joie ardente qu'elle se vouait à la servir ; elle pensait avec émotion à la fille de Brontinus, si différente des autres femmes, si mélancolique parfois et dont le sourire pourtant était si doux ! Vaguement elle devinait qu'un mystère était dans sa vie, que les puissances secrètes, qui se livrent bataille dans tous les cœurs, devaient la tourmenter, la contraindre, la tenailler parfois jusqu'au supplice. Et, puisqu'elle ne pouvait la consoler, elle cherchait du moins à lui obéir aveuglément. Quelle joie, quel orgueil, pour la petite joueuse de flûte tarentine, si, dans l'unique dessein de complaire à Théano, elle déterminait le succès des armées de Crotona et la chute effroyable de Sybaris !

Mais ce plan qu'elle avait conçu réussirait-elle à le faire aboutir aussi aisément qu'elle se passionnait à le croire ? Elle y rêvait par la nuit lactée, dans le chemin contournant la montagne où le pas des hommes, mesuré et lourd, semblait ébranler la terre jusqu'en ses entrailles. A travers l'azur immobile du ciel, des étoiles fluides glissaient. La petite Tarentine assura sa flûte à ses lèvres et se mit à jouer éperdument des airs aériens, légers, semblables aux trilles du rossignol qui percent le mystère des bois endormis...

*

* *

On était arrivé au passage du Travéis, un mince ruisseau qui séparait les deux territoires. Les hommes fatigués s'étaient couchés sous leurs tentes. On attendait l'aube pour continuer la marche vers Sybaris.

Milon cependant ne dormait point. Il profitait des lueurs confuses qui précèdent le lever du jour pour pousser plus avant une reconnaissance et s'assurer que nulle surprise n'était réservée à ses troupes. Aussi prudent qu'il était



Mélissa poussa un cri d'horreur.

1914
PUBLIC LIBRARY
ASTORIA, OREGON

fort, il ne voulait rien laisser au hasard. Puisqu'il avait contre lui la supériorité du nombre, il devait user de ruse et multiplier par les ressources de l'esprit la vigueur des bras. Rien ne bougeait dans la campagne déserte. Milon, après avoir exploré les abords du Travéis, s'étendit sous un chêne pour prendre un peu de repos. Ce fut alors que, sortant d'un bois de myrtes où ils avaient passé la nuit, les cavaliers sybarites vinrent se ranger à quelque distance du ruisseau au delà duquel l'armée crotoniate sommeillait encore. Ils avaient enveloppé de linges épais les sabots de leurs montures, et ils gardaient un silence qui les faisait ressembler à des ombres. Quand Milon s'éveilla et que de nouveau il alla explorer le rivage, il les vit tous, effrayants et immobiles, barrant la route, tandis que, derrière eux, l'immense flottement des levées cenotriennes apparaissait comme une poussière d'or sur la plaine. L'angoisse, une minute, étreignit le cœur de l'athlète ; mais il fallait agir promptement ; le choc était inévitable ; au lieu de surprendre Sybaris, comme il l'avait espéré, dans la mollesse de son réveil, il

la trouvait dressée devant lui, préparée à tout, ardente au combat. Les admirables chevaux lui faisaient plus peur que les cavaliers ; harnachés comme pour les parades de fêtes, leurs crinières ouvertes entremêlées de tresses d'or, ils se tenaient obéissants sous les rênes, prêts à bondir au premier signal. Quelle mêlée épouvantable tout à l'heure, quand les lourdes montures des crotoniates, plus habituées au labour qu'à la bataille, allaient se trouver jetées contre cette rampe de jarrets souples ! Quel désastre si, dès la première rencontre, le courage des hommes allait fléchir ! Milon regagna en hâte le camp ; il trouva Glinis qui le guettait.

— J'ai quelque chose à te dire, fit-elle.

Impatient, Milon la repoussa du geste.

— Tu choisis mal ton moment : dans une heure, les deux armées seront aux prises ; la cavalerie sybaritaine nous attend de l'autre côté du passage, derrière les roseaux.

— Je le sais, dit l'enfant à voix basse.

Milon la regarda, surpris. Elle rougit un peu :

— Je ne me suis pas couchée ; je n'ai pas

voulu dormir. J'ai rôdé toute la nuit à travers les herbes hautes. Milon, écoute-moi, je t'en conjure : je sais le moyen de mettre en déroute l'armée de Télus :

Le ton de sa voix s'était raffermi ; l'athlète se résigna à l'entendre :

— Parle vite ; qu'as-tu à me dire ?

Elle l'entraîna du côté de la tente où les musiciens étaient rassemblés ; et en quelques mots elle s'expliqua. La cavalerie sybaritaine n'était pas aussi redoutable qu'on le pensait ; depuis bien des années, depuis que Sybaris était enfoncée dans la mollesse, les admirables chevaux des timuques n'avaient servi qu'à des parades d'orgueil et de luxe ; ils obéissaient au son des instruments légers qui les faisaient avancer ou reculer, danser, se balancer à droite et à gauche, tels des saltateurs dans l'arène ; ils ne connaissaient pas d'autres airs que ces airs de fête par lesquels on les exerçait à ces manœuvres savantes, mais vaines. Or, Glinis les connaissait aussi, ces airs joués, les jours de grandes panégyries, aux époques solennelles de la ville ; elle les avait entendus maintes fois ; et à son tour

elle les avait appris aux musiciens crotoniates ; ils les savaient, ils étaient prêts à les exécuter avec elle. Tout à l'heure, quand les deux armées seraient en présence, toutes les flûtes, tous les barbytos, toutes les cymbales attaqueraient ensemble la voluptueuse mélodie ; les cavaliers sybarites ne seraient plus maîtres de leurs montures ; et le désordre se mettrait parmi les rangs des ennemis...

*

* *

Le stratagème proposé par Glinis avait réussi pleinement. Aux accents voluptueux des instruments, les beaux chevaux des timuques s'étaient cru cette fois encore sur la place d'Adônis, parmi les groupes joyeux de la foule et les fontaines à parfums. Malgré les efforts de leurs cavaliers, ils s'étaient refusés à faire autre chose que danser en mesure, exécuter des voltes et des courbettes, tandis que les Crotoniates fondaient sur eux et les enveloppaient de toutes parts. La vision effrayante de l'athlète, vêtu de sa peau de lion et brandissant sa massue, avait achevé de jeter le trouble parmi eux ; et les levées ceno-

triennes, qui n'étaient plus protégées par le solide rempart des timuques, s'étaient hâtées de regagner leurs montagnes. Le combat n'avait pas duré plus d'une heure. Dans une retraite éperdue, l'armée de Télyls s'était repliée vers la ville, où elle s'était réfugiée pêle-mêle, comme un troupeau dans l'étable. Mais les Crotoniates n'avaient pas abandonné si aisément la partie, ils avaient poursuivi les fuyards jusque devant les murs, et le siège était commencé. Certes, Sybaris ne manquait pas de ressources ; elle pouvait se défendre longtemps encore. Elle avait des vivres pour de grands mois, et l'on savait qu'elle ne consentirait à se rendre que lorsque toutes ses provisions seraient épuisées. Ceux qui avaient vécu dans l'abondance allaient subir les privations et la faim ; la merveilleuse cité, endormie dans la mollesse, ouatée de paresse et de silence, connaîtrait le dur réveil au bruit des pierres lancées par les frondes vigoureuses, et le heurt des béliers dans la nuit secouant d'une poussée formidable les portes de bronze...

CHAPITRE VII

Pendant soixante-dix jours, les Sybarites avaient résisté ; le soixante et onzième, l'armée crotoniate était entrée dans la ville ; alors les maisons et les édifices avaient été renversés, les habitants s'étaient enfuis jusqu'au village lointain de Scidros, et Milon, pour achever l'œuvre d'anéantissement, avait fait détourner le cours du Crathis, qui passait maintenant au milieu de toutes ces ruines...

Théano, en compagnie de Mélissa et de Myrto, avait voulu revoir la cité détruite. Les trois jeunes filles se tenaient par la main ; leurs voiles flottaient derrière leurs épaules ; la même brise embaumée, qui naguère descendait des terrasses, pénétrait encore leurs narines.

Cette chute avait été soudaine et terrible ; désirée, elle n'en remplissait pas moins les cœurs d'épouvante. Théano et ses deux jeunes compagnes regardaient avec effroi les désastres accu-

muflés autour d'elles. Elles cherchaient en vain à retrouver quelque chose de ce qu'elles avaient connu. Pas une maison n'était restée debout ; pas une rue n'avait gardé sa direction primitive. C'était une plaine inculte jonchée de pierres et de colonnes, où elles avaient peine à se diriger. Mélissa, cependant, par intervalles, poussait un cri.

— Voici l'endroit où se trouvait le beau palais de Télys. Je reconnais la frise qui décorait la façade. Voyez ! elle est cassée en morceaux, et sur ces débris la figure seule du petit Eros est restée intacte.

Elles avancèrent encore. Théano avait pris les devants ; elle était avide d'en savoir davantage, de tout reconstituer du drame terrible qui s'était passé ici-même. On avait peine à croire que des mains humaines eussent pu en si peu de jours amonceler tant de ruines ; et il semblait que la terre, convulsée par quelque tremblement affreux, eût secoué d'elle-même tout ce qui la couvrait... Mais plus effrayante encore que ces décombres était l'impression de cette vastitude morne où pas un être vivant n'était demeuré. Qu'était devenu Philippe au milieu de

tout ce désordre ? Qu'était devenu Télyls, le tyran ? Et la petite joueuse de flûte elle-même, Glinis, qui avait suivi l'armée triomphante, avait-elle pu échapper à la force aveugle du Destin ?

Théano fouillait du regard les amas gisant à ses pieds. Un soleil radieux faisait étinceler les tronçons innombrables des statues, et leur structure intérieure, les veines qui les striaient, apparaissaient avec plus d'éclat dans ces déchirures brutales où le sang frais du marbre semblait figé. Mais aucun cadavre ne jonchait le sol ; l'étreinte brusque qui, un instant, avait joint les deux peuples s'était dénouée sans laisser trace de massacre, et les vainqueurs avaient dû laisser la vie sauve aux vaincus et se contenter de frapper la matière inerte. — Que Sybaris fût détruite, qu'il n'en restât pas pierre sur pierre, que jamais sur ce sol détesté aucune autre cité ne pût fleurir, tel avait été le vœu de Milon et des autres disciples de Pythagoras. La traînée laiteuse du fleuve détourné de son cours s'acheminait lentement vers la mer prochaine ; elle coulait entre des rives dont les

fleurs étaient des sculptures mutilées, et dont le sable était de l'or réduit en poudre. Là-bas, la montagne de Silo, chargée de ses frênes au doux ombrage, découpait ses pentes moelleuses sur un ciel nacré, ruisselant de joie. Et les colombes roucoulaient toujours ; leur spasme amoureux remplissait l'espace, défilait le deuil et les ruines. Sybaris était morte, mais la nature éternelle continuait son hymne à la vie.

*

* *

Les trois jeunes filles étaient arrivées au milieu de la place d'Adônis ; seul, le temple de Cora subsistait encore ; le bronze de ses colonnes avait résisté à la massue et aux haches des démolisseurs ; de loin on apercevait l'image de la Déesse à la chevelure de ténèbres, renversée à demi, et qui semblait pleurer sur les expiations cruelles qu'elle avait prédites.

— Entrons ! oh ! entrons ! fit Mélissa.

Elle entraîna ses deux compagnes ; à l'intérieur, les anémones rouges flétries s'étaient attachées aux dalles comme de larges gouttes de sang ; un duel suprême avait dû se passer là et

se poursuivre jusqu'à l'autel, car les vases qui contenaient les aromates étaient renversés, et les hauts lampadaires à droite et à gauche avaient perdu leurs chaînes d'argent. Mélissa courut en avant et poussa un cri d'horreur. Télélys gisait là, sur les marches, entre les anémones flétries. Il avait été percé de coups nombreux dont un seul eût suffi à lui donner la mort ; et sa gorge dans sa calasire de soie verte était béante. Qui donc s'était acharné ainsi sur son cadavre ? La fureur populaire sans doute, les habitants même de Sybaris qui ne lui pardonnaient pas d'avoir été vaincus, et qui, avant d'évacuer la ville, avaient voulu faire justice du tyran. Les trois jeunes filles, penchées sur le corps de Télélys, l'examinaient avec une curiosité ardente. C'était donc là ce voluptueux raffiné, ce passionné de jouissances nouvelles, ce séducteur presque irrésistible des vierges, à qui toutes plus ou moins avaient obéi ! Chacune d'elles avait senti sur sa bouche le poids de son baiser lourd. Il gisait là, sa tête pâle et vidée couronnée de la tiare souveraine ; et ses yeux, qui n'étaient pas clos, meurtris des violettes de

la mort. Myrto se baïssa, et pieusement lui ferma les paupières ; et Théano, malgré son dégoût, lui jeta comme un suaire sur le visage son propre voile tout imprégné des senteurs de sa chevelure.

Elles sortirent. Là-haut, sur les terrasses, le soleil mettait ses reflets d'or. Au-dessus du lit rocailleux où le fleuve ne serpentait plus, les arbustes tordus et penchés gardaient le souvenir des splendeurs anciennes. En passant devant la maison de Callicléa, dont un pan de mur était resté debout, Théano serra le bras de Mélissa, qui s'était accrochée à elle :

— Te souviens-tu ?

— Si je me souviens ! fit Mélissa.

Toutes deux rougirent ; elles songeaient aux leçons de volupté que leur avait données la courtisane, et que toute la sagesse de Pythagoras n'avait pu effacer entièrement de leurs cœurs. Mélissa surtout était redevenue rêveuse... Que de choses de son jeune passé ressuscitaient pour elle en cette visite funèbre !... Si elle ne les regrettait point, elle y pensait encore avec douceur ; elle était créée pour cette vie molle et fa-

cile qui, pareille aux eaux laiteuses du Crathis, coulait entre des rives couvertes de fleurs ; maintenant, comme le fleuve, sa vie avait été détournée de son cours ; elle obéissait à une loi différente, plus sévère, et qui parfois l'effrayait. Cependant Myrto s'était aussi rapprochée d'elle :

— Te souviens-tu ? demandait-elle à voix basse, comme avait fait Théano.

— Si je me souviens ! répondit encore Mélissa.

Elle revoyait tout : les chambres étroites tendues de précieuses étoffes, les grands disques d'acier miroitant qui la reflétaient nue tout entière, et le lit de parade où Callicléa, comme on apprend à danser, comme on apprend à parler et à sourire, leur enseignait à chacune les gestes charmants de l'amour. Elle frémissait, et son jeune front sous ses cheveux couleur de lin pâlisait et rougissait tour à tour. Une langueur s'emparait d'elle ; dans le jardin défoncé une touffe de jasmin continuait à parer de ses fleurs l'aile brisée d'un portique. Elle y courut, s'y blottit en fermant les paupières.

— Restons-là ! Il fait bon. Quelques minutes encore !

— Non ! dit Théano doucement ; nous devons rentrer maintenant à Crotone. N'avons-nous pas vu assez de ruines ?

Mais la tête blonde de Mélissa s'appuyait désespérément au portique.

— Quelques minutes, oh ! quelques minutes encore ! L'air de Sybaris pénètre en moi et me grise ! Sybaris est morte, mais son odeur persiste et s'évapore lentement, comme la dernière exhalaison de son âme. Voyez, voyez ce qu'on a fait d'elle ! Ne pouvait-on la châtier sans lui enlever sa beauté et sa douceur ?

Elle sanglotait et montrait de la main la vallée creuse où s'était élevée la ville. Et tout lui revenait à la fois, tout le poison mortel et doux qu'elle avait bu depuis sa naissance, que ses lèvres d'enfant avaient sucé au calice de toutes les fleurs. Elle se pâmait presque, les yeux dilatés à présent sur l'irréparable étendue des ruines ; elle ne voulait plus partir, elle voulait mourir là, comme Télyls, qu'elle avait secrètement aimé pendant une nuit, qu'elle avait depuis méprisé, haï, détesté, mais à qui elle avait donné le premier désir de sa jeunesse, là-bas,

dans le petit bois des frênes où roucoulaient les colombes.

— Allons-nous-en, supplia Myrto. Viens, Mélissa, je t'en conjure ; il ne faut pas rester ici davantage.

La baisant au front, elle l'attira contre elle, tandis que Théano doucement l'enlaçait à la ceinture. Mais le poison que Mélissa avait bu était plus fort que leur étreinte ; il fermentait dans son corps frêle, la vouait au tourment du désespoir. Il fallut l'emmener comme un enfant à travers les terrasses abandonnées ; ses gémissements tombaient sur la cité détruite, telles les dernières plaintes des femmes pleurant la mort d'Adônis, — celui qui avait été la Beauté, l'Ivresse, la Joie, — et qui n'était plus !

CHAPITRE VIII

Théano, en rentrant chez son père, avait appris d'autres nouvelles lugubres : Philippe avait payé de sa vie son dévouement à la cause de Pythagoras, et la petite Glinis aussi était morte, en voulant pénétrer la première dans la ville. Le jeune guerrier crotoniate et la petite joueuse de flûte tarentine avaient été tués côte à côte par la même main vengeresse, — celle de Téléys, assurait-on, — quelques heures avant que le tyran eût été massacré à son tour par la foule sur l'autel sanglant de Cora.

Ces nouvelles avaient plongé Théano dans une tristesse indicible. Elle y voyait une fois de plus le signe de la fatalité attachée à son destin : si la chute de Sybaris avait été considérée partout comme le juste châtement des crimes de la luxurieuse cité, les circonstances mêmes de cette chute semblaient avoir accumulé autour de sa frêle vie leur horreur tragique, et

les puissances ténébreuses, ces terribles Moires à qui les dieux ont dévolu le soin de tisser les jours des hommes, s'étaient obscurément servies d'elle, de sa jeunesse, de sa beauté, pour amener la catastrophe où tant d'innocents avaient péri. Aurait-elle pu échapper à cette destinée cruelle, faire naître de la joie et des sourires au lieu de ce deuil et de ces larmes ? Si elle avait cédé à Téllys, si elle avait épousé Philippe, si elle n'avait pas aimé Pythagoras, peut-être rien de tout cela ne fût arrivé... Mais alors c'eût été au fond de son cœur que les Moires, comme d'agiles araignées dans l'obscurité d'une voûte, eussent tissé leur inévitable trame.

Si elle n'eût pas aimé Pythagoras... L'aimait-elle encore après tant d'irréparables malheurs ? Certes oui et plus que jamais ! Cependant, elle se refusait à y croire. Le Maître avait quitté la demeure de Brontinus ; il s'était retiré avec ceux de ses disciples qui avaient survécu au drame, dans une maison isolée sur l'autre rive de l'Æsaros, que le Sénat lui avait offerte ; mais les partisans de Cylon continuaient sourdement à le combattre, et l'on disait que bientôt le

grand philosophe irait s'établir à Métaponte où les habitants, acquis par avance à sa doctrine, étaient jaloux de le posséder. Là du moins il aurait la paix nécessaire à ses hautes spéculations d'esprit ; on ne le traiterait plus d'enchanteur de perversisseur d'hommes ; et les témoignages d'admiration de tout un peuple effaceraient dans son âme le souvenir des maux qu'il avait soufferts.

Ainsi, Théano voyait une à une s'effeuiller les roses de son espoir... Pythagoras parti, que ferait-elle de sa propre existence ? Depuis trois années, c'était lui qui avait nourri son esprit et son cœur ; elle s'était tournée vers lui comme une plante vers la lumière ; elle l'avait adoré publiquement comme un dieu, et secrètement chéri comme un impossible amant ; elle avait sacrifié pour lui, pour cet idéal désir de lui appartenir par l'âme, les joies naturelles de l'hymen et la douceur des baisers ; elle avait envoyé Philippe se faire tuer sous les murs de Crotone, et, sans le savoir, condamné Glinis à partager le même destin.

N'était-il pas juste qu'elle mourût à son tour ?

Ce rêve de la mort, qu'elle avait souvent caressé aux heures incertaines de sa vie, s'imposait maintenant à elle avec une force extrême, amenait sur ses lèvres un sourire résigné et las. Elle mourrait le jour même où Pythagoras quitterait Crotoné. Comment se tuerait-elle ? Quel trépas allait-elle choisir ? Monterait-elle au temple d'Héra et de la falaise inexpugnable jetterait-elle son corps dans la mer avide ? Ou se glisserait-elle sans bruit entre les ondes souples de l'Esaros pour leur confier le soin de la conduire jusqu'aux syrtes profondes du Golfe ? Un frisson léger la secouait en pensant à cette volupté suprême de sa dernière pensée attachée à l'esprit du Sage de Samos avant de tourner dans l'âbîme... Ce qu'il lui avait appris de la vérité, cette « recherche sublime et sans limite », elle la poursuivrait au delà des formes sensibles, dans une ivresse qu'elle présentait ineffable. Et de plus en plus elle s'affermissait dans cette certitude que les dieux avaient besoin de sa mort pour continuer leur œuvre terrestre, et qu'il était inévitable de leur obéir.

*
* *

Brontinus était venu rejoindre sa fille dans la salle où elle se tenait enfermée constamment. Il voyait les signes extérieurs de son chagrin et ne savait que faire pour la consoler. Accablé, désolé lui-même par la mort de Philippe, il ne trouvait aucune parole à opposer aux larmes de Théano.

Cependant il s'était assis près d'elle ; et comme elle lui tendait son regard, il prit sa tête parfumée et la garda longtemps entre ses mains. Certes la douleur n'avait point abîmé ce charmant visage qu'il avait vu se modeler peu à peu sous l'influence des émotions de la vie ; elle y avait ajouté plus de noblesse et une expression plus délicate ; les larges yeux de Théano, ces yeux de statue qui la faisaient ressembler à l'image d'Héra Lacinienne, s'étaient animés ; les pleurs semblaient en avoir avivé le fragile émail, comme les gouttes de rosée sur les fleurs ; et sa bouche étroite et rouge, pareille à une baie de sorbier, ressortait avec plus d'éclat au milieu de son visage pâli.

Brontinus contemplait sa fille avec une émotion singulière ; ses yeux, à lui aussi, se mouillaient ; ses mains fortes tremblaient un peu à soutenir la tête chère de Théano. Cette fille était tout son orgueil et tout son espoir ; il l'avait aimée depuis sa naissance sans la bien connaître, sans avoir pénétré au delà de l'écorce de chair qui lui cachait la Théano véritable, celle qui ne s'était jamais confiée à lui, celle qui avait grandi à ses côtés dans l'intimité des jours sans rien lui révéler de son âme. A présent, il sentait entre eux un grand vide et comme un effroi de l'avoir si peu dirigée, si mal défendue contre les surprises du sort. Tête d'enfant, cœur de femme, abîmes de passion et de douleur !... Brontinus essayait vainement de comprendre l'énigme de sa propre vie, dédoublée dans cette vie différente. Il scrutait vainement les yeux de Théano et le mystère qu'ils recélaient au fond de leurs précieux bulbes ; il eût voulu presque détruire pour une minute l'enveloppe délicate, la belle statue d'argile, et saisir l'âme palpitante qui se dérobaît à lui. Oh ! tenir cette âme comme il tenait ce front entre ses mains rudes, l'élever à la hauteur de

sa joue comme une pierre d'opale transparente dont on interroge la pureté !... Mais Théano opposait à son angoisse la calme résignation de sa volonté ; elle était devant lui une tombe scellée, une effigie indéchiffrable et muette...

Brontinus s'était rejeté en arrière ; une crispation l'agitait ; le sentiment de son impuissance à guérir l'être qu'il aimait le plus au monde le troublait non seulement dans son cœur mais encore dans son intelligence : à quoi bon avoir étudié les principes universels des choses et jusqu'aux moindres atomes de la matière, pour rester stupide et déconcerté en face de la douleur d'une enfant ? Cependant, depuis qu'il n'était plus le « médecin des ventres » à Sybaris, depuis qu'il avait fréquenté les savants de l'École de Crotone, et connu la doctrine élevée de Pythagoras, il avait fait d'immenses progrès dans l'art de remonter des effets aux causes et d'associer l'étude des âmes à celle des phénomènes naturels. Peut-être si Théano eût été une étrangère, il eût soulevé d'un geste plus hardi le voile qui couvrait son mal ; mais il n'osait pas, il redoutait de l'aggraver en voulant y porter remède.

Et cette pudeur paternelle achevait de faire hésiter sa main.

Cependant Théano s'était levée ; d'un pas fatigué, elle avait traversé la salle, et, immobile devant la fenêtre, elle regardait aussi loin que ses yeux pouvaient parcourir l'espace. Qu'attendait-elle ? Ce ne pouvait être ni Philippe, ni Glinis, ni aucun de ceux qui étaient morts là-bas, devant les murs de la ville convulsée et maudissante qui les avait ensevelis sous ses décombres. Était-ce Mélissa, ou Myrto, ou Damie, qu'elle attendait ? Mais elle avait refusé la veille de les recevoir ; elle ne voulait parler à personne. Alors pourquoi se penchait-elle au-dessus de la rue déserte ? Brontinus se décida à rompre enfin le silence :

— Tu aimerais à sortir peut-être ? Il fait doux. Veux-tu que je te conduise jusqu'au port ?

Elle se retourna à demi, lui sourit d'un sourire triste :

— Non. Je cherche seulement à apercevoir la ligne blanche du fleuve. Parfois, quand le soleil la frappe, elle devient étincelante comme de l'argent.

— Et au delà du fleuve, dit Brontinus, se trouve la maison de Pythagoras. C'est à peine si on la découvre à travers les oliviers qui l'entourent.

Théano avait tressailli. Elle jeta sur son père un regard d'inquiétude :

— Pythagoras ! Est-il vrai qu'il va bientôt quitter Crotoné ?

— Ses meilleurs amis le lui conseillent avec moi. Nous savons que sa vie n'est plus en sûreté ici ; il partira comme il est venu, suivi seulement de Lysis et d'Archippe, pour aller établir à Métaponte un nouveau centre de sa doctrine.

— Les dieux l'ont voulu ! murmura tout bas Théano.

Elle s'efforçait de mettre une sourdine à sa voix ; mais elle éclata brusquement dans une crise de désespoir, qui ressemblait à l'agonie d'un condamné en révolte contre la mort. Les mains tordues, la tête infléchie en arrière, elle laissait ses larmes couler à torrents sur son visage. Pythagoras ! Pythagoras ! Ce nom s'écrasait dans sa gorge au milieu de hoquets convulsifs. Elle ne parvenait pas à le prononcer entiè-

rement, ni à le refouler tout à fait au fond de sa poitrine ; elle oubliait que son père était là, que les serviteurs pouvaient l'entendre ; le monde était vide, et il n'y avait plus rien qui existât dans le vaste univers, puisque Pythagoras allait partir.

Brontinus s'était rapproché d'elle :

— Tu l'aimes ? demanda-t-il sourdement.

Alors elle acheva de vider son âme :

— Oui, je l'aime. Ah ! Que les dieux me punissent de mon audace ! Qu'ils me précipitent au fond des ténèbres inférieures ! Mais au moins, avant de mourir, j'aurais laissé la vérité desceller mes lèvres. Pythagoras ! la première fois que j'entendis prononcer son nom, c'était le soir sur les terrasses de Sybaris ; Philippe se trouvait auprès de moi. Comme je souffrais, ce soir-là ! Comme je sentais peser lourdement sur mon front ma jeunesse avec les fleurs de jacinthes qui étaient mêlées à ma chevelure ! Comme j'étais alanguie, inquiète, assoiffée par tous les parfums brûlants dont la terre était imprégnée !... Quelqu'un passa, qui annonça la grande nouvelle : un sage, un philosophe allait venir. On racontait sur lui



Les lèvres du sage de Samos
avaient touché les lèvres ardentes
de Théano.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

des choses merveilleuses ; il charmait jusqu'aux animaux les plus sauvages ; il connaissait le secret de pénétrer tous les cœurs ; sa voix était une musique suave ; sa doctrine merveilleuse donnait le bonheur à ceux qui avaient le cœur assez pur pour l'entendre. Et l'on riait là-haut, sur les terrasses de Sybaris ; on se moquait de cet homme vêtu de blanc qui venait sur les flots de la mer Ionienne enseigner la sagesse au peuple ; on refusait de le recevoir. — Et moi, je l'aimais déjà à cette minute... Vous souvenez-vous, mon père, de mes instances pour aller nous établir à Crotoné ? C'était, pensiez-vous, pour me rapprocher de Philippe. Hélas ! Philippe, je ne l'aimais point, je ne l'ai jamais aimé d'amour ; je l'avais accepté de votre main, ainsi qu'un collier d'agate ou un manteau tissé d'or ; mais le jour où j'entendis Pythagoras, je compris que l'autre, que Philippe ne serait jamais mon époux. Une lumière s'était allumée en moi et j'y voyais clair dans mon âme comme dans un temple lorsque l'hiérophante a promené la torche enflammée sur les sept branches des candélabres et que soudain tout s'illumine jusqu'aux

plus obscurs recoins du sanctuaire. Cependant je ne savais pas encore à quelle profondeur l'amour avait pris possession de mon être. Oh ! l'ivresse de ces heures passées à écouter la voix du Sage de Samos ! Je ne voyais pas son visage, mais, les yeux fermés, je buvais la douce parole. Et cela me contentait ; je ne désirais plus rien que cette joie de retourner encore l'entendre. Et je m'endormais en me berçant avec les échos de cette voix divine qui ressuscitait les espoirs ensevelis au fond des âmes et mettait des ailes à nos plus rampants désirs. Un jour, je le vis, j'aperçus Pythagoras lui-même ! C'était près du temple d'Héra, sur la haute falaise qui domine le Golfe. Il marchait avec Lysis, et tous deux conversaient doucement... Alors je l'ai aimé, non plus comme un dieu, mais comme un homme ; et, à partir de cet instant, je lui ai appartenu jusque dans les fibres les plus tenues de ma chair, jusque dans les sources les plus profondes de ma vie... Vous voyez, mon père, qu'il ne me reste plus qu'à mourir.

Elle ne regardait pas Brontinus ; et les yeux secs maintenant, la gorge pantelante, elle res-

semblait à une jeune bacchante échevelée qui va s'offrir en sacrifice sur l'autel du dieu qui l'a enivrée de ses dons. Et Brontinus, le front penché, n'osait pas non plus relever les yeux sur elle.

CHAPITRE IX

Le philosophe devait, le lendemain, quitter Crotone pour aller s'installer à Métaponte ; mais avant d'abandonner la ville qui lui avait offert une hospitalité généreuse, il avait voulu réunir autour de lui ses adeptes et rompre avec eux le pain de la Cène dans l'Hémicycle des Muses où, pour la première fois, il avait parlé au peuple.

Cette Cène des adieux empruntait aux circonstances une grandeur particulièrement auguste. Le vaste hémicycle de marbre avait été décoré de guirlandes de chêne vert ; au-dessus de l'édifice on avait tendu un velum de toile d'une blancheur éclatante ; et tous les convives, vêtus de blanc, entouraient la table étroite. Les femmes, en signe de deuil, avaient laissé pendre leur chevelure sur leurs épaules. Archippe et Lysis, aux côtés du Maître, distribuaient les cotyles de vin nouveau et les gâteaux de pur froment. Les

agneaux d'Héra, cuits dans leur laine, étaient dressés sur des lits de fenouil et d'aneth.

Une harmonie discrète résonnait entre les colonnes. Ce n'était point, comme pour les solennités profanes, des airs qui parlaient uniquement aux sens. Depuis longtemps Pythagoras avait habitué ses disciples à comprendre la véritable beauté de la musique, indépendante du chant, disait-il, et qu'il faut écouter par l'intelligence plus que par l'oreille. Il avait banni de ses chœurs les instruments bruyants et lascifs, les tambourins et les flûtes, pour y substituer ceux dont les accents vont directement à l'âme, les harpes, les cithares, les lentes vibrations des hydrauliques qui ressemblent aux rythmes divins partout répandus dans l'univers et dont nos organes affaiblis ne peuvent plus discerner que les échos. Cette science totale des nombres et des accords était la clef de toute sa doctrine sur l'infini ; elle était inscrite sur une table de porphyre que l'on devait coucher avec lui dans son tombeau, et il ne la révélait que peu à peu à ceux de ses adeptes qui étaient dignes de la recueillir dans leur cœur.

Aujourd'hui, tous, religieusement, écoutaient la suave musique ; et beaucoup pleuraient. Ils pensaient que c'était fini de cette douceur, de cette joie que le Sage de Samos avait apportées avec lui dans les plis de sa robe blanche. Bientôt il serait loin, à l'autre extrémité du golfe ; et l'on ne verrait plus son visage, on n'entendrait plus sa voix, on ne participerait plus à ce divin banquet de son esprit, qui, mieux que le pain et le vin de cette dernière Cène, fortifiait les hommes affamés d'espoir et de vérité. Pythagoras, cependant, leur souriait ; il ne semblait point ému ; il avait accompli sa tâche, et il allait ailleurs ensemer d'autres sillons. Métaponte, la terre des bœufs, la terre des féconds labours, lui ouvrait ses portes, et déjà il regardait se lever la riche moisson de demain...

*

* *

Le repas fini, les convives un à un avaient défilé devant le Maître. C'était le moment émouvant des adieux ; le crépuscule teignait la ville d'une pourpre violette ; les accents de la mu-

sique s'étaient tus ; au fond des cratères d'airain les baies de genièvre brûlaient, purifiant l'air des émanations de la nourriture.

Peu de paroles étaient échangées ; les mots manquaient pour exprimer ce qu'on eût voulu dire ; ces hommes et ces femmes étaient redevenus comme des enfants craintifs qui n'osent pas témoigner leur tendresse ; ils passaient tous, le front bas, les lèvres muettes. Quelques-uns pourtant demandaient à Pythagoras la faveur de le suivre jusqu'à Métaponte ; et le Maître, après les avoir considérés, faisait signe à Archippe ou à Lysis de leur répondre. Lentement le défilé se poursuivait à travers le blanc Hémicycle des Muses ; les guirlandes de chêne qui enserraient le marbre des colonnes étaient récoltées par des mains pieuses ; on voulait garder un souvenir de cette journée. Milon l'athlète, Eratoclès, Alcisthène vinrent tour à tour baiser la robe du Maître ; ils avaient été ses premiers adeptes, ils restaient à Crotone pour y maintenir sa doctrine et la défendre contre les attaques des Cyloniens. Milon écrasait de ses mains épaisses les larmes qui coulaient de ses yeux ; il chancelait comme

un homme ivre ; sa tête d'Hercule avait blanchi après les sanglants combats de Sybaris. Pythagoras le regarda longuement ; puis, ouvrant les bras, il l'attira sur son sein ; les deux hommes s'embrassèrent, la force des muscles et la puissance de l'esprit communièrent en cette fraternelle étreinte.

Puis ce furent les femmes qui vinrent ; nombreuses, éplorées, elles se pressaient à ses pieds ; les odeurs de leurs chevelures dénouées montaient à lui comme les fumées de l'encens. Mélissa, Mirto, Damie se prosternèrent ; leurs épaules touchaient le sol ; leurs cœurs inquiets bondissaient dans leurs poitrines. Qu'allaient-elles devenir, maintenant qu'il ne serait plus là ? Elles sentaient déjà leur courage vaciller et leur foi s'éteindre ; demain la luxure, la volupté les reprendraient-elles dans leurs serres avides ? Myrto se releva, poussa un long gémissement qui se perdit dans la mélancolie du soir.

L'Hémicycle se vidait de toute cette foule inconsolée ; seule, Théano ne s'était pas encore approchée du Maître. Elle attendait. Sa volonté n'avait point fléchi : après ce suprême adieu, elle

descendrait vers le fleuve, elle franchirait la rive et laisserait les ondes pressées et souples revêtir son corps comme un linceul. Cette résolution la rendait calme ; elle avait relevé son voile et, de ses mains nues, elle lissait les boucles soyeuses de sa chevelure. Alors elle s'approcha de Pythagoras. Il l'attendait debout. Lysis et Archippe s'étaient écartés. Les couronnes de chêne vert jonchaient autour de lui les dalles ; les derniers reflets du crépuscule venaient mourir sur son front. Théano se glissa jusqu'à lui ; elle ne s'agenouilla point, comme avaient fait les autres femmes ; mais, toute soulevée vers lui, elle lui jeta l'adieu de son âme dans un regard éperdu et brûlant. Puis elle voulut s'éloigner. Mais Pythagoras l'avait prise par son voile, comme un oiseau que l'on a saisi par l'aile, et toute palpitante il la tenait renversée sur son cœur.

Le jour finissait. Les lèvres du Sage de Samos avaient touché les lèvres ardentes de Théano. Le Maître appela Lysis, qui seul entre les disciples était demeuré sous le blanc portique.

— Oh ! Lysis, écoute : ce Nombre ineffable, cet Un suprême, dont j'ai refusé jusqu'à présent de te dire le nom, je vais enfin te l'apprendre, et c'est une femme qui te le révélera par ma bouche.

Et, se penchant sur le jeune disciple, Pythagoras murmura :

— *L'Amour, le Nombre ineffable...*

FIN

Imprimerie de Polssy. — Lejay Fils et Lemore

APR 4 1968

